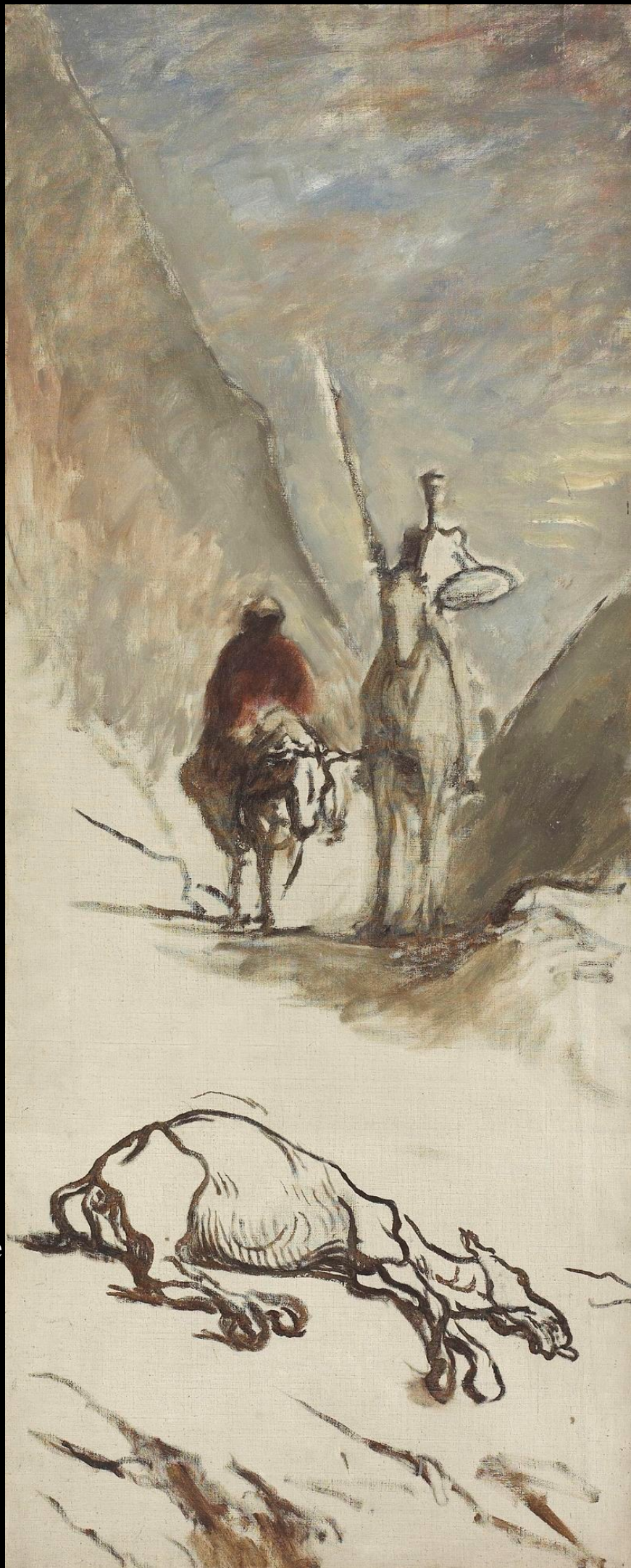


CLÉNET Antoine

L'énigme d'Alexandre

**Étude sur l'inscription
du sujet dans le langage et sur les
mécanismes inconscients :
- déplacement, condensation,
- métonymie et métaphore**

**Mémoire de recherche de
Maîtrise de Psychologie Pathologique
dirigé par M. Patrick MARTIN**



CLÉNET Antoine
Maîtrise de Psychologie Pathologique
Institut de Psychologie et Sociologie Appliquées
Année universitaire 1997-1998

L'énigme d'Alexandre

Etude sur l'inscription du sujet dans le langage et sur les mécanismes inconscients de déplacement, condensation, métonymie et métaphore, à partir d'un cas clinique

Mémoire de recherche dirigé par M. Patrick MARTIN

Institut de Psychologie et Sociologie Appliquées
Université Catholique de l'Ouest
49008 ANGERS CEDEX 01

A Alexandre

Sommaire

INTRODUCTION : LA CAUSE.....	1
1. ALEXANDRE.....	3
1.1. BRÈVE ANAMNÈSE : QUELQUES INFORMATIONS SUR SON MILIEU FAMILIAL ET SUR SON ENFANCE.....	3
1.2. REPÉRAGE CLINIQUE AU SUJET DE LA PERSONNALITÉ D’ALEXANDRE :.....	4
1.2.1. <i>Parler, jouer avec les mots, et aimer les arts :.....</i>	4
1.2.2. <i>Franchissements d’interdits, violences sexuelles :.....</i>	5
1.3. DE L’INSUFFISANCE OPÉRATOIRE D’UN DIAGNOSTIC DE PSYCHOPATHIE POUR NOTRE APPROCHE DE LA DEVINETTE D’ALEXANDRE :.....	5
1.4. LES CIRCONSTANCES QUI ENTOURENT LA DEVINETTE :.....	6
2. LA SIGNIFICATION : LE SUJET ET SON DÉSIR.....	8
2.1. LA STRUCTURE DU LANGAGE : AU-DELÀ DE L’ÉQUIVOQUE, UN SAVOIR SUR UNE ÉCRITURE IMPOSSIBLE.....	8
2.1.1. <i>Les deux faces du signe linguistique : signifiant et signifié.....</i>	9
2.1.2. <i>La valeur du signe linguistique : différence et opposition garantissent le Sujet et l’Autre dans le langage.....</i>	10
2.2. LE TRAITEMENT DES MOTS DANS LA PSYCHOSE ET DANS LES AUTRES AFFECTIONS MENTALES :.....	12
2.2.1. <i>Le caractère “plaqué” du discours psychotique : la signifiante du signifiant.....</i>	13
2.3. LE POINT DE CAPITON :.....	16
2.4. LA MANŒVRE D’ALEXANDRE POUR PRODUIRE UN EFFET DE SIGNIFICATION : L’EMPREINTE DU DÉSIR ?.....	18
3. UNE IDÉE DE L’AUTRE : LA DIVISION SUBJECTIVE CONSTRUITE AUTOUR D’UN MANQUE SYMBOLIQUE.....	20
3.1. L’ÉNIGME DE L’AUTRE : RENCONTRE AUTOUR D’UN MANQUE SYMBOLIQUE, VOILÉ D’UNE ATTRIBUTION IMAGINAIRE.....	20
3.1.1. <i>Le manque, la répétition, comme heurt contre un Autre absolu :.....</i>	21
3.1.2. <i>L’illusion et le préjugé de trouver dans l’autre son propre ressenti.....</i>	23
3.1.3. <i>Le schéma de la dialectique intersubjective dit « Schéma L » :.....</i>	24
3.2. LE TROU DU SIGNIFIANT QUI MANQUE DANS L’AUTRE [S(A□)] BORNÉ PAR LE SIGNIFIANT PHALLIQUE □.....	26
3.2.1. <i>Le souci des attributs chez Alexandre :.....</i>	27
3.2.2. <i>Le signifié du désir, le phallus imaginaire □.....</i>	29
3.2.3. <i>Le signifiant qui n’existe pas divise le sujet.....</i>	30
4. RAPPROCHEMENT DE L’ÉNIGME AU MOT D’ESPRIT TEL QU’IL A ÉTÉ REPÉRÉ PAR FREUD.....	32
4.1. LE DÉTOURNEMENT DE L’ATTENTION DANS LA DEVINETTE.....	33
4.2. LE NON-SENS DANS LE MOT D’ESPRIT.....	34
4.3. LES TROIS [SO] COMME « FORMATION MIXTE ».....	35
4.4. LES MÉCANISMES INCONSCIENTS QUI PRÉSIDENT AU MOT D’ESPRIT :.....	36
4.4.1. <i>Le déplacement :.....</i>	37
4.4.2. <i>La condensation :.....</i>	40
4.5. ESSAI D’INTERPRÉTATION DE LA DEVINETTE D’ALEXANDRE SELON LA MÉTHODE DE RÉDUCTION DE FREUD : LES MOBILES QUI ONT TRAIT À L’ÉCRITURE DES [SO].....	41

5. LES CONCEPTS DE MÉTAPHORE ET DE MÉTONYMIE.....	47
5.1. LES DEUX AXES DU LANGAGE : L'AXE SYNTAGMATIQUE ET L'AXE PARADIGMATIQUE.....	47
5.1.1. <i>L'aphasique sensoriel, tout entier dans les relations de contiguïté :</i>	48
5.1.2. <i>L'aphasie motrice, l'exclusivité des relations de similarité :</i>	48
5.1.3. <i>Capacité nominative et capacité propositionnelle.</i>	49
5.2. LA MÉTONYMIE.....	49
5.2.1. <i>Objets métonymiques en place de signifier l'Autre, mais corroborant le manque de l'Autre.</i>	51
5.2.2. <i>Vers une limite au désir, dans l'énonciation d'Alexandre.</i>	52
5.3. LA MÉTAPHORE.....	55
5.3.1. <i>Similarité de position opposée à analogie.</i>	55
5.3.2. <i>La déconnexion lexicale.</i>	56
5.3.3. <i>La métaphore paternelle.</i>	57
5.3.4. <i>Le symptôme comme métaphore.</i>	60
CONCLUSION : SCANSION ET OUVERTURE.....	63
APPENDICE.....	65
ANNEXES.....	67
LES DIFFÉRENTES ENTITÉS DE LA LINGUISTIQUE D'APRÈS YVES STALLONI :.....	67
RÉPONDEZ-MOI.....	68
BIBLIOGRAPHIE.....	69
INDEX DES NOMS.....	72
INDEX TERMINOLOGIQUE.....	73

Introduction : La Cause

Le travail auprès de la maladie mentale réserve parfois de véritables rencontres. Pour peu que le lien avec une personne soit propice à l'écoute, une simple phrase peut produire un tel effet de sidération, qu'à elle seule, elle est une raison suffisante d'une recherche entière consacrée à son sujet. Une seule confidence, et c'est la chaîne entière de la demande qui s'enroule au désir.

Nous pensons, très exactement, avoir vécu une telle situation qui, de surcroît, nous a plongé dans un véritable questionnement de l'inconscient.

Le caractère proprement singulier de cette confidence — qui a pris pour nous la forme d'une devinette, et révèle très certainement notre attachement envers le patient qui nous l'a racontée — nécessite pour être restituée que nous utilisions l'écriture phonétique, seule à pouvoir rendre compte des équivoques du langage oral.

Ainsi, dans la nonchalance d'une marche à pieds, Alexandre, un jeune homme en soin dans un centre de psychothérapie institutionnelle, nous invita à réfléchir sur ceci :

« C'est l'histoire d'un jeune, grand et maigre [so], s, o, t, qui juché dans un [so], s, e, a, u, se promène à dos d'âne. Il tient dans sa main un [so], s, c, e, a, u, afin de sceller ses lettres. Soudain l'âne trébuche sur une pierre faisant du même coup tomber [l'etrwaso]. Comment s'écrit [l'etrwaso] ? »

Pour finir, comme nous n'avions pas de solution, il nous donna comme réponse celle qui qualifie la maigreur de l'idiot désarçonné par son âne :

« Cela s'écrit [l'etrwaso]... » « d'étroitesse et de sottise (l'étroit sot). »

Ce grand pied de nez fait à la syntaxe recèle quelque chose de stupéfiant : la solution, bien qu'elle réconcilie les homophonies de la phrase, n'en élide pas moins une impossibilité logique.

C'est justement sur l'étude de cette élision que nous nous proposons d'établir notre mémoire de recherche en maîtrise de psychologie pathologie, et plus particulièrement, sur les mécanismes de condensation et de déplacement découverts par Freud comme inhérents aux formations de l'inconscient, et sur les concepts de métaphore et de métonymie élaborés par Jacques Lacan.

De cette courte devinette, il ressort, en effet, plusieurs interrogations.

D'une part, que la structuration du discours impliquerait une "phase d'écriture", soit une ponctuation pour lier un signifié à un signifiant et produire un effet de

signification. Ce qui, dans le même temps, indique que le sens glisse, et que le discours ne saurait être autrement que polysémique.

D'autre part, qu'une articulation signifiante, tout en étant soumise au contingent du sens, ne saurait tout dire, mais en dit sûrement davantage que son énoncé ne le laisse entendre au point où il est formulé.

Elle instruit aussi sur une distinction radicale qui implique que le mot ne peut être l'équivalent, non seulement du réel de la "chose nommée", mais encore de sa réalité. Ainsi, il semblerait que même ce qui est innommable n'est pas du "réel", et qu'il existe un recouvrement imaginaire structuré par l'ordre symbolique de ce "réel", lui, intouchable.

Nous espérons donc, en traversant les pensées lacanienne, et freudienne — dans ce qu'elles peuvent nous éclairer et nous conduire — mieux parvenir à repérer les effets du langage sur le "*parlêtre*", et pourquoi pas, déceler le désir d'Alexandre qui nous a confié son historiette dans un moment de travail institutionnel.

Pour ce faire, nous essaierons d'entrevoir — d'abord avec le concours de quelques concepts linguistiques, puis en perçant plus avant grâce aux théories psychanalytiques — ce qui permet qu'un énoncé prenne sens, ce qui rend possible d'en comprendre quelque chose et de produire des significations.

Ensuite, nous préciserons quel tiers terme est convoqué par cette devinette, et comment elle introduit l'idée d'un manque dans l'*être*, et par là, la notion de *sujet* et de celle de l'*Autre* dans ce qu'ils ont d'irréductible.

Ceci nous mènera au lieu véritable de l'énigme, qui ressort de la devinette d'Alexandre, pour ce qu'elle a de proche d'avec la *formation de l'inconscient* qu'est le *mot d'esprit* tel que Freud en a établi les coordonnées par les mécanismes inconscients de la *condensation* et du *déplacement*.

Nous pourrons alors discuter de l'ouverture lacanienne liée aux deux mécanismes précités, à savoir, l'introduction des concepts de *métaphore* et de *métonymie* pour ce qu'ils préfigurent de la structure du sujet impliqué dans le langage, et dans la création des effets de sens.

1. Alexandre

Le cadre de la psychothérapie institutionnelle, dans lequel nous avons rencontré Alexandre, n'est pas à proprement parler celui de la cure type, mais il permet néanmoins un certain repérage clinique. C'est ainsi qu'avant de nous plonger dans l'étude de la devinette citée en introduction, et afin de l'appréhender en connaissance de cause, nous voudrions présenter succinctement la personne d'Alexandre et dire ce qu'a été notre lien et notre activité auprès de lui.

1.1. Brève anamnèse : quelques informations sur son milieu familial et sur son enfance.

Alexandre est un jeune homme, bientôt majeur, qui assez tôt a été séparé de son milieu familial.

Né d'un père algérien, émigré, Alexandre est le troisième enfant d'une mère française ayant déjà deux filles, toutes deux issues de pères différents. Sa mère s'opposant à partager la vie commune avec le père d'Alexandre, empêcha celui-ci de reconnaître l'enfant et de lui donner son nom. Alexandre porte donc le nom de sa mère.

Les difficultés financières et éducatives de la jeune femme — élevant seule ses enfants tout en continuant à rencontrer des hommes de passage —, auxquelles s'ajoutent des troubles et une fragilité psychologiques, sont signalées par une assistante sociale. Malgré les pleurs de sa mère, Alexandre est alors placé, dès sa deuxième année, sous la responsabilité de la Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales, qui, dans le cadre de la Sauvegarde du Nord, le confie à l'Institut Médico Psycho Pédagogique Didier Motte.

Il connaît les multiples restructurations de cet établissement, d'abord destiné à recevoir, sous le régime de l'internat, des enfants présentant des *troubles importants de la conduite et du comportement*, et qui, en 1990 — soit deux ans avant le départ d'Alexandre vers le centre de soins E.S.P.E.R. (centre où nous l'avons rencontré) — fut renommé Institut de Rééducation Psychothérapique.

Au jour où il engage un travail psychothérapique au centre de soins E.S.P.E.R., sa mère a huit enfants ; sa demie sœur aînée est psychologue ; il a un frère de sang ; et il revoit de temps en temps son père qui lui fait bon accueil dans son foyer de travailleurs émigrés, et lui transmet le goût de la culture arabe.

1.2. Repérage clinique au sujet de la personnalité d'Alexandre :

C'est pendant la période de notre stage en Psychiatrie Humaniste au centre de soins E.S.P.E.R. (Espace de Soins Psychothérapique d'Education et de Réinsertion au Cellier en Loire Atlantique), que nous effectuions à l'atelier imprimerie-reprogravure, que nous avons rencontré Alexandre, d'abord de façon très brève — puisque lui-même travaillait dans un autre atelier, à l'atelier menuiserie.

En effet, notre première rencontre s'est faite autour d'une table de ping-pong, disposée le midi dans la cour des ateliers, le temps d'une pause, après le déjeuner et avant la reprise des activités thérapeutiques.

Alexandre, de façon très avenante, nous a invité à "échanger quelques balles". Pendant la partie il riait et parlait beaucoup, s'appliquant davantage à jouer de façon extravagante qu'à articuler ce qu'il prononçait. Tant et si bien qu'à la fin du jeu, et malgré les présentations que nous nous étions faites, nous ne pûmes comprendre comment il se prénomait.

Ce n'est qu'après notre stage en atelier, que nous avons eu, avec Alexandre, pendant deux mois "d'accompagnement", un travail de soignant référent, salarié, plus resserré dans le lien thérapeutique instauré avec lui et plus impliqué dans le repérage d'une inscription d'Alexandre dans la vie quotidienne du foyer dans lequel il logeait avec huit autres locataires dont nous avons aussi la responsabilité.

1.2.1. Parler, jouer avec les mots, et aimer les arts :

Que ce soit au foyer ou à l'atelier, Alexandre est une personne qui parle beaucoup. Ses sujets de prédilection (qu'il expose à qui veut les entendre), sont la lecture des romans de science fiction, et son désir immense d'écrire lui-même un livre, voire une œuvre cinématographique. Il s'exprime sur le ton de l'humour avec un accent de franche dérision, sans jamais s'appliquer à articuler ni à prononcer ce qu'il dit. Il se fait, à ce titre, et malgré des séances d'orthophonie effectuées à l'Institut Didier Motte, réprimander et même rejeter par beaucoup de ceux qui l'entourent. Nous-même, à plusieurs reprises, lui faisons répéter ses paroles. Mais cela ne l'empêche aucunement de faire des plaisanteries. Il cherche public à ses calembours, obligeant chacun qui l'écoute à trouver par exemple le prénom qui fera jeu de mots avec un nom donné : « Monsieur et Madame Untel ont un fils. Quel est son prénom ? » Il s'amuse aussi des ressemblances qu'il remarque chez les autres, décrétant que telle personne a les mêmes yeux que telle autre, ou que tel acteur ; ou demandant pour lui-même s'il ne ressemble pas à quelqu'un de célèbre.

Alexandre a le goût de l'expression artistique. Il participe et joue dans la troupe de théâtre de l'institution. Doué d'une bonne mémoire, on lui confie de longues tirades et des rôles importants même si son jeu d'acteur lui fait oublier la qualité de son élocution.

Il aime l'art culinaire et questionne sans cesse les autres sur les ingrédients, condiments, et autres saveurs qu'il a ajoutées pour améliorer ses plats : « *Est-ce que vous reconnaissez l'épice que j'ai mise dans le hachis Parmentier ?* »

Il lit et recopie à la queue leu leu l'ensemble des mots du dictionnaire sur un cahier (est-ce dans cet espoir d'être reconnu un jour pour l'écriture ?).

Il apprécie beaucoup le chanteur Francis Cabrel, à tel point qu'il propose très souvent l'audition d'un de ses disques dans le salon du foyer.

Il aime dessiner des profils de personnages, issus de bandes dessinées ou de son

imagination, sur de multiples bouts de papier ; d'ailleurs, dans ce domaine, il a aussi suivi quelques cours de dessin dispensés par une artiste de l'institution.

Dans sa chambre, à l'apparence mal rangée, où traîne un tas d'affaires sales et une multitude de papiers brouillons, il affiche volontiers — entre une photographie où il pose en pyjama avec sa tante un matin de Noël (à l'âge d'environ sept ans), et sa maigre collection de Lucky-Luke — un de ses tableaux à la gouache : beaucoup de couleurs, des aplats en mosaïque qui laissent apercevoir en filigrane des mots qui ressemblent à « *Poil Au Nez* ».

1.2.2. Franchissements d'interdits, violences sexuelles :

En dehors de son jargon et de son ton ironique qu'il édifie comme un rempart, ou comme un lien qu'il voudrait plus étroit avec les autres membres de l'institution, Alexandre repère de multiples faits qu'il se plaît à rendre saillants, jusqu'à en devenir désagréable. C'est ainsi, qu'en réunion de soins, il s'assoit sur le fauteuil médical et fait des commentaires sur les privilèges du psychiatre qui possède sa place et a un fauteuil différent et plus confortable que les chaises des autres participants ; qu'il interroge le pourquoi des règles institutionnelles, en franchissant régulièrement quelques uns des interdits (propres au centre de soins qu'il a pourtant choisi en connaissance de cause), notamment celui de l'interdiction d'avoir des relations sexuelles dans l'enceinte de l'établissement. Il fait des allusions assez claires pour connaître et faire savoir ses intentions vis-à-vis d'une soignée, qu'il s'arrange pour retrouver la nuit : « *J'irai te rejoindre dans ton lit.* » conclut-il, par exemple, en faisant la vaisselle avec l'intéressée. A plusieurs reprises en effet, il aura été question, dans son travail à E.S.P.E.R., des préjudices qu'Alexandre occasionne envers les femmes de son foyer ; ces femmes confiant après-coup au médecin, leur inquiétude d'être enceintes...

De plus, Alexandre commet, quand il en a l'occasion, quelques violences à l'égard des jeunes femmes. Une nuit, il est entré dans la chambre des moniteurs — lieu qui d'ailleurs est réservé au seul usage de ceux-ci et qui représente un interdit en soi — et a embrassé de force la monitrice débutante. Une autre fois, à la suite d'un séjour dans sa famille, il agit de même à l'égard d'une passagère dans le train du retour qui le ramenait au centre de soins. Il sera contraint de s'en expliquer au poste de gendarmerie.

Mais, de toutes les plaisanteries et les histoires dont il aura été l'initiateur, s'en trouve une qu'il ne peut faire entendre. C'est celle d'un éducateur qui l'aurait maltraité dans l'une des premières institutions qui ont fait le "roman de sa vie", et qui, au moment où elle tentait de se raconter, a été tue par cette autre institution dans laquelle nous nous sommes rencontrés. Son histoire, puisqu'il s'agit de celle-là, qu'il supporte en même temps qu'elle en est son support, pourra-t-elle jamais être entendue ?

1.3. De l'insuffisance opératoire d'un diagnostic de psychopathie pour notre approche de la devinette d'Alexandre :

Ce que nous venons d'évoquer de la personne d'Alexandre correspond, sur bien des points, au diagnostic psychiatrique qui a étiqueté Alexandre comme psychopathe. Description qui, de fait, s'accorde bien avec la phénoménologie des comportements et réactions antisociales que donne à voir Alexandre. Ses différentes infractions, violence auprès d'autres enfants — souvenir qu'il nous a rappelé, au foyer, en plaquant à terre,

devant nous, un autre soigné du centre de soins E.S.P.E.R., et en commentant qu'il lui était arrivé, à l'Institut Didier Motte, de se déchaîner sur d'autres écoliers sans pouvoir s'arrêter —, "passages à l'acte" éminemment sexuels ayant trait au franchissement des interdictions institutionnelles ou légales, renforcent cette opinion en faveur de la psychopathie.

Pourtant, Alexandre n'a pas eu d'ordonnance de se soigner par un Juge pour Enfants. Il n'est pas considéré comme un délinquant sexuel, mais comme un patient en difficulté par rapport à des repères, des interdits... Alexandre est en soin dans un établissement, qu'il a choisi (il a signé son accord pour la charte et le projet thérapeutique du centre E.S.P.E.R.), destiné majoritairement aux personnes ayant des troubles liés à une psychose. Qu'est-ce à dire ? si ce n'est que cette seule appellation de psychopathie, bien que très complète dans sa description, rend d'autant moins possible un diagnostic de structure qu'elle enjambe dans la nosographie du Manuel de psychiatrie de Henri Ey, les névroses, les psychoses et les perversions¹.

C'est dire aussi que, dans notre interrogation au sujet de l'inconscient et de ses manifestations (dans le langage par exemple), la pertinence statistique² du diagnostic psychiatrique, qui regroupe et classe les phénomènes plus qu'elle n'en discerne la dynamique qui les ordonne, ne sera pas notre perspective pour accéder à la richesse de ce que nous a proposé Alexandre avec sa devinette.

Cela, pour ne pas oublier que la question d'un diagnostic de structure, tel que le promeut la psychanalyse, s'est longtemps imposée à nous comme la condition *sine qua non* pour entrevoir ce que nous avait adressé Alexandre, et que l'analyse que nous allons mettre en œuvre pour découvrir ce que recèle cette devinette suppose cette clinique particulière.

Nous verrons, en effet, que l'idée que l'on se fait de la devinette d'Alexandre est intimement liée à la question d'un diagnostic de structure. Car ce diagnostic est par lui-même établi selon un certain repérage, le repérage d'une inscription particulière dans le langage. Or, cette devinette, à se proposer comme un phénomène langagier, nous inscrit d'emblée, dans ce difficile exercice, parfois lourd de conséquence, qu'est le cheminement vers l'établissement d'un diagnostic de structure.

Toutefois — si nous n'avons nullement la prétention d'y parvenir de façon complète et décisive, si de même cet exercice – effectué dans l'après-coup d'un travail de moniteur de foyer, où nous n'avions pas cet objectif d'une étude systématique concernant Alexandre – se base sur le trop peu de faits d'une quasi unique devinette —, nous espérons rester le plus fidèle à Alexandre, et dire que les affirmations que nous exprimerons à son endroit ne seront qu'une base possible aux questionnements qu'elles ne manqueront pas de renouveler.

1.4. Les circonstances qui entourent la devinette :

La devinette que nous avons rapportée en introduction, nous a donc été posée par Alexandre pendant que, du bourg du Cellier, nous revenions au foyer, d'une promenade dominicale faite en groupe.

Comme à son habitude Alexandre, en marchant, parlait beaucoup. Il se mettait à l'écart pour fanfaronner avec un compagnon d'atelier qui comme lui aimait bavarder. De

¹Henri Ey, P. Bernard, Ch. Brisset, *Manuel de psychiatrie*, Paris : Masson, 1989, 6^e édition, pp. 438, 439.

²Ibid., p. 431.

temps à autre il se rapprochait pour taquiner une soignée. Et puis, quand il avait fini par épuiser son “public” et qu’il était lassé lui-même de s’entendre dire de se taire, il venait à côté de nous, et parlait de choses et autres sans discontinuer.

Souvent, quand il commençait à s’exprimer ainsi — ce qu’il faisait à chaque fin de journée quand il sortait de l’atelier et que nous nous apprêtions avec le groupe à rentrer au foyer — nous l’arrêtons tout net. Alexandre semblait, en effet, perpétuellement aux prises avec des questions d’ordre psychothérapique, qu’en tant que moniteur salarié, il aurait été dangereux de travailler en dehors du cadre bien précis de la cure et du transfert avec son thérapeute. Chemin faisant, nous pensions donc plus propice “une sorte de silence réflexif”, qu’une logorrhée débridée et lancée à tort et à travers ; ce sur quoi nous l’invitions, par exemple, à parler avec son psychothérapeute.

Pourtant, ce jour-là, plutôt que de s’en tenir à une espèce de monologue qui rend difficile toute conversation, en la maintenant soit dans un “ronron” que ponctuait l’acquiescement, soit dans une rupture causée par la monotonie voire l’ennui, Alexandre attira notre attention en formulant une devinette dont l’expression était toute proche de nos préoccupations actuelles. Alexandre ne se contentait plus de parler, il nous questionnait au lieu précis où, pour nous, faisait question l’intrication du langage, du sens (en tant qu’objet de la sémantique), et de l’inconscient.

Ce faisant, nous avons eu l’impression qu’à ce moment là une relation nouvelle aurait/a pu s’établir avec Alexandre, et que, loin de “se noyer” dans une espèce de “bouillie verbeuse”, il cherchait quelque chose d’authentique qu’il ne pouvait pas exprimer autrement que par sa devinette. Dans ce bref instant, nous étions comme de nouveau transportés dans une partie de ping-pong, Alexandre nous rappelant notre histoire commune, son invitation chaleureuse, et tout le travail “d’accompagnement” qui a concouru à cette rencontre. Enfin il nous indiquait à sa façon combien notre présence n’était pas factice, et combien elle était nécessaire à sa propre édification. Nous étions au sein de son énonciation comme reconnu en tant que sujet et en tant que pair.

2. La signification : le Sujet et son désir

Aborder la devinette d'Alexandre n'est pas une mince affaire. De par son contenu, la formulation qu'elle prend, et de par le contexte et le cadre dans lequel elle fut posée, elle pourrait tout aussi bien être l'objet d'étude de la linguistique, que celui de la psychanalyse. Mais ce qui pour nous est un fait remarquable, c'est que, à l'étudier sur un plan qui serait purement linguistique, nous achopperions sur une limite qui nous conduirait expressément aux mécanismes inconscients.

2.1. La structure du langage : Au-delà de l'équivoque, un savoir sur une écriture impossible.

Nous avons indiqué notre interrogation, en l'effleurant seulement et sans y répondre, quant à ce quelque chose qui produit le sens en interrompant le glissement infini des significations. Or, la devinette, que nous a proposée Alexandre, est entièrement construite sur un "signifiant" ou plus exactement le monème [so] (le monème correspondant à la plus petite unité de sens¹), qui vient faire vaciller ce qui d'habitude était pour nous l'expression d'un simple jeu de mots, une "histoire drôle". L'exposition de son histoire au travers des trois homonymes n'aurait d'ailleurs pas produit grand chose, si ce n'est le rire, s'il n'y avait eu l'interrogation scripturale, point central de sa devinette.

En effet, de manière tout à fait ordinaire, dans les conversations se créent des associations qui ont trait à des similitudes, des ressemblances, quant aux idées, quant aux mots, et quant aux sons. Il est même un style qui recourt, de façon quasi systématique, à la ressemblance ; c'est le cas de la poésie, dite académique, où la rime est monnaie courante. Mais en dehors du travail sur "l'image acoustique" que réclame le style poétique, ou la subtilité qu'exploite le comique, on fait peu cas de l'équivoque en la cantonnant à son expression d'amusante plaisanterie, ou en la rangeant dans la catégorie des Belles Lettres.

Sans entrer dans les détails qui font que communément nous accordons peu d'attention à l'équivoque — et aucune importance à ce qui "donne" du sens à un mot — nous sommes frappé de constater combien face à un terme pris comme équivoque nous nous précipitons à lui trouver un sens unique et convenable. L'équivoque, qui s'appuie sur la prononciation identique de différents mots, cependant qu'elle conduit au "double sens", ne tarde jamais trop à être découverte. L'incertitude qu'elle fait éprouver à son

¹Nous donnons en annexe page 67 un schéma récapitulatif des différentes entités de la langue telles que les a rassemblées Yves Stalloni dans son article :

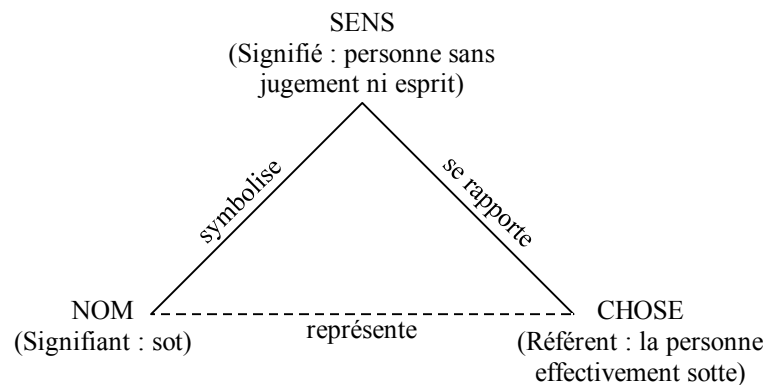
Yves Stalloni, « Voyage au pays de la langue », in *Analyses & réflexions sur le langage : 1. Littérature et linguistique*, Paris : Ellipses, 1986, pp. 6-26.

auditeur s'estompe à mesure que celui-ci prend connaissance du contexte et de l'intention du locuteur.

2.1.1. Les deux faces du signe linguistique : signifiant et signifié.

Rapidement, en effet, nous sommes à même de choisir le mot qui convient au contexte ; et pareillement nous prêtons à ce mot la "bonne" signification.

Le « *sot* » évoqué par Alexandre, par exemple, se caractérise fort bien dans sa forme écrite par la définition "objective" qu'en donne le dictionnaire. C'est ainsi que, d'après le triangle de Stephen Ullmann¹, indépendamment de tout contexte, le nom commun *sot*, matérialisé comme *signifiant* ou image acoustique, symbolise un sens ou un *signifié* (le concept, l'idée que l'on se fait d'un *sot*, une personne sans jugement ni esprit), qui lui-même se rapporte à la chose en tant que cette chose a statut de référent (la personne à qui l'on attribue l'absence de jugement et d'esprit). Soit le schéma ci-après figurant les liens régissant le signifiant, le signifié, et ce à quoi ils réfèrent :



Triangle d'Ullmann.

Pourtant, dans sa forme parlée, le signifiant *sot* se matérialise dans la séquence sonore [so] qui en français ne symbolise pas un unique signifié. L'image acoustique [so] possède de fait quatre signifiés qui se rapportent chacun à un référent différent. Or il ne fait aucun doute que l'auditeur de ce signifiant établira très vite le lien avec le bon signifié. Soit qu'il fera appel aux indices qui sont donnés dans l'énoncé incluant l'équivoque, soit qu'il cherchera à obtenir des renseignements supplémentaires auprès du locuteur.

De prime abord, cette réduction des liens du signifiant au signifié, à une nomenclature se référant à la chose, ne s'écarte pas trop de ce que Ferdinand de Saussure a établi au sujet du caractère double du *signe linguistique*.

Le signe linguistique possède depuis le Cours de Linguistique Générale² deux faces. L'une est constituée de l'image acoustique appelée en l'occasion *signifiant*. C'est non pas l'acte phonatoire en tant que tel, bien qu'il puisse y participer (la prononciation

¹Stephen Ullmann, *Précis de sémantique française*, Bern : A. Franck A.G. Verlag, 1952, 2^e édition, p. 22. Ce schéma est le résultat du remaniement par Ullmann, du « triangle fondamental » de MM. C.K. Ogden et I.A. Richards, extrait de leur ouvrage *The Meaning of Meaning*, Londres, 4^e édition, 1936, p. 11.

²Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot & Rivages, 1995, p. 99.

de [so] par exemple), mais l’empreinte psychique de ce son : Par son essence, le signifiant est donc le matériel psychique libéré de tout acte sonore ou visuel. L’autre face est celle définissant le concept, l’idée portée par le matériel signifiant, elle représente le *signifié*. Cette distinction est rendue sensible dès lors que nous avons affaire, comme dans le cas présent, à des homophonies. **Le découpage signifiant [so] ne suffit pas à rendre compte de la diversité des significations qui s’y rapportent.** C’est ce que nous avons précédemment introduit par le découpage différent (car produisant quatre signifiés) des idées évoquées par le signifiant [so] comme étant celles d’un idiot, d’un récipient, d’une marque, et d’un bond.

Or Stephen Ullmann, dans son approche de la sémantique, et plus particulièrement de la polysémie, suggère que « *les homonymes sont en réalité des mots distincts et non des sens multiples d’un même mot.* »² Cette thèse, bien que séduisante puisqu’elle pose la signification dans un lien unique d’un signifiant à un signifié échappant à tout contexte, pose le problème de la délimitation des entités linguistiques en même temps que sa validité. En effet, en admettant au signifiant [so] quatre identités particulières, ou pour s’exprimer comme Stephen Ullmann, en admettant quatre signifiants respectivement attachés aux concepts de *sot*, *seau*, *sceau* et *saut*, comment pouvons-nous définir le lien significatif en lieu et place de la véritable équivoque d’Alexandre, c’est-à-dire là où l’image acoustique ne permet qu’un seul [so] ?

2.1.2. La valeur du signe linguistique : différence et opposition garantissent le Sujet et l’Autre dans le langage.

Ces quelques considérations sur l’établissement d’une signification possible pour l’image acoustique [so], nous imposent de situer la véritable place de l’équivoque dans la devinette d’Alexandre ainsi que ce sur quoi elle nous fait achopper concernant notre compréhension simplifiée de la production du sens.

Cette équivoque porte sur deux énoncés possibles issus de “l’interprétation” de l’image acoustique [*l’etrwaso*]. A trouver la solution, l’énoncé s’écrit tel que nous l’a indiqué Alexandre ; il qualifie un unique sujet à la carrure maigre (étroite), et empreint de sottise. Sinon, à être surpris par l’équivoque, l’énoncé prend l’apparence d’un pluriel qui, fait “extraordinaire”, “condense” trois mots en un seul.

Dans le premier énoncé, la solution est confortable ; elle n’use que d’un unique “signifié”, *l’étroit sot* ; elle ne se réfère qu’à une personne et produit une signification ordinaire. Dans le second, l’équivoque paraît être un non-sens, ou une transgression qui porte atteinte aux règles familières de la syntaxe. De toutes les manières, elle ne paraît pas pertinente, et produit même un effet désagréable qui empêche de résoudre la devinette. Par une analyse superficielle, nous sommes même tenté de supposer que le soulagement apporté par la solution provient de l’économie qu’elle nous épargne avec l’abandon d’un raisonnement ce heurtant à une impasse. Nous rions... Ce n’était qu’une équivoque !

Or c’est bien à l’endroit où nous laisse l’équivoque que pour nous vient faire irruption quelque chose qui veut prendre un nouveau sens ; car à prendre cette devinette sous le ton de l’équivoque, nous en serions resté à la simple substitution de mots : un [so] pris pour un autre ou [*l’etrwaso*] pris pour un pluriel.

Ce qui nous a mis sur la voie de chercher au-delà de l’équivoque, c’est

²Thèse élaborée par Stephen Ullmann et soulignée par Paul Ricœur dans son ouvrage : Paul Ricœur, *La métaphore vive*, Paris : Seuil, 1975, p. 145.

l'injonction orale d'Alexandre — à ce titre remarquable de lucidité dans son aperception des caractéristiques du discours écrit d'avec celles du discours oral — nous réclamant l'écriture de l'équivoque. Il ne nous suffisait plus alors de nous en tenir à une vague impression acoustique ; Alexandre nous indiquant pour chaque [so] son écriture respective en l'épelant ; il nous demandait en fin, comme nous passant le relais, de conclure sur l'écriture de la dernière équivoque.

C'est ainsi que, petit à petit, il nous amena à réfléchir sur les multiples interrogations propres à ce que lui-même avait découvert du langage et qu'il nous faisait partager. Dans son exposition, il nous incitait à bien différencier les trois homonymies de sa devinette, puis, grâce à une construction, (de sa facture, ou d'emprunt, nous n'en savons rien, mais au moins se l'est-il appropriée) il nous soumettait à un véritable problème d'écriture. Comment prendre autrement, en effet, ce qu'il articulait, comme y insistant, de l'aspect ternaire de l'équivoque « *Comment s'écrit [l'etrwaso] ?* », et que nous entendions « Comment s'écrit l'expression "les **trois** [so]" ? » ?

Ce qui pour nous s'articulait autour de la question de ce qui donnait du sens à un terme, à un mot, semblable à un autre dans sa prononciation, s'articulait pour lui dans une question sur l'écriture.

Curieusement, d'une devinette qui s'annonçait somme toute banale, Alexandre, parce qu'il avait réussi à maintenir notre attention sur la pluralité des monèmes [so], nous "forçait" à réfléchir sur une épreuve syntaxique dépassant de beaucoup le champ de l'orthographe et de la grammaire. Sans nous départir de notre joyeuse humeur, cette interrogation nous mit dans une profonde perplexité. Franchement, nous avions l'impression d'avoir été acculé à une impossibilité logique. Car quoi ? "*les trois [so]*" c'est facile à dire, et tout le monde peut comprendre qu'il s'agisse des trois homonymes de la devinette... Mais alors, pourquoi est-ce que ce qui peut facilement se dire ne peut-il pas aussi s'écrire ?

De plus, quand bien même il existerait une règle grammaticale autorisant l'écriture de trois mots en un seul — comme le fait la déclinaison d'une désinence au pluriel qui indique qu'un même mot renvoie à une multiplicité, n'intervenant que sur l'aspect quantitatif et en rien sur l'aspect qualitatif (ce que nous retrouvons en linguistique sous le nom de morphème non autonome, soit la marque morphologique "-s" dépourvue de sens en elle-même mais indiquant un pluriel) — jamais, ce qu'implique implicitement la question d'Alexandre, trois termes, ayant des caractéristiques qualitatives différentes, ne pourront être réduits en un unique terme sans perdre, dans l'instant, leur qualité respective. Nous renvoyons à cet égard l'exemple que nous donne la grammaire française dans sa manière de traiter, au sein d'une même phrase, les genres masculin et féminin.

Nous voyons donc, progressivement, se découvrir ce quelque chose qui commande, au-delà de l'écriture syntaxique, une véritable écriture d'ordre logique. Une écriture qui, depuis Jacques Lacan, est le fondement incontournable de toute subjectivité possible. Une écriture qui ne se déduit pas de l'énumération des termes à écrire, mais bien plutôt des différences qui les opposent entre eux, cette opposition étant la seule garantie de leur existence.

Dès lors, nous ne pouvons plus considérer l'équivoque d'Alexandre comme une simple farce, mais comme la mise au jour de ce qui fonde le langage : le sot, le seau, et le sceau, n'ont pas une valeur en propre, par eux-mêmes — comme quand, plus haut, dans une démarche approximative et en nous appuyant sur les réflexions de Stephen Ullmann, nous abordions le sens du mot par sa définition — mais une valeur par rapport à un système, valeur qui s'accorde bien à la définition qu'en donne le linguiste Ferdinand de

Saussure :

« [...] nous surprenons donc, au lieu d'idées données d'avance, des valeurs émanant du système. Quand on dit qu'elles correspondent à des concepts, on sous-entend que ceux-ci sont purement différentiels, définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système. Leur plus exacte caractéristique est d'être ce que les autres ne sont pas. »¹

Du coup, nous sommes aux antipodes d'une conception du signe linguistique qui voudrait lier le signifiant au signifié de façon intrinsèque comme possibilité d'émergence de toute signification.

Au contraire, ce que nous voyons apparaître, c'est la condition indispensable pour que se lient, en même temps qu'elles se constituent, les deux faces du signe linguistique. Il faut d'une part que le système soit considéré dans son ensemble et qu'il fonctionne comme un tout solidaire pour que chaque terme du système se déduise de la présence simultanée des autres, soit, par sa position relative aux autres termes. Et d'autre part, que ces termes aient quelque chose de dissemblable les uns en relation aux autres pour que de leurs différences émerge un système de valeurs.

Ainsi, selon Ferdinand de Saussure, la signification prend sa source de ces seules lois : des oppositions et des différences, qui séparent et distinguent, de fait, tous les éléments de la langue entre eux à l'intérieur d'un système de langage considéré comme total.

Et, c'est dans le non-sens de cette écriture, que suggère la devinette d'Alexandre, d'une écriture qui fusionnerait les mots sans en porter la marque, dans cette tension vers ce qui nous apparaît comme l'évanouissement, et des différences, et des oppositions dans les masses amorphes du signifiant et du signifié, que se révèlent au mieux, et négativement, les caractéristiques structurelles du langage dans ses aspects oppositionnels et différentiels.

Cependant, la signification à donner à tel signifiant [so] n'en reste pas moins problématique. Si les lois internes au langage rendent possible un découpage syntagmatique (l'émergence des signifiants et des signifiés), la question de l'accrochage d'un concept à une empreinte psychique reste dans l'ombre. Et, à y regarder de plus près, nous allons même constater que dans certaines pathologies, ce *capitonnage* est loin d'être opérant.

2.2. Le traitement des mots dans la psychose et dans les autres affections mentales :

Dans la présentation que nous avons faite d'Alexandre, nous avons évoqué son engouement à jouer avec les mots, à faire des calembours, et combien il recherche un public apte à écouter ses plaisanteries.

Ses jeux de mots portent tout autant sur des ressemblances phonétiques entre des mots (comme le font bien souvent les enfants quand ils répliquent ça et là un « poil à "quelque chose" » pour faire écho au dernier mot de la phrase de quelqu'un), que sur des ressemblances propres à la chose ou à la personne évoquée par un mot (la même

¹Ferdinand de Saussure, op. cit., p. 162.

illustration pouvant d'ailleurs ici servir tellement cette courte réplique, « poil à “quelque chose” », porte aussi sur les particularités physiques. Le tableau qu'Alexandre affiche ostensiblement dans sa chambre est à ce titre un clin d'œil à la répartie enfantine : Tout juste maquillée par des aplats de gouache, on aperçoit dans une écriture très fine et multicolore parcourant toute la feuille de papier Canson la mention « *Poil au Nez* ». Peut-être est-ce là un vestige de ce qu'il adresse à toute personne dont le regard est capté par sa peinture ?

Mais bien plus que la simple ritournelle en forme de comptine, Alexandre use de la polysémie des mots et des assemblages qui produisent des significations différentes. C'est exactement sur ce principe qu'est construite la solution de son énigme. Alexandre propose une équivoque qui semble le faire rire parce qu'il sait que « *[l'etrwaso]* » est une chaîne signifiante qui se lit de deux manières. Et il utilise sans cesse ce rapport entre le mot et la chose représentée pour le distendre ; pour s'amuser autant qu'être pris dans cette impossibilité de ne pouvoir dire la chose autrement qu'à évoquer un mot qui dérape dans sa représentation.

2.2.1. Le caractère “plaqué” du discours psychotique : la signifiante du signifiant.

Par comparaison ou par opposition, nous nous souvenons de “jeux de mots” ou d'associations de mots proférés par d'autres membres du foyer, ou d'autres personnes qui, comme Alexandre, étaient en soins au centre E.S.P.E.R..

L'un d'eux, par exemple, pendant que N. s'affairait au petit déjeuner, tout en refusant de préparer le café, disait approximativement ceci :

« *N. n'aime pas mon père parce qu'elle n'a pas voulu faire de café ; et le café c'est brun, et mon père est brun.* »

Ce que nous avons nommé entre guillemets “jeux de mots”, apparaît ici sous une forme pour le moins curieuse. L'association qui est faite entre la couleur brune du café et ce que nous supposons être la couleur des cheveux du père de celui qui commet cette assertion, semble sans commune mesure avec la déduction qui découle du refus de préparer du café démontrant l'antipathie supposée à l'égard de son père. Cette affirmation, même si elle paraît “jouer” sur une ressemblance de teinte entre le café et le père du jeune homme, nonobstant son caractère énigmatique, reste pour nous un non-sens. Comment, par des associations d'idées, pourrait-on en venir à pareille déduction ?

Contrairement à l'équivoque d'Alexandre, qui fait appel à des significations différentes, nous avons l'impression que dans cet énoncé quelque chose est plaqué... La déduction est comme collée à la couleur brune. C'est comme si les reproches adressés à N. étaient logiquement équivalents au brun du café, et qu'aucune manière détournée n'existait pour formuler ces reproches.

Là où Alexandre userait d'un euphémisme, ou de la dérision pour critiquer quelqu'un, ce soigné-ci porte à haute voix ce qu'il pense de N au travers d'un raisonnement très singulier.

Un autre encore riait de la ressemblance des mots « *porte ouverte* » et « *ovaire* ». A l'endroit où cette personne voyait une ressemblance, nous étions fortement dubitatif ; et la seule possibilité pour nous de rire aurait été due à l'aspect très communicatif qu'avait le rire de celui qui avait lancé cette idée. Rien en effet ne prêtait à avoir la même attitude au

sujet de la promiscuité des mots « *porte ouverte* » et « *ovaire* ». Il nous était impossible de savoir si la ressemblance portait sur la prononciation de « *ouvert* » et « *ovaire* », ou si elle portait sur l'ouverture de la porte semblable à ce qui est supposé caractériser le sexe féminin évoqué par l'ovaire. Encore une fois, cette allusion sur la ressemblance de deux mots qui semblent éloignés tant dans ce qu'ils signifient que par leur différente prononciation, paraît plaquée ou tellement personnelle à celui qui la communique qu'elle échappe à la signification.

Pour illustrer davantage cette différence de consistance que nous notons, peu à peu, concernant le discours d'Alexandre — qui sur nous produit un véritable effet de signification — d'avec celle des deux exemples précédents, nous désirons rapporter la phrase pathétique d'un paranoïaque avec qui nous étions en stage à l'atelier imprimerie-reprogravure. Après nous avoir dit sa peur d'être empoisonné par les médicaments, prescrits par les psychiatres, et par la nourriture de l'institution, il nous confia combien les propos d'une monitrice avait été pour lui l'anéantissement de son être. Il avait apparemment entendu celle-ci parler de lui à un autre moniteur dans les termes suivants :

« *Celui-là ! J'en ferais de la chair à pâtée.* »

Il va s'en dire qu'à cette occasion il s'était vu proprement être de la « *chair à pâtée* ». Dans l'instant même où cette parole lui parvenait, elle le réduisait à cet état de déchet "commandé" par la monitrice qui se faisait là, sans s'en rendre compte, son persécuteur. Nous ne pouvions, en guise de compassion, qu'imaginer son effroi ; car là où il entendait quelque chose de persécutif, et où il était devenu le mot « *chair à pâtée* », nous comprenions l'exaspération de la monitrice, soit un sens bien distinct du sens "propre" de « *chair à pâtée* ». Le mot pour ce paranoïaque ne représentait plus la chose, il était pris pour la chose.

Au chapitre VII, intitulé *La reconnaissance de l'inconscient*, de l'article « *L'inconscient* » dans *Métapsychologie*, Freud isole cette désorganisation particulière de la construction des phrases chez les schizophrènes, au travers de deux actes "symptomatiques" qu'il confronte avec leur pendant névrotique.¹

Un patient se reprochait vivement d'avoir creusé les pores de la peau de son visage en faisant jaillir quelque chose de ses comédons. Il jouait là, tout entier, son complexe de castration. Or, de l'avis de Freud, un hystérique, cependant qu'il compare tout objet creux à un vagin, émettra, face à la taille minuscule de ces cavités et vu leur grand nombre, beaucoup de réserve à l'endroit où ce schizophrène prend les trous de sa peau pour des organes génitaux féminins.

Un autre patient souffrait de passer un temps infini à enfiler ses chaussettes, et l'expliquait, sans réticence, par le fait de devoir écarter les mailles. A la différence de l'obsessionnel, nous dit Freud, qui aurait, après avoir surmonté maintes résistances, découvert que l'acte d'enfiler ses chaussettes se substituait à un acte de masturbation (le pied représentant le pénis), chez ce schizophrène c'étaient les trous qui étaient pour lui autant de sexes féminins ouverts.

A la suite de quoi, Freud nous enseigne la différence radicale dans le traitement des mots chez le névrosé d'avec l'usage des mots dans la psychose :

« *Si nous nous demandons ce qui confère à la formation de*

¹Sigmund Freud, « L'inconscient », in *Métapsychologie*, Paris : Gallimard, 1940, pp. 112-123.

substitut et au symptôme chez le schizophrène son caractère surprenant, nous finissons par saisir que c'est la prédominance de la relation de mot sur la relation de chose. Entre l'expression d'un comédon et une éjaculation du pénis, il n'existe qu'une bien mince analogie quant à la chose ; elle est encore plus mince entre les innombrables pores à la surface de la peau et le vagin ; mais dans le premier cas, de tous les deux quelque chose jaillit, et pour le second, la formule cynique : un trou est un trou, est valable mot à mot. C'est l'identité de l'expression verbale, et non la similitude des choses désignées qui a commandé la substitution. C'est là où les deux éléments — mot et chose — ne se recouvrent pas que la formation de substitut schizophrénique s'écarte de celle des névroses de transfert. »¹

Ce qui caractérise le discours du psychotique, c'est donc que *le mot est pris pour la chose*. Il n'y a plus de représentation possible : le mot ne représente plus la chose, il est la chose.

Du coup, il n'y a guère de place, dans ce type de discours — « *qui traitent les choses concrètes comme si elles étaient abstraites* »² — pour l'équivoque. Et Jacques Lacan d'ajouter que ce qui est intéressé dans le délire du Président Schreber c'est :

« [...] un versant du signifiant qui nous est donné pour ses qualités, sa densité propre. Non pour sa signification, mais pour sa signifiante. Le signifié est vide, le signifiant est retenu pour ses qualités purement formelles [...] »³

Au passage, peut-être ne serait-ce pas trop forcer les choses, que pour éprouver notre terminologie, nous fassions ce parallèle entre la conception lacanienne du signifiant et du signifié empruntée à la linguistique de Ferdinand de Saussure⁴, et les formulations de Freud à l'endroit des représentations de mot (*Wortvorstellung*) et des représentations de chose (*Sachvorstellung* ou *Dingvorstellung*).

Car, en effet, les descriptions de l'un et de l'autre au sujet du discours psychotique sont en tout point isomorphes. Nous retrouvons dans l'expression lacanienne « *Le signifié est vide, le signifiant est retenu pour ses qualités purement formelles* » la traduction de la pensée de Freud qui décrit dans la schizophrénie une « *prédominance de la relation de mot sur la relation de chose* ».

A noter quand même que cette équivalence n'a pas valeur de démonstration, et que c'est pour nous une démarche facilitatrice mais qui a certainement, comme toute simplification, son côté réductionniste et incomplet (notamment en ce qui concerne le concept de représentation de chose).

Pourtant, et malgré cette possible insuffisance terminologique, nous pensons nécessaire de souligner, de relever, d'insister même sur cet extrait du chapitre sur « *L'inconscient* » dans Métapsychologie aux vues d'une démarche diagnostique. Freud nous montre en effet l'inefficace de considérer uniquement la question du phénomène (mettre du temps à enfiler ses chaussettes par exemple). C'était d'ailleurs en vertu de ce passage, qu'à la fin de notre présentation d'Alexandre, nous avons pris parti pour une

¹Ibid., pp. 117, 118.

²Ibid., p. 123.

³Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III : Les psychoses (1955-1956)*, Paris : Seuil, 1981, pp. 289, 290.

⁴Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », in *Ecrits*, Paris : Seuil, 1966, p. 497.

conception structurelle versus une nosographie phénoménologique¹. Ainsi, ce n'est pas le fait problématique d'enfiler à l'infini une chaussette qui s'avère distinctif pour discriminer une pathologie, mais bien plutôt, comme l'enseigne Freud, et après lui Lacan, l'inscription de ce phénomène dans une dynamique de discours, et son repérage dans ce que ne manque pas de dire ou de ne pas dire le sujet.

2.3. Le point de capiton :

Pour synthétiser, et, dans le même temps, trouver appui pour de nouveaux développements, nous allons essayer d'exploiter ce que nous offre Jacques Lacan quand il introduit dans sa théorie le *point de capiton* emprunté à l'image du matelassier pour illustrer le nouage du signifié et du signifiant.

Afin de nous rendre sensible ce *capitonage*, Lacan dans son séminaire sur Les Psychoses², entonne le début d'une réplique citée de la tragédie de Racine, Athalie :

« *Oui, je* »

Puis il laisse comme un suspens. Cette interruption dans la réplique d'Abner, officier de la reine Athalie, marque combien, même à chercher tous les sens possibles de chaque terme, nous restons dans l'expectative d'un *sens* à donner à la phrase, nous espérons une espèce de clôture. Que nous anticipons quelque chose qui va/doit venir (*prospectivement*).

« *Oui, je viens dans son temple...* »

Et Lacan de poursuivre sur un ton interrogatif : « *arrêter le Grand-Prêtre, par exemple* » ?

« *Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel,* »

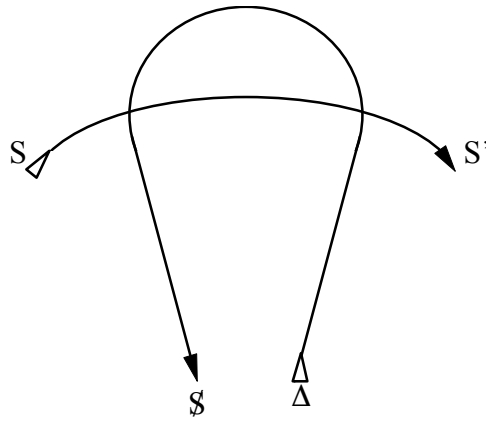
Ce qui montre, comment, dans la progression diachronique de la phrase, soit le déroulement de la parole dans le temps, le terme qui succède (et jusqu'au « *fin mot* ») agit *rétroactivement* sur ceux qui précèdent. *Venir pour adorer l'Éternel* n'a pas le même effet (sur cette venue), que de *venir pour arrêter quelqu'un*. D'où la formulation de Lacan :

« *Ce point de capiton, trouvez-en la fonction diachronique dans la phrase, pour autant qu'elle ne boucle sa signification qu'avec son dernier terme, chaque terme étant anticipé dans la construction des autres, et inversement scellant leur sens par son effet rétroactif.* »³

¹Cf. le paragraphe 1.3 *De l'insuffisance opératoire d'un diagnostic de psychopathie pour notre approche de la devinette d'Alexandre* : p. 5.

²Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III : Les psychoses (1955-1956)*, op. cit., p. 297.

³Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », in *Ecrits*, op. cit., p. 805.



Le point de capiton.

Ainsi, avec cette image du point de capiton (schéma que nous reproduisons ci-dessus tel qu'il est représenté dans l'article « *Subversion du sujet et dialectique du désir* »¹), viennent au jour deux dimensions nouvelles qui participent à l'effet de signification et qui « *arrête[nt] le glissement autrement indéfini de la signification* »² : L'aspect prospectif de tout acte de parole — qui anticipe sur la fin de la phrase, dès l'émission du premier mot que supporte la chaîne signifiante $\overrightarrow{S.S'}$, annonçant par là-même une certaine intentionnalité dans le discours. Intentionnalité qui ne peut se dire qu'à se segmenter dans les coupures offertes de la chaîne signifiante ; et qui ne délivre son *sens* qu'à rétroagir sur les termes qui précèdent. C'est le second aspect, « *l'action nachträglich du signifiant* »³, la dimension *d'après-coup*, dont le point de capiton est la cellule élémentaire et que le vecteur $\overrightarrow{\Delta.\S}$ matérialise.

Petit à petit se dessine donc, en plus de la segmentation simultanée des flux des signifiants et des signifiés — qui pour Saussure permet la mise en rapport des signifiants et des signifiés —, une conception de l'accrochage de ces deux flux autorisant un glissement relatif, mais impliquant un :

« [...] nombre minimum de points d'attache fondamentaux entre le signifiant et le signifié nécessaires à ce qu'un être humain soit dit normal, et qui, lorsqu'ils ne sont pas établis, ou qu'ils lâchent, font le psychotique. »⁴

Soit un point autour duquel puisse s'organiser et se maintenir le discours, et se situer et s'articuler la parole du sujet.

Nous laissons là la question de ce point de serrage, qu'il nous est impossible de nommer pour l'instant, en annonçant simplement que nous aurons à y revenir⁵.

¹Ibid..

²Ibid..

³Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, Paris : Seuil, 1998, p. 15.

⁴Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III : Les psychoses (1955-1956)*, op. cit., p. 304.

⁵Cf. la question du père et de la loi page 45, et le paragraphe 5.3.3 La métaphore paternelle. p. 57.

2.4. La manœuvre d'Alexandre pour produire un effet de signification : l'empreinte du désir ?

Comment nous assurer, maintenant, qu'Alexandre, en s'adressant à nous, ne plaquait pas, à la manière du discours psychotique, les signifiants de sa devinette ? Où trouver cette preuve qui l'exclurait du champ de la psychose ? Comment montrer, enfin, qu'Alexandre a accès à cet effet de signification qui donne sa place à l'équivoque ?

Nous avons vu que "l'image acoustique" « [l^{et}rwaso] » pouvait lier deux signifiés possibles. Cependant, — et nous le montrerons dans la partie qui suivra au titre « 3.1.2 L'illusion et le préjugé de trouver dans l'autre son propre ressenti. » (page 23) — nous ne pouvons rien déduire de notre propre production des deux significations quant à la démonstration qu'Alexandre percevait bien cet effet de signification.

Au terme de la question sommant l'écriture : « *Comment s'écrit [l^{et}rwaso] ?* », ce qui apparaît, c'est que nous ne sommes d'abord capable que de produire une unique signification : « [l^{et}rwaso] » insistant comme le pluriel des trois termes *sot*, *seau*, et *sceau*. Il nous faut attendre la réponse pour commencer à entrevoir une nouvelle signification qui nous dégagerait de l'impasse de la première. Or, Alexandre ne nous donne pas immédiatement la réponse après la question. Il nous laisse le temps de nous débrouiller, de nous embrouiller aussi, tellement l'exposition de sa devinette nous a guidé à cette première signification qui concentre toute notre attention sur une difficulté d'écriture.

Encore, tout en donnant la réponse, il nous sidère une seconde fois : « *Cela s'écrit [l^{et}rwaso]...* » feint la solution, sans pour autant révéler la signification adéquate.

Puis ayant semble-t-il suffisamment savouré notre embarras, il nous livre ce qui prend valeur pour nous de signification : « *D'étroitesse et de sottise (s, o, t).* »

Nous pensons que c'est véritablement la façon qu'il a de poser sa devinette et d'y répondre qui prouve qu'Alexandre a accès à l'effet de signification et parvient à en jouer.

En premier lieu, pour fonctionner, cette devinette requiert les deux énoncés de l'équivoque. Sans ce prérequis la devinette n'a pas lieu d'être : « *Comment s'écrit le maigre idiot ?* » aurait été, par exemple, une simple histoire d'épellation, rien d'extraordinaire, juste un exercice orthographique. Deuxièmement, si Alexandre nous fixe à penser le pluriel des trois [so], c'est qu'il a saisi que sans ce préalable rien dans le dévoilement de la solution ne se produirait. Ainsi il anticipe déjà sur le second temps de sa devinette qui est la révélation du signifié "caché". C'est donc son double mouvement de pensée, 1°) attirer notre attention sur les trois [so], pour maintenir chez nous l'idée d'une tierce dans la question d'un unique signifiant les représentant tous, 2°) anticiper sur la signification finale en patientant pour nous la dévoiler, qui nous assure qu'Alexandre connaît et use des deux énoncés de l'image acoustique « [l^{et}rwaso] ».

Ainsi, par la prise en considération des deux faces du signe linguistique, par l'intérêt porté tout autant à une première qu'à une seconde signification dans l'image acoustique « [l^{et}rwaso] », Alexandre nous dévoile qu'au minimum il y entend quelque chose à ce que nous avons pointé être une équivoque et qui pourrait se concevoir comme un effet de signification. De surcroît, il joue de la dimension temporelle ; il nous laisse le soin de ponctuer sur un non-sens pendant qu'il prospecte déjà la chute ; c'est-à-dire qu'il semble désirer l'effet rétroactif de sa réponse, qui dans l'après-coup de notre

incompréhension produira l'effet de surprise et de signification tant attendu.

A l'issue de cette courte analyse d'une devinette apparemment anodine, nous pouvons supposer qu'Alexandre se situe dans une structure clinique qui rend possible l'utilisation de l'équivoque — soit le glissement possible des signifiés sous les signifiants —, et que, de surcroît, il “aime” à produire des effets de signification et même ne fonctionne qu'à en produire.

3. Une idée de l'Autre : La division subjective construite autour d'un manque symbolique

Nous pressentons maintenant que la formulation d'Alexandre — qui se “cristallise” dans la question « *Comment s'écrit les trois [so] ?* » — s'est un jour imposée à lui bien avant qu'il ne nous mette à son épreuve, ou dans une sorte de simultanéité. Nous pressentons également que cette interrogation est au carrefour de quelque chose de fondamental, voire d'universel ; et qu'elle vient nouer un savoir et une façon de faire avec ce savoir qui anime Alexandre dans une position particulière.

Que saisir de ce savoir, de sa découverte qui montre comme impossible la fusion de trois termes ?

Que déduire du fait qu'Alexandre ne garde pas ce savoir pour lui seul, et s'arrange pour nous le communiquer ?

Comment comprendre la manière dont il use pour nous faire partager ce savoir ? Devons nous y voir une intention ? Y a-t-il, dans, et au-delà de cette devinette, *du désir* ?

Si oui, est-ce par désir de nous troubler, de nous perdre ? Ou est-ce une demande d'estampillage au lieu de sa découverte... une demande d'authentification *du désir* ?

Cette série de questions, qui fait suite à notre exposition du contenu de la devinette d'Alexandre, nous amène à devoir compléter nos données, par des éléments, que nous qualifierions comme contextuels, situationnels et personnels, qui souligneront, ce fait essentiel et qui n'apparaît pas d'emblée, que ce contenu est adressé. Alexandre n'énonce pas un contenu dans le vide. Il nous adresse quelque chose qui produit sur nous un effet... un effet qui peut-être nous permettra de mieux approcher ce que nous supposons être le désir d'Alexandre.

3.1. L'énigme de l'Autre : rencontre autour d'un manque symbolique, voilé d'une attribution imaginaire.

L'état de stupéfaction dans lequel nous a plongé la devinette d'Alexandre semble bien trop subjectif pour pouvoir être entendu tel quel. Dans un autre contexte cette devinette serait même probablement passée complètement inaperçue tellement une devinette est semblable à une autre devinette. Aussi, afin de restituer les enjeux qui sur nous ont prévalu, nous voudrions, par analogie, resituer le cadre antique d'une énigme célèbre, celle qui est à peine évoquée dans l'Œdipe Roi de Sophocle¹ et qui est décrite

¹Sophocle, « Œdipe Roi », in *Sophocle tome I*, Paris : Les Belles Lettres, 1929, pp. 184, 185. (Collection des Universités de France). Texte établi et traduit par Paul Masqueray.

Le chœur : *Il avait lancé sa flèche plus loin qu'un autre, il avait conquis la félicité la plus fortunée. Ô Zeus! il avait fait périr la Vierge aux griffes recourbées, aux chants énigmatiques, il s'était dressé en notre pays comme une tour contre la mort.*

dans une scolie des Phéniciennes d'Euripide. C'est par ce détour, en effet, que nous pensons pouvoir mieux illustrer, à la fois ce que nous avons ressenti, et en même temps pressenti, concernant la position d'Alexandre, notre propre position, et les enjeux qui encourent au "poseur de questions" et à celui qui doit y répondre quand, tour à tour, ils prennent les traits de la Sphinge, puis ceux d'Œdipe.

Au temps où Laïos et Jocaste régnaient sur Thèbes, un monstre ailé, avec un corps de lion et une tête de femme, la Sphinge, "l'étrangleuse" terrifiait la population. Postée sur un rocher qui surplombait une route, elle arrêta les jeunes voyageurs, leur posait des énigmes dont ils ne pouvaient trouver la solution, et les dévorait.

Œdipe, fuyant Corinthe de peur de tuer Polybe et d'engendrer avec Mérope (ses parents qu'il ne sait pas être adoptifs), tue un homme (Laïos, son père) et son équipage. Continuant son chemin sur Thèbes il est questionné par la Sphinge...

*« Il est sur terre un être à une voix ayant
Deux et quatre et trois pieds ; seul il change parmi
Ceux qui vont sur le sol, en l'air et dans la mer ;
Mais quand il marche en s'appuyant sur plusieurs pieds,
C'est alors que son corps a le moins de vigueur. »¹*

Alors, Œdipe (littéralement "Pieds Enflés"), qui connaît le prix de n'avoir pu être homme et marcher sur deux jambes, lui répond :

*« Ô chanteuse des morts au vol sinistre, écoute
Malgré toi notre voix qui met fin à tes crimes.
C'est l'homme qui petit, étant sorti du sein,
A d'abord quatre pieds lorsqu'il se traîne à terre ;
Puis vieux, comme un troisième il appuie son bâton,
Quand sous le faix de l'âge, il tient courbée la nuque. »²*

La Sphinge, découverte, se jette dans le vide. Thèbes est délivrée grâce à Œdipe ; et Créon, le frère de Jocaste (femme du défunt Laïos), qui assurait la régence et avait promis le trône au sauveur de la ville, lui offre la main de la reine (sa mère).

3.1.1. Le manque, la répétition, comme heurt contre un Autre absolu :

Personnifiée dans la Sphinge, l'énigme interpelle un sujet et l'arrête dans la course de sa destinée. Elle fait obstacle et rompt l'enchaînement habituel des conversations. Elle n'attend pas une réponse ordinaire, elle réclame au contraire la réponse qui manque assurément au sujet et sans laquelle il sait sa propre mort inéluctable. La Sphinge, dans son adresse aux gens de passage, s'assure de prime abord de leur subjectivité : elle ne les dévore pas sans autre formalité, mais elle vise en eux la part

La note de préciser : « Le texte dit : Aux chants oraculaires, parce que l'énigme, formulée dans le mètre des oracles (l'hexamètre dactylique), en avait aussi l'obscurité. — Inutile de remarquer que l'énigme que le Laurentianus nous a conservée, p. 49b, n'a rien d'authentique. »

¹Euripide, « Les Phéniciennes », in *Euripide tome V*, Paris : Les Belles Lettres, 1950, p. 151. (Collection des Universités de France). Texte établi et traduit par Henri Grégoire et Louis Méridier.

²Ibid., p. 152.

d'inconnu et d'oublié pour exercer son pouvoir de mort.

La Sphinge, d'apparence monstrueuse, est comme "*l'imaginarisation*" d'un lieu impossible à penser : elle est une demande qui appelle une *non-réponse* ; car de même qu'elle incarne la finitude de l'homme dans un « Je ne sais pas le pourquoi de ma naissance. », de même elle institue le caractère foncièrement manquant de l'être humain dans un « Tu ne dois pas répondre sans quoi tu ne peux rester homme. »

L'énigme s'apparente à l'insoluble. La véritable réponse qui permettrait l'immortalité ne s'inscrit pas dans les déroulés de la demande. La Sphinge est le manifeste du signifiant, elle rend compte de l'impossibilité de signifier par le signifiant la vie, la mort et la sexualité « *qui échappe[nt] à la trame symbolique* »¹. Elle est avant tout *absence*, lieu qui force la victime à s'y reconnaître comme sujet, mais comme sujet divisé et qui ne peut répondre que par la répétition de ses mauvaises réponses — seule forme possible de cette *non-réponse* sans laquelle aucune énigme quelle qu'elle soit ne pourrait être formulée.

Cette certitude de ne jamais trouver de réponse, là où pourtant la réponse est stigmatisée à même le corps d'Œdipe, lieu où s'inscrivent les prescriptions de la Pythie et qui ont amené les véritables parents d'Œdipe à l'abandonner enfant pour qu'il soit tué, rend compte de cet autre lieu², lieu d'où le sujet est agi de ne jamais trouver réponse, et où sa mort est programmée.

Du côté d'Œdipe, cette énigme a un caractère particulier, elle fait rencontre avec l'interrogation d'Œdipe concernant sa propre humanité : « Suis-je un homme moi qui ai l'apparence d'un infirme et dont l'oracle a enchaîné mon destin si funestement ? » Œdipe, dans les termes même de l'énigme s'y reconnaît ; mais il ne s'y reconnaît pas en tant qu'il serait le sujet manquant, le sujet qui s'incline devant l'évidence mortelle de ne pouvoir apporter la réponse, il s'y reconnaît comme sujet de l'énigme. Il est la réponse personnifiée. Il détient l'énigme, la résout. Il déjoue les rets de son "inconscient" et précipite par là-même son destin qu'il affronte sans encourir la mort, prédisposé, qu'il est, à s'engendrer lui-même.

La réponse d'Œdipe à la Sphinge est, pour nous, le moment de bascule de son existence. Plutôt que d'accepter le joug de "l'étrangleuse" et d'assumer son sort de mortel (la loi pour tout homme questionné par la Sphinge), il opte pour le défi de cette loi qu'il abuse en la masquant d'une réponse qui vient colmater sa division.

Œdipe se veut dans un au-delà de la loi, cependant qu'il n'échappe pas pour autant aux oracles. Sa réponse, en même temps qu'elle solutionne l'énigme de la Sphinge, scelle son destin à tout jamais dans les prédictions de la Pythie. Il rend caduque une loi, celle de la Sphinge, mais n'est pas prédisposé à être hors la loi. Œdipe est comme engagé dans un discours qui dépasse de beaucoup la question de sa propre mort : il a fui Corinthe, non pas pour rencontrer la Sphinge et l'énigme censée le perdre, mais pour maintenir, à son insu, le destin qui détermine tous ses faits et gestes et le lie à la proscription des dieux

¹Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III : Les psychoses (1955-1956)*, op. cit., p. 202 :

« *Tout le symbolique est là pour affirmer que la créature n'engendre pas la créature, que la créature est impensable sans une fondamentale création. Dans le symbolique, rien n'explique la création.*

[...] *Il y a en effet quelque chose de radicalement inassimilable au signifiant. C'est tout simplement l'existence singulière du sujet. Pourquoi est-il là ? D'où sort-il ? Que fait-il là ? Pourquoi va-t-il disparaître ? Le signifiant est incapable de lui donner la réponse, pour la bonne raison qu'il le met justement au-delà de la mort. Le signifiant le considère déjà comme mort, il l'immortalise par essence. »*

²Jacques Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Ecrits*, op. cit., p. 548 :

« [...] *Freud a nommé le lieu de l'inconscient d'un terme qui l'avait frappé dans Fechner [...] : ein anderer Schauplatz, une autre scène. »*

quant à la descendance de son illustre père.

3.1.2. L'illusion et le préjugé de trouver dans l'autre son propre ressenti.

Il existe une variante de cette énigme, dans la légende du Silène d'Eschyle¹, qui raconte qu'après que la Sphinge eut posé sa question, dont nous rappelons l'enjeu mortel, ce fut le Silène, qui ayant correctement répondu, posa une énigme. Il tenait dans sa main un oiseau et demanda à la Sphinge si cet oiseau était vivant ou mort. L'astuce du Silène consistait à tuer l'oiseau ou à le laisser vivre pour faire échouer la Sphinge.

Dans ce cas présent, nous voyons le Silène répliquer de manière quasi symétrique à l'énigme de la Sphinge en proclamant du tac au tac lui-même une énigme. Cette nouvelle énigme vient comme l'indice du raisonnement qu'a dû opérer le Silène à l'égard de la Sphinge et qui témoigne, sans doute, de quelque chose qui a à voir avec la réciprocité. Le Silène, face à la Sphinge, est aux prises avec ce qu'il pense être un semblable. Il projette sur la Sphinge la situation dans laquelle il se trouvait du temps de la première énigme ; et s'octroie, lui, la position de "l'étrangleuse" dans ce deuxième temps où c'est lui qui soumet l'autre à la question qui le terrasse. Ainsi, l'imaginant pareille à lui-même, il se dit qu'elle aussi peut être soumise à la mort si elle ne parvient pas à bien répondre : « Ce qui était vrai pour moi, à savoir que je perdrais la vie si je ne répondais pas correctement à ton énigme, cela doit aussi valoir pour toi, la Sphinge ».

Mais cette attribution d'une pensée, égale à la sienne, qu'il prête à la Sphinge, est redoublée d'un genre de savoir y faire. Dans ce combat qu'il mène avec son "double", le Silène se réclame être le plus malin. Il a déjà réussi à déjouer l'étau qui l'acculait à sa fin, encore veut-il être l'unique vainqueur de cette joute. C'est, pour ainsi dire, avec la même mise en scène que pour un jeu de pair ou impair, que le Silène propose à la Sphinge de deviner si l'oiseau qu'il tient dans sa main est vivant ou mort. Au jeu de pair ou impair la question porte, en effet, sur l'état de parité ou d'imparité (au sens mathématique de ces termes) d'un nombre matérialisé par des objets "inertes" mais néanmoins convoités, par exemple des billes, pour le jeune écolier de *La Lettre Volée*. Dans cette nouvelle, d'Edgar Poe, les propos du personnage principal, Monsieur Dupin, plein d'éloge au sujet de cet écolier qui gagne à tout coup, sont riches d'enseignements :

« – C'est simplement, dis-je, une identification de l'intellect de notre raisonneur avec celui de son adversaire.

– C'est cela même, dit Dupin ; et quand je demandai à ce petit garçon par quel moyen il effectuait cette parfaite identification qui faisait tout son succès, il me fit la réponse suivante :

“ Quand je veux savoir jusqu'à quel point quelqu'un est circonspect ou stupide, jusqu'à quel point il est bon ou méchant, ou

¹Eschyle, « Les Sept contre Thèbes », in *Eschyle Théâtre tome I*, Paris : Les Belles Lettres, 1931, p. 108. (Collection des Universités de France). Texte établi et traduit par Paul Mazon.

Dans la notice situant la pièce dans l'œuvre d'Eschyle, on trouve cette indication sur un drame satyrique, du même auteur, intitulé la *Sphinge*, mais dont il ne reste aucune trace écrite. « Une peinture de vase nous permet seulement une conjecture. Elle représente Silène, en face de la Sphinx, tenant un oiseau dans sa main fermée. Il est vraisemblable que Silène pose à la Sphinx la question qu'un impie pose ailleurs à l'oracle de Delphes, pour le prendre en défaut (fable 50 d'Esopé) : “Ce que j'ai dans ma main est-il mort ou en vie ?” et qu'il se dispose, suivant la réponse, à exhiber l'oiseau vivant ou à l'étouffer. En ce cas, Eschyle aurait, dans la Sphinx, montré Silène intervertissant les rôles, interrogeant et confondant à son tour le monstre poseur d'énigmes. »

quelles sont actuellement ses pensées, je compose mon visage d'après le sien, aussi exactement que possible, et j'attends alors pour savoir quelles pensées ou quels sentiments naîtront dans mon esprit ou dans mon cœur, comme pour s'appareiller et correspondre avec ma physionomie. » »¹

Ce court extrait illustre fort bien la manière d'opérer par réciprocité. Dans un premier mouvement l'écolier s'approprie les traits distinctifs de l'image de l'autre. Il intériorise cet objet extérieur en cherchant à prendre l'aspect de sa surface dans une espèce de mimétisme. Suit un mouvement d'introspection, dans lequel il puise, ("du dedans"), de ses propres sentiments, ce qu'il croit être (au-dehors) le sentiment de son adversaire. Cet écolier, par sa méthode d'investigation, entretient une fausse subjectivité puisqu'en reconnaissant l'autre comme son semblable, il l'ignore comme sujet à part entière et le cantonne à n'être qu'une image pensante.

A ce raisonnement par itération où chacun des protagonistes construit ses hypothèses en vertu des hypothèses qu'il prête à son adversaire, le Silène ajoute le maniement à sa guise de l'état de l'objet qu'il tient dans la main. C'est par le pouvoir de tuer ou de laisser vivre l'oiseau qu'il détient son ascendant sur la Sphinge. Ce faisant, il manifeste à son degré le plus ultime ce que peut-être le devenir d'un semblable dont on fomenté l'anéantissement : le Silène ayant le pouvoir de jouer ou de retirer sa mise comme il l'entend, rend caduque le cadre posé pour l'énigme, qu'il déplace dans l'après-coup de la réponse. Ici, nulle subjectivité n'est plus accordée, pas même une fausse subjectivité. C'est une partie de "pair ou impair" en une seule manche. La rivalité, qui se lit dans le reflet même de la réciprocité, entraîne la dissolution de toute règle, voire d'une loi qui permettrait par ailleurs la prise en considération du sujet dans l'autre.

3.1.3. Le schéma de la dialectique intersubjective dit « Schéma L » :

Deux "schémas de la communication" se dégagent donc de l'énigme de la Sphinge. L'un, dans lequel un sujet ne peut "jouir", que de l'assurance que son interlocuteur est manquant, qu'à la condition de le savoir en proie avec sa propre division subjective, et par là, de le suspendre entre la vie et la mort dans le seul engagement de sa parole. L'autre schéma consisterait en un "sujet" qui s'adresse à un autre imaginaire, qu'il suppose identique à lui-même par le truchement d'une attribution de son propre raisonnement.

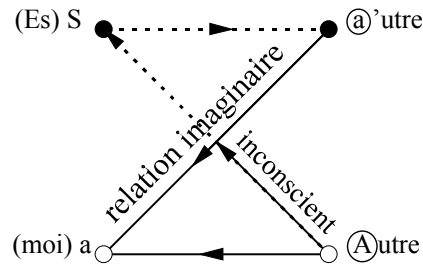
Dans le premier schéma, c'est la division de l'Autre symbolique qui est recherchée, un au-delà du sujet ; dans le second, c'est son image en tant qu'elle s'oppose au moi du sujet dans la rivalité.

C'est exactement de ces deux axes que se constitue le Schéma L construit par Jacques Lacan s'appuyant sur le *stade du miroir*² précédemment décrit par lui en 1936 et inspiré de l'apport freudien de l'article de 1914, Pour introduire le narcissisme³.

¹Edgar Poe, *La Lettre Volée*, Turin : Mille et une nuits, 1995, pp. 24, 25.

²Jacques Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in *Ecrits*, op. cit., pp. 93-100.

³Sigmund Freud, « Pour introduire le narcissisme » (1914), in *La vie sexuelle*, Paris : Presses Universitaires de France, 1969, pp. 81-105.



Le schéma L...

Ce quadripode vectorise les quatre places qu'intéresse toute relation intersubjective. On y retrouve le *Sujet*, noté *S*, qui est « *le sujet analytique, c'est-à-dire pas le sujet dans sa totalité* »¹, et qui « *ne sait pas ce qu'il dit* »². Ce *Sujet*, qui fondamentalement se « *mé-connaît* », s'appréhende à partir de son *moi*. Or ce *moi*, agrégat de toutes les identifications, est une construction imaginaire. Il s'origine en fait dans l'image spéculaire de l'autre noté *a'*. C'est ce qu'indiquent les flèches du schéma en rappelant cette captation jubilatoire du petit enfant, qui bien qu'encore incapable de coordination motrice, reste fasciné par cette image unifiante que lui reflète le miroir. Alors qu'en *S*, il ne sait pas ce qu'il est, qu'il est comme morcelé, il assume le leurre de sa propre image *a* qu'il identifie comme son *moi*, dans l'aliénation de l'image totale de l'autre *a'*. C'est sur cet axe *aa'*, éminemment imaginaire, que nous avons situé ce mirage de Silène, et du jeune écolier, qui laisserait croire à une possible communication de sujet à sujet :

*« nous nous adressons de fait à des A1, A2, qui sont ce que nous ne connaissons pas, de véritables Autres, de vrais sujets. [...] Fondamentalement, ce sont eux que je vise chaque fois que je prononce une vraie parole, mais j'atteins toujours a', a'', par réflexion. [...] Le sujet est séparé des Autres, les vrais, par le mur du langage. »*³

Ce qui fonde ce *mur du langage* et qu'il est impossible d'atteindre, c'est précisément l'énigme de la Sphinge qui le rend manifeste. Non pas qu'elle soit mythique, mais parce qu'elle est fondamentalement frappée de l'inconnu qui nous met en demeure de ne pas pouvoir répondre, ou de toujours rater le véritable lieu de la réponse. La Sphinge présentifie ce que nous comprenons de ce que Lacan nomme *le champ de l'Autre* :

« Le hors-guillemets représentera le champ de l'Autre (A du schéma L). La répétition y domine, sous l'espèce du I, trait unaire, représentant (complément de la convention précédente) les temps marqués du symbolique comme tel.

*C'est de là aussi que le sujet S reçoit son message sous une forme inversée (interprétation). »*⁴

¹Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955)*, Paris : Seuil, 1978, p. 284.

²Ibid., p. 285.

³Ibid., pp. 285-286.

⁴Jacques Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre Volée" », in *Ecrits*, op. cit., pp. 55, 56.

Et c'est de cette formule que nous extrayons l'hypothèse qu'Alexandre a affaire avec sa devinette, avec cette question d'une frontière signifiante stigmatisant cette irréductibilité d'un manque. « *Comment s'écrit les trois [so] ?* » prendrait pour lui la forme d'un signifiant qui garantirait le *Sujet, l'Autre*, par ce mur symbolique où le Sujet a à éprouver sa propre division. Ce qu'Alexandre recevrait, de façon intrasubjective (ce qu'implique le clivage psychique), du message de l'Autre « Tu es manquant », sous une forme inversée, serait cette question : « Qui/qu'est-ce qui vient à cette place du signifiant manquant ? ». Je fais semblant d'avoir la réponse, « *C'est l'étroit sot* ».

3.2. Le trou du signifiant qui manque dans l'Autre [S(A)] borné par le signifiant Phallique Φ .

De fait, Alexandre nous est apparu tel la Sphinge qui éprouve le voyageur au lieu de sa division subjective pour l'acculer à sa perte.

A l'instar de la Sphinge questionnant Œdipe, Alexandre nous a interrogé à l'endroit du fondement de notre être. Comme nous interprétons sa question, nous étions pris dans la tentative/tentation de répondre à sa demande de rendre par un terme les qualités de trois termes. Mais au contraire d'Œdipe, ce qui s'inscrivait chez nous, nous ne pouvions le formuler. Nous avons l'impression que d'écrire trois termes en un seul était logiquement impossible sans nous faire perdre du même coup la spécificité du langage.

Ce qui nous venait à l'esprit c'était une espèce de paradoxe qui pourrait se formuler ainsi :

« Si nous ne répondions pas à la question, nous sauvions ce qu'était pour nous le langage ; ce langage qui nous permet de nous exprimer, et qui nous permet de nous distinguer en tant que sujet différent d'un autre sujet, par le simple fait de notre articulation signifiante. Mais simultanément, nous nous exposions à notre manque fondamental qui se caractérisait par notre absence de réponse ; et Alexandre nous ébranlait dans notre manque. »

« Si nous parvenions à répondre, nous nous exposions à n'être plus manquant, mais à la faveur de la réponse, notre langage perdait son effet de coupure, et nous ne pouvions plus distinguer ce qui était de notre ressort de ce qui était du ressort de l'Autre. Nous nous dissolvions dans une absence de parole : rien ne maintenait plus notre être hors de l'image que nous en avons. »

Ces deux assertions, que nous présentons comme le fruit d'une réflexion qui s'est faite à notre insu dans l'instant où nous donnions “notre langue au chat”, convoquent quelque chose qui garantit la question du sujet et de son être dans le discours ; quelque chose qui réussit ce tour de force de maintenir à la fois le langage et le sujet autour d'un manque central.

Ce qu'a touché — ce que nous voulons appeler — l'énigme d'Alexandre, c'est précisément la question de notre être qui paraît comme fondé dans, et par un manque initial.

C'est à partir de ce manque, en effet, que se faisait jour, non seulement notre incompetence à résoudre la devinette, mais encore notre absence de réponse concernant ce qui motive tout Autre à poser une question, et plus particulièrement, ce qui nous motive, nous, à chercher une réponse, à répéter toujours davantage notre lot de mauvaises réponses, à répondre à côté et même à éluder la question par une *non-réponse*. L'énigme d'Alexandre venait comme invoquer notre manque.

Pouvons-nous maintenant extrapoler sur la position d'Alexandre eu égard à ce que nous avons nous-même éprouvé à l'encontre de son énigme. Est-ce que, pour reprendre le raisonnement de l'écolier de La Lettre Volée, nous pouvons déduire sa division subjective de notre propre division ? A cette question nous répondons par la négative : raisonner ainsi nous conduirait au préjugé de la fausse subjectivité déduite plus haut dans l'exercice du Silène. Il nous faut au contraire nous tourner vers ce que nous montre Alexandre. Revenir à sa clinique en évitant de la fausser par la nôtre.

En effet, le manque symbolique, que nous avons caractérisé par l'absence de réponse à proposer comme solution de la devinette d'Alexandre, ne peut évidemment pas être attribué à Alexandre en vertu de notre propre ressenti : Alexandre par ailleurs possède cette réponse. Seulement, ce manque symbolique n'en est pas moins éludé, car même nanti d'une réponse, il nous a montré que cette réponse est au minimum double. De fait elle laisse possible une contingence, soit une idée qu'à la question de l'Autre la réponse pourrait venir à manquer.

3.2.1. Le souci des attributs chez Alexandre :

Pour préciser ce sur quoi pourrait porter ce manque, un retour à la clinique s'impose. Pour se faire, nous allons développer ce que nous avons abordé dans la présentation d'Alexandre concernant la chaise du psychiatre, et mettre le tout en relief avec une autre scène.

La "réunion de soins" est un lieu de travail psychothérapeutique où chaque "soigné" a la possibilité de s'exprimer sur un point particulier de son travail institutionnel, et cela en référence avec sa problématique, son histoire personnelle. Ce temps succède à la "réunion technique", sorte de discussion où chaque membre du foyer formule ses requêtes, la planification de la semaine, le projet du week-end... pour le bon déroulement de la vie au foyer.

Lorsque l'heure de la "réunion de soins" est venue, les "soignés" et les moniteurs de foyer sont donc déjà dans la salle. Arrivent ensuite les moniteurs d'atelier, les responsables de soins, puis le psychiatre qui anime la "réunion de soins".

C'est dans l'intervalle de ces deux réunions, — pause durant laquelle beaucoup partent aux toilettes — qu'Alexandre s'assoit sur le fauteuil médical du psychiatre et tente une imitation en réclamant les points de soins, à la manière de faire du psychiatre :

« On va pouvoir commencer la réunion... Alors, qui commence ; qui a un point de soin aujourd'hui ? Oui... Ce n'est pas à ton tour de parler X, c'est au délégué "vie" de prendre la parole... »

La psychologue qui assiste le psychiatre entre dans la pièce. Voyant Alexandre, elle lui enjoint de retourner à sa place, (place de la réunion précédente, car seule la place du psychiatre est "nominative", et seul le psychiatre possède un fauteuil médical). Ce sur quoi Alexandre s'insurge :

« Pourquoi est-ce que je n'ai pas le droit de m'asseoir ? »

La psychologue, mal à l'aise, de répondre que c'est la chaise de D. (le psychiatre) ; Alexandre de répliquer qu'il y a d'autres places ailleurs et que D. peut s'asseoir ailleurs. S'ensuit le questionnement d'Alexandre autour des raisons qui

permettent au psychiatre d'avoir son siège, seul différent parmi les autres.

A l'arrivée du psychiatre, Alexandre est déjà sur sa chaise ; il a repris sa place.

Dans ce moment institutionnel, Alexandre aura donc agi et marqué son attention vis à vis d'une chaise, plus imposante, plus confortable que les autres, et appartenant exclusivement à la personne du psychiatre, et cela, à l'arrivée de la psychologue qui avait l'air embarrassée quant aux réflexions d'Alexandre.

La situation que nous voulons faire correspondre, pour éclairer notre réflexion, s'est déroulée à la piscine.

Tous les jeudis soir, après le travail aux ateliers, nous emmenions le groupe dans un centre aquatique. Sur place, les femmes allaient se changer dans leur vestiaire, les hommes dans un vestiaire collectif.

A notre premier accompagnement dans ce lieu, nous ne connaissions rien des habitudes de chacun et nous fumes surpris de la demande d'Alexandre réclamant une pièce de monnaie supplémentaire pour pouvoir utiliser une consigne différente de celle du groupe d'hommes. Nous comprimes surtout, en concertation avec les autres patients, qu'Alexandre n'aimait pas se dévêtir devant les autres, et qu'il préférait utiliser une cabine individuelle.

Apparemment Alexandre n'accepte donc pas d'afficher sa nudité, tout au moins exposée à d'autres hommes, qui plus est qu'il connaît, cependant qu'il se montre très à l'aise en maillot de bain.

Nous pouvons dès lors faire un rapprochement quant à l'intérêt d'Alexandre au sujet des qualités de la chaise que nous situons sur le versant imaginaire, et un autre objet imaginaire qui, lui, ne doit pas être vu.

Ce "ne doit pas être vu" peut, par ailleurs, se lire de deux manières. A la piscine, l'exigence d'Alexandre pour s'isoler dans une cabine lui évite d'être l'objet du regard des autres, lui évite d'avoir à montrer ce que cache son maillot de bain ; mais aussi lui permet de maintenir un voile sur l'attribut de ses pairs. Il se défile devant quelque chose qu'il craint.

Dans un premier mouvement c'est lui qui serait regardé, ou plutôt une partie de son corps, dans un autre c'est lui qui ne voudrait pas voir.

Ainsi, l'objet phallique ϕ , imaginaire, est une grande préoccupation pour Alexandre. L'attention qu'il porte à cet endroit du corps concentre sans doute une bonne part de son énergie psychique. Soit qu'il s'agisse d'une impossible représentation, soit que l'image du sexe (masculin ?) lui évoque quelque chose d'horrible. Ou encore, que cette zone érogène revendique les affects qui lui sont associés et qu'il doit réprimer.

Comment comprendre maintenant l'acte de s'asseoir sur le siège du psychiatre, de rouler quelques pas avec, tout en imitant le médecin, et d'ironiser sur l'appartenance de ce fauteuil quand la psychologue en fait la remarque tout en réclamant fermement qu'Alexandre retourne à sa place ?

En première hypothèse, nous croyons qu'Alexandre, en s'appropriant la chaise, veut s'attribuer le phallus, l'objet qu'il convoite ou qui le complète (fonction imaginaire de la castration [- ϕ]) et sans lequel il ne peut se montrer que voilé d'une revendication systématique. Cependant, en acceptant de reprendre sa place aux injonctions de la psychologue, il se sépare de nouveau "d'un plus", et nous donne à penser que cet objet est pour lui dialectisable. Il serait ici, à plein, dans l'ordre de l'avoir ou ne pas l'avoir, et nous

le présente de façon “théâtrale”. Toutefois, il n’aura pas abandonné le siège sans avoir grommelé quelques plaisanteries douteuses, et sans avoir ressenti combien son attitude dérangeait. Alexandre “choisit” son moment, et surtout, s’adresse à qui doit l’entendre, dans une espèce de “Je veux le phallus” ou de “Je suis celui auquel j’ai pris le phallus”, formulations que nous savons abusives dans la mesure où chacune d’elles fait référence à une structure clinique particulière, mais qui indique bien dans quel état de désarroi et de peu de discernement nous plonge Alexandre.

A raisonner autour de ce fauteuil comme représentant l’objet phallique, nous distinguons dans ce geste d’attribution, quelque chose qui laisse supposer qu’Alexandre sait ne pas être le phallus, en tout cas dans sa forme complète, nous indiquant dans le geste même qu’il ne le détient pas non plus.

Il nous montre, par contre, sa croyance quant à cet objet : celui qui le possède, possède aussi la faculté d’attirer à lui les regards. On s’intéresse au psychiatre parce qu’il a le fauteuil. Si Alexandre se met à sa place, c’est pour être certain de l’effet qu’il produira... tout le monde le regardera et l’écouterà.

Du même coup, en s’attribuant le fauteuil du psychiatre, Alexandre mime ce que pourrait dire celui-ci. La chaise est comme liée à son occupant de droit. Alexandre conserve ce lien et se fond dans le rôle du médecin. Il se confond avec lui.

Dans un sens, nous pourrions penser qu’Alexandre a repéré autre chose que la chaise pour capter l’attention, il aurait repéré que le statut, le rôle, et/ou la fonction détenue par le psychiatre collabore aussi à donner de l’importance à son personnage. Le fauteuil d’accord, mais pas sans parler comme le psychiatre, ni sans considérer le pouvoir que lui confère ce rôle, pouvoir de donner la parole aux autres soignés pour les points de soins, ou au contraire leur demander de se taire pour un autre ordre du jour.

Pouvons nous avancer l’idée d’identification à la personne du psychiatre dans le cadre de cette mise en acte ? Mais l’étude que nous avons choisie pour notre mémoire, qui petit à petit nous mène, à travers les effets du langage, vers le concept de métaphore, ne nous permet pas toutefois d’aller plus avant. Nous laissons donc la question ouverte, sachant qu’elle aurait pu nous apporter une clé décisive au sujet des idéaux d’Alexandre.

3.2.2. Le signifié du désir, le phallus imaginaire ϕ .

La manière dont nous venons de traiter du manque d’un objet, dont le phallus serait le représentant imaginaire, ne nous paraît guère satisfaisante, et pourrait même paraître être une extrapolation. Alexandre nous donne à voir qu’il s’assoit sur une chaise que nous percevons, nous, comme différente des autres chaises. Mais peut-être nous trompons-nous quant à penser qu’elle représente le phallus pour Alexandre, qu’elle représente ce quelque chose de désirable propre à “combler” un manque chez Alexandre.

Pour illustrer cette question du désir, en référence au phallus, nous allons prendre le risque de conjecturer sur ce qu’ont dû être les premières années d’Alexandre. Nous savons qu’Alexandre a vécu jusqu’à l’âge de deux ans avec sa mère et ses deux sœurs. Or, même si sa mère avait “chassé” le père d’Alexandre, elle n’en continuait pas moins de rencontrer des hommes. Du coup, Alexandre n’était certainement pas, à cette époque, le seul objet du désir de sa mère. Il a eu tôt fait d’avoir l’occasion de repérer qu’elle désirait ailleurs. Que lui, Alexandre, était incapable de la satisfaire, et qu’elle se satisfaisait mieux des hommes de passage, que de son père à lui. Mais, par le fait que sa mère s’occupait un tant soit peu de lui, pourrait s’actualiser cette question que Lacan pose :

« La question est – quel est le signifié ? Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ? Je voudrais bien que ce soit moi qu'elle veuille, mais il est bien clair qu'il n'y a pas que moi qu'elle veut. Il y a autre chose qui la travaille. Ce qui la travaille, c'est le x, le signifié. Et le signifié des allées et venues de la mère, c'est le phallus. »¹

Ce repérage du phallus pourrait donc participer à ce que nous recherchions quand il s'agissait de savoir ce sur quoi portait la signification. Nous avons donc là un premier point d'appui dans notre étude pour savoir qu'est-ce qui fait sens.

« [...] le phallus entre en jeu dans le système signifiant à partir du moment où le sujet a à symboliser, par opposition au signifiant, le signifié comme tel, je veux dire la signification. »²

3.2.3. Le signifiant qui n'existe pas divise le sujet.

Pourtant, le manque dont il s'agit dans la devinette d'Alexandre n'est pas du même ordre que le manque dont il s'agissait quand enfant il a eu à subir les frustrations qu'occasionnait l'accaparement de sa mère occupée avec ses amants.

Encore une fois, nous allons recourir à une démonstration pour véritablement cerner la question du manque chez Alexandre, et par là, la question de son désir.

Nous avons établi qu'Alexandre use de l'équivoque, soit des deux faces du signe linguistique ; et qu'il aime à produire des effets de signification. Cette aptitude à jouer avec les mots constitue pour ainsi dire une sorte de savoir³. Or, il apparaît aussi qu'Alexandre ne profite pas de son savoir sur le double sens de « [*l'etrwaso*] » pour nous le communiquer tel quel. Il semble “désirer” autre chose, un plus. Mais, pour que ne se réalise ce “plus”, il faut qu'il nous suppose quelque chose d'identique à lui-même. Ce quelque chose c'est justement ce qu'il a dû éprouver, soit en construisant sa devinette, soit en étant lui-même soumis à celle-ci par une personne de son entourage. Il suppose que nous ne parviendrons pas à résoudre sa devinette. (En effet, de même que les histoires drôles n'ont plus grand chose d'amusant quand elles sont déjà connues de celui qui les écoute, a fortiori une devinette n'a plus lieu d'être quand on en sait la solution d'avance.) Il suppose donc que c'est sa réponse qui devra advenir là où nous n'avons pas de solution. Il suppose, pour finir, que nous sommes manquant, c'est à dire, manquant comme il se ressent manquant. Et ce manque, cette fois-ci, ne peut se concevoir que comme un manque symbolique. Et c'est le préalable de tout énoncé énigmatique que de faire appel et de requérir ce manque dans l'Autre.

A cela s'ajoute, que la réponse d'Alexandre n'est qu'un voile qui vient masquer ce manque. Car ce manque symbolique fait en définitive référence à un signifiant qui n'existe pas, noté par Lacan $S(A')$: « signifiant d'un manque dans l'Autre, inhérent à sa fonction même d'être le trésor du signifiant »⁴. C'est le signifiant qui est censé représenter tous les signifiants. Le *grand Autre* de l'Autre. Ainsi, la réponse d'Alexandre, qui vient recouvrir ce trou, n'est-elle qu'un pis-aller. Elle vient faire écho à une jouissance interdite, soit le Phallus symbolique Φ , signifiant qui vient “positiver” ce manque

¹Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, op. cit., p. 175.

²Ibid., p. 240.

³Cf. le paragraphe 2.4 *La manœuvre d'Alexandre pour produire un effet de signification : l'empreinte du désir ?* p. 18.

⁴Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », op. cit., p. 818.

précédemment perçu comme manque imaginaire à l'endroit du phallus imaginaire φ , signifiant qui vient borner la béance laissée par cet *Autre* de l'*Autre* qui n'existe pas.

Nous avons donc posé quelques jalons au sujet d'Alexandre. Par le biais de sa devinette il nous est apparu qu'Alexandre fonctionne à plein dans ce qu'il promet, à savoir que le langage est le support de la subjectivité, que le langage soutient le sujet comme différent d'un autre sujet non seulement par le fait positif des caractéristiques intrinsèques à ce sujet, mais comme le définit négativement la linguistique quand elle isole le concept de valeur pour le signe. La division se posant doublement, comme étant justement l'impossibilité d'être l'Autre, l'impossibilité d'obtenir la réponse qui mettrait fin à ce questionnement redoutable que contraint le désir ; et aussi comme étant la seule issue possible pour qu'advienne la subjectivité qui ne peut se dire qu'à s'évanouir dans une articulation signifiante, soit, qu'« *un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant* »¹ pour reprendre les termes de Jacques Lacan. C'est alors à ces seules conditions, polysémie du langage et manque dans l'Autre, que peut se produire ce moment de surprise qui conduit à produire un effet de signification en plus d'une signification. Moyennant quoi, le désir d'Alexandre serait tourné vers une sorte de récupération de jouissance propre à renouveler quelque chose qui a trait au signifiant qui manque dans l'Autre. Là où, dans l'énonciation même de sa devinette, il avoue, à son insu, sa propre division subjective.

¹Ibid., p. 819.

4. Rapprochement de l'énigme au mot d'esprit tel qu'il a été repéré par Freud

L'énigme d'Alexandre, dans son adresse à l'Autre, dans son emploi de l'équivoque (soit de la polysémie du langage et du jeu sur les sonorités), et par le plaisir qu'elle semble procurer à celui qui l'écoute comme à celui qui la dit, rappelle, pour beaucoup, certains critères que Freud, en 1905, a dégagés de son étude sur le *mot d'esprit* pour caractériser ce dernier dans sa relation à l'inconscient.

Car, en effet, Freud insiste sur le statut du tiers dans le mot d'esprit. Il en fait la condition du « *processus créateur de plaisir* »¹, qu'il rend manifeste dans le mot d'esprit tendancieux pour lequel trois personnes sont requises :

« outre celle qui fait le mot d'esprit, il en faut une deuxième, qui est prise comme objet de l'agression à caractère hostile ou sexuel, et **une troisième**, en qui s'accomplit l'intention du mot d'esprit, qui est de produire du plaisir. »²

Cependant que dans le cadre plus général du mot d'esprit non tendancieux, non agressif, cette « *deuxième [personne] peut être absente* »³. Dans la devinette d'Alexandre, c'est ce recours au tiers, que nous avons qualifié *d'appel à l'Autre*, en référence à la lecture que fait Jacques Lacan du texte de Freud :

« Il y a deux choses dans le livre de Freud sur le trait d'esprit — la promotion de la technique signifiante, et la référence expresse à l'Autre comme tiers. »⁴

A cela s'ajoute donc, ce que Freud met en évidence dans le chapitre qu'il consacre à la technique du mot d'esprit, à savoir, combien le mot d'esprit se matérialise dans des opérations de langage. Parmi la liste qu'il constitue figure en bonne place les procédés ayant trait à l'utilisation du même matériel et au double sens. Du coup, si tant est qu'elle s'apparente à un mot d'esprit, l'énigme d'Alexandre, dans la terminologie freudienne, pourrait être désignée de *Klangwitze*⁵ (mot d'esprit fondé sur des sonorités), pour l'utilisation double et la décomposition en différentes syllabes de l'image acoustique « [l'etrwaso] ».

Rappelons, pour comparaison, l'exemple du mot d'esprit, donné par Freud, et caractérisé d'être un *Klangwitze* :

¹Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris : Gallimard, 1988, pp. 323, 324. (Folio/Essais). Traduit par Denis Messier.

²Ibid., p. 193.

³Ibid., p. 324.

⁴Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, op. cit., p. 24.

⁵Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* op. cit., p. 80.

« Dans un salon parisien, on fit un jour entrer un jeune homme qui était, disait-on, parent du grand Jean-Jacques Rousseau et qui portait lui-même ce nom. Au surplus, il avait les cheveux roux. Or il se conduisit si maladroitement que la maîtresse de maison fit à l'homme qui l'avait introduit cette remarque très critique : "Vous m'avez fait connaître un jeune homme roux et sot, mais non pas un Rousseau". »¹

Du point de vue technique, l'énigme d'Alexandre traite le matériel verbal, une fois la solution donnée, exactement comme ce mot d'esprit. Nous y retrouvons, la décomposition en différentes syllabes : *sot, seau, sceau, les trois [so]*, qui correspondrait à *roux* et *sot* ; puis la forme complète : *l'étroit sot*, proche de l'emploi initial du nom *Rousseau*.

Pourtant, Freud nous met en garde contre une assimilation de l'énigme comme mot d'esprit :

« Les questions-devinettes ne sont pas pour autant des mots d'esprit au sens plein du terme, car les réponses spirituelles qu'elles exigent, à la différence des allusions, omissions, etc. du mot d'esprit, ne peuvent être devinées. »²

4.1. Le détournement de l'attention dans la devinette.

En effet, l'exposition de la devinette participe elle-même à détourner l'attention afin de s'assurer que la solution ne sera pas trouvée. Ainsi, précédant l'extrait cité plus haut, Freud illustre cet état de fait par une devinette utilisant la technique du *déplacement* (nous n'en transcrivons qu'un fragment) :

« Comment s'appelle un cannibale qui a dévoré son père et sa mère ? Réponse : Un orphelin. »³

A cette question, nous nous précipiterions pour qualifier ce repas de criminel (il n'y aurait bien d'ailleurs que les ethnologues et les psychanalystes pour tenter, dans une certaine mesure, de voir dans le cannibalisme un objet d'étude et non un crime), et à accuser le cannibale de la plus grande faute : c'est un parricide. Du coup cette exposition ne nous autorise plus à penser la généalogie de cet enfant hors de son crime. Bien plus, nous allons, sans doute, essayer de lui enlever tout lien de parenté pour rendre un peu plus supportable son forfait. Et jamais nous ne parviendrons à résoudre la devinette dans ce qu'elle a de plus spirituel.

C'est le même mécanisme que postule la devinette d'Alexandre, et de façon plus visible encore. Tout concorde pour manifestement accaparer l'attention sur la triade des homonymes. La concentration qu'oblige l'épellation de chaque [so] fait oublier l'histoire de la devinette. La conscience se focalise sur l'écriture du *sot*, du *seau* et du dernier *sceau*, à la fois pour comprendre de quel concept il s'agit, et aussi pour se préparer à bien répondre dans ce qui se présente comme un piège pour la compréhension. Cela, au détriment des indices de maigreur et de grandeur du *sot* qui viennent là comme retranchement pour le piégeur. Nous étions avertis. Tout y était pour bien écrire « *l'étroit*

¹Ibid., p. 79.

²Ibid., en note p. 279.

³Ibid..

sot ».

Effectivement, la devinette ne peut ici s'apparenter au mot d'esprit. Cependant, considérons maintenant la devinette dans son ensemble, question et réponse.

4.2. Le non-sens dans le mot d'esprit.

Avec la devinette sur le cannibalisme, une fois connue la réponse, il ne reste pas grand chose à découvrir. De fait, et nous l'avons déjà signalé (en parenthèse page 30), une devinette n'a plus lieu d'être si l'on en sait la solution. Mais — et c'est la particularité de la devinette d'Alexandre —, la réponse, une fois donnée, ne fait qu'éluider la véritable énigme, qui, au risque de nous répéter, réclame la fusion de trois termes en un seul, soit « Comment s'écrit l'expression “les trois [so]” ? ». Ce résidu¹ de non-sens, ou d'impossible écriture², nous force à distinguer cette devinette de celle du cannibale orphelin, et par là, à ne pas définitivement trancher sur son classement. A l'appui du mot d'esprit, nous allons essayer de comprendre ce que recèle ce non-sens.

« Dans le cas des mots d'esprit fondés sur un non-sens, [...] une des conceptions, qui ne prend en considération que la lettre de l'énoncé, y voit un non-sens ; l'autre, qui en suivant les allusions, accomplit chez le lecteur le chemin à travers l'inconscient, trouve le sens, qui est remarquable. »³

Au contraire du mot d'esprit, la devinette d'Alexandre propose, de façon allusive, un chemin vers ce qui pourrait être qualifié de non-sens (un pluriel impossible à écrire). C'est le chemin que nous évoquons dans le détournement de l'attention. Il se fait à l'insu du sujet. Et, seule en effet, la réponse libère de ce non-sens pour délivrer la bonne signification. C'est ainsi que nous entendons l'épithète apposée par Freud : « [...] l'opposé du mot d'esprit, l'énigme [...] »⁴.

Pourtant, si la devinette ne parvient à produire cette signification qu'à y mettre les points sur les i (la forme la moins allusive qu'il soit), il n'en reste pas moins que l'écriture des « trois [so] » fait toujours énigme. A l'instar du non-sens dans le cas du mot d'esprit, nous aimerions réduire aussi cette incongruité ; ou, pour le dire autrement, trouver par allusions ce sens remarquable que promet Freud.

¹Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, op. cit., p. 53 :

« Comment concevoir ce qui se passe au niveau du famillionnaire, pour autant que la métaphore, ici spirituelle, est réussie ? Il doit y avoir quelque chose qui marque en quelque sorte le résidu, le déchet, de la création métaphorique. »

²Cf. le paragraphe 2.1.2 *La valeur du signe linguistique : différence et opposition garantissent le Sujet et l'Autre dans le langage*. p. 11 :

« Nous voyons donc, progressivement, se découvrir ce quelque chose qui commande, au-delà de l'écriture syntaxique, une véritable écriture d'ordre logique. Une écriture qui, depuis Jacques Lacan, est le fondement incontournable de toute subjectivité possible. Une écriture qui ne se déduit pas de l'énumération des termes à écrire, mais bien plutôt des différences qui les opposent entre eux, cette opposition étant la seule garantie de leur existence. »

³Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, op. cit., pp. 376, 377.

⁴Ibid., p. 378.

4.3. Les trois [so] comme « formation mixte ».

Car Freud — quand il rapporte les propos de Heymans concernant le *superbe mot d'esprit de Heine* :

« [...] lequel fait se vanter un de ses personnages, le pauvre placeur de billets de loterie Hirsch-Hyacinth, de ce que le grand baron Rothschild l'a traité tout à fait comme son égal, d'une manière tout à fait *famillionnaire*. Ici, écrit Heymans, le mot qui porte le mot d'esprit apparaît d'abord simplement comme une formation de mot défectueuse, comme quelque chose d'incompréhensible, d'inintelligible, d'énigmatique. »¹

— parvient à réduire l'aspect *énigmatique* de cette *formation de mot*, en l'expliquant par les mécanismes qui ont participé à son élaboration, et par les motifs supposés du personnage de fiction en en précisant même les sources dans la subjectivité de Heine.

Famillionnaire est en soi-même un “néologisme” dépourvu de sens ; il est non défini par l'*usage* et en rupture avec les règles syntaxiques habituelles. A la place de celui-ci nous attendions bien plutôt « d'une manière tout à fait *familère* ». Or, nous dit Freud, il y aurait eu, subordonnant la pensée de Hirsch-Hyacinth, une « *force comprimante* », produisant un télescopage avec une deuxième pensée qu'il aurait été indécent d'exprimer en face du baron :

« “Rothschild m'a traité tout à fait comme son égal, d'une manière tout à fait *familère*, c.-à-d. autant qu'un millionnaire est en mesure de le faire.” “La condescendance d'un homme riche [...] a toujours quelque chose de fâcheux pour celui qui en fait l'expérience.” »²

Ainsi, cette “néocomposition” s'est-elle substituée à la proposition initiale *familère*, et, à la faveur des homophonies existant entre *millionnaire* et *familère*, est parvenue à représenter les deux pensées de Hirsch-Hyacinth, (celle qui aurait dû venir, et celle qu'il ne fallait pas dire, en tout cas, pas intentionnellement), sous la forme ramassée *famillionnaire*. Grâce à cette *formation mixte*, Hirsch-Hyacinth parvint donc, à son insu, à exprimer son désir d'être lui-même millionnaire, de posséder son million, lui qui, au moment d'être reçu de façon *familère* par le baron Rothschild, n'avait pas un sou en poche et regrettait que ce million, tant convoité, appartînt à son hôte.

Mais Freud, après avoir explicité ce que pouvaient être les mobiles du personnage fictif Hirsch-Hyacinth, initiateur du mot d'esprit, suggère d'aller plus avant dans l'élucidation de ces mobiles. Il invoque à ce titre, en plus du mobile suffisant d'obtenir un gain de plaisir, des intentions attachées à la détermination subjective. Or, de véritable sujet, il n'y a que l'auteur en personne qui, dans cette création, le soit. Freud qui connaît bien la vie et la personnalité de Heine le souligne :

¹Ibid., pp. 49, 50. La note nous indique que les propos de Heymans sont extraits du *Zeitschrift für Psychologie XI*, 1896, pp. 31, 333. Heymans cite ce mot d'esprit d'après l'œuvre de Heine, *Tableaux de voyage*, tome III, 2^e partie, chapitre 8, « Les bains de Lucques ».

²Ibid., p. 58.

« A bien des endroits, il nous semble qu'à travers Hirsch-Hyacinth, c'est l'écrivain lui-même qui parle, dissimulé derrière un masque peu épais, et nous acquérons bientôt la certitude que ce personnage n'est qu'une auto-parodie de l'écrivain. »¹

En effet, les traits de caractère et d'existence, que prête Heine à son personnage, sont pour beaucoup les siens propres. Freud en a établi les similitudes les plus convaincantes. A commencer par le changement de prénom que Heine a effectué lors de son baptême à l'âge de vingt-sept ans, substituant Heinrich à Harry, et proclamant par sa "doublure" l'économie d'un sceau que Hirsch explique par la conservation de son initiale dans l'abandon de son ancien nom pour Hyacinth. Puis, la ville de Hambourg, évoquée par Hirsch-Hyacinth, et qui est justement la ville dans laquelle vivait un riche oncle de Heine, dont il convoitait et la fille, et la reconnaissance. Cet oncle s'appelait en outre Salomon Heine, qui dans le mot d'esprit prend la figure de cet autre millionnaire ayant, ironie du sort ou déterminisme psychique, ce même prénom, Salomon Rothschild. Or tout comme ce dernier à l'égard de Hirsch-Hyacinth, cet oncle a traité Harry-Heinrich Heine en parent pauvre, dédaignant les aspirations de son neveu, et le laissant en proie à l'amertume. Et Freud de conclure :

« C'est sur le terrain d'un tel état subjectif d'émotion qu'a pris naissance par la suite le mot d'esprit "famillionnaire". »²

Qu'en est-il maintenant de ce qui nous a mené du *non-sens* de l'écriture des *trois [so]* à l'interprétation par Freud de la formation mixte, *famillionnaire* ?

De prime abord, nous retrouvons, dans la formulation d'Alexandre, un certain amalgame ressemblant à cette formation mixte. Le signifiant [so], dans ce qui fait pour nous énigme, semble justement être le résultat d'une poussée comprimante, d'un raccourcissement dans lequel se lient à la fois le sot, le seau, et le sceau de l'histoire. A cette similitude d'une conjonction de plusieurs termes fusionnés en un seul, s'ajoute aussi la rupture avec la syntaxe. De même que *famillionnaire* est un néologisme, le signifiant [so] désignant simultanément les trois *sémantèmes* transgresse les conventions prévues par le *code*.

Cependant, Alexandre laisse voir au grand jour le procédé de construction de sa « *forme mixte* » ; ce qui va là à l'encontre du mécanisme qui a permis *famillionnaire* mais qui autorise sa parenté avec la formation vue plus haut, *Rousseau*. Nous serions donc en droit de douter de l'authenticité de la *force comprimante* qui a produit *les trois [so]*. C'est pourquoi nous allons une nouvelle fois exploiter ce que nous offre Freud dans son décryptage du mot d'esprit.

4.4. Les mécanismes inconscients qui président au mot d'esprit :

Ce qui suscite véritablement notre intérêt pour cette comparaison de l'énigme avec le mot d'esprit — et qui nous l'espérons, nous permettra d'envisager quelque chose de nouveau quant à la devinette d'Alexandre — c'est que le mot d'esprit lui-même est une formation de l'inconscient, et que Freud en a établi non seulement la technique mais

¹Ibid., p. 259.

²Ibid., p. 260.

encore sa relation à l'inconscient, et qu'enfin, tout en désignant les ressemblances d'avec les mécanismes du rêve, il nous engage vers l'étude des processus de *condensation* et de *déplacement* que nous pensons les mieux à mêmes de rendre compte de ce que peut être le désir d'Alexandre.

4.4.1. Le déplacement :

La notion de *déplacement* est contemporaine des tout premiers travaux de Freud. Elle prend son origine dans la naissance de la théorie des névroses alors que Freud ne s'est pas encore tout à fait départi de ses conceptions de neurologue. C'est ainsi que dès 1895, le *déplacement* trouve sa place, dans l'Esquisse d'une psychologie scientifique, comme processus dynamique, parmi les notions fondamentales de quantité neuronique et de principe d'inertie des neurones qui tendent à décharger et à se maintenir dans un état de non-excitation.

Dans ce contexte énergétique ou économique, le *déplacement* caractérise d'abord — une fois posée la possibilité de frayage entre les neurones via les lois de perméabilité et de résistance de leurs barrières de contact, et la possibilité pour un neurone d'emmagasiner une quantité [d'énergie] — un simple transfert de quantité neuronique d'un neurone vers un autre, d'une représentation vers une autre qui se trouve de ce fait investie à la place de la précédente.

En traitant des rêves, puis dans la deuxième partie de l'Esquisse d'une psychologie scientifique, en définissant « *le phénomène pathologique [comme] un processus de déplacement, semblable à ceux que nous ont fait connaître les rêves* »¹, Freud ajoute l'appartenance du *déplacement* au *processus primaire*.

L'exemple que donne Freud du *déplacement pathologique* se démontre de la réduction, en analyse, d'une représentation *A* dont l'intensité excessive oblige le névrosé à pleurer alors que celui-ci ignore pourquoi cette représentation le fait pleurer et ne peut l'empêcher. Or, l'analyse met en évidence une idée *B*, que le névrosé avait réussi à supprimer, et qui effectivement a toutes les raisons de le faire pleurer, mais dont les effets s'étaient alors fait sentir au niveau de la représentation *A*. Ainsi :

« *B a certains points de contact avec A. Un certain événement consistant en A + B s'est produit. A y représentait une circonstance accessoire, alors que B possédait tout ce qu'il faut pour produire un effet durable. Lorsque le souvenir de cet événement resurgit tout se passe comme si A avait pris la place de B. A s'est donc substitué à B, en est devenu le "symbole". De là l'impression d'absurdité puisque A s'accompagne de conséquences qui le dépassent, qui ne cadrent pas avec lui.* »²

Ce qui surprend, dans cet exemple, c'est le caractère proprement substitutif de ce type de *déplacement*. Là où nous attendions un *déplacement* d'énergie par le biais d'une association ou d'un frayage, c'est le symbole qui s'est substitué à l'objet dans un rapport de simultanéité. Pourtant, dans un tel cas, Freud maintient quand même l'idée d'un processus dynamique de *déplacement* en se référant à la répartition des investissements des représentations *A* et *B* :

¹Sigmund Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », in *La naissance de la psychanalyse*, Paris : Presses Universitaires de France, 1986, p. 361. (Bibliothèque de psychanalyse). Traduit par Anne Berman.

²Ibid., pp. 360, 361.

« [...] c'est la répartition de la quantité qui s'est trouvée modifiée.
Quelque chose s'est ajouté à A après avoir été enlevé à B. »¹

Pour saisir ce sur quoi porte véritablement cette répartition et par là même comprendre davantage la notion de *déplacement*, nous pouvons nous référer à l'ouvrage que Freud a écrit en collaboration avec Joseph Breuer, *Études sur l'hystérie*, et dont les réflexions, datant de la même année, sont issues de la clinique et notamment des balbutiements de la cure psychanalytique.

« [...] l'hystérie se formait par suite du refoulement d'une idée intolérable et en tant que mesure de défense ; la représentation refoulée demeure sous la forme d'une trace mnémonique faible (peu intense) et l'affect concomitant qui lui avait été arraché sert ensuite à une innervation somatique, c'est-à-dire à une conversion de l'émotion. »²

Nous pouvons maintenant établir le lien entre ce « *quelque chose* » qui s'est ajouté à la représentation *A* et enlevé de *B*, et le « *quantum d'affect* » qui s'est déplacé de l'idée refoulée à l'innervation somatique dans le symptôme hystérique.

La notion de *déplacement* est donc liée à la constatation clinique d'une indépendance relative de l'affect et de la représentation, et à l'hypothèse économique qui vient en rendre compte : celle d'une énergie d'investissement qui peut être augmentée, diminuée, déplacée, déchargée, et qui peut en outre changer de registre en passant du domaine représentatif au domaine somatique de façon libre — l'énergie se déplaçant n'étant pas liée à une représentation mais s'écoulant librement au sein du *processus primaire*.

Dès sa découverte des *souvenirs-écrans*, en 1899, Freud note une sorte de décentrage que provoque le *déplacement* sur les souvenirs de l'enfance. Le *déplacement* détourne de la conscience certaines images mnésiques à l'avantage d'autres qui apparaissent plus vives cependant qu'elles s'avèrent ne pas avoir été réellement vécues.

« Le compromis consiste en ceci : ce n'est aucunement l'expérience vécue concernée qui donne elle-même l'image mnésique — sur ce point la résistance finit par avoir gain de cause —, mais bien un autre élément psychique, qui est lié avec l'élément inconvenant par la voix associative de la contiguïté [...]. L'issue du conflit est donc la suivante : au lieu de l'image mnésique originellement justifiée, une autre image mnésique survient, qui est partiellement échangée contre la première par déplacement dans l'association. Puisque justement les composantes importantes de l'impression sont celles qui ont choqué, le souvenir substitutif doit être dépourvu de cet élément important ; pour cette raison il sera volontiers banal. »³

Un an plus tard, Freud précise ce « *décentrement* » imparti au *déplacement* dans le travail du rêve. Dans le sixième chapitre de l'*Interprétation des rêves*, il met en relief le

¹Ibid., p. 361.

²Joseph Breuer, Sigmund Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris : Presses Universitaires de France, 1989, p. 230. (Bibliothèque de psychanalyse). Traduit par Anne Berman.

³Sigmund Freud, « Sur les souvenirs-écrans (1899) », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris : Presses Universitaires de France, 1985, p. 117. (Bibliothèque de psychanalyse). Traduit sous la direction de Jean Laplanche.

décentrement qu'opère le travail de *déplacement* sur l'importance des pensées qui ont collaboré au rêve (les « *pensées latentes* »), et des pensées contenues dans ce dernier au réveil (les « *pensées manifestes* ») :

« [...] nous avons remarqué que les éléments qui nous paraissaient essentiels pour le contenu [du rêve] ne jouaient dans les pensées du rêve qu'un rôle très effacé. Inversement, ce qui est visiblement l'essentiel des pensées du rêve n'est parfois pas du tout représenté dans celui-ci. Le rêve est autrement centré, son contenu est rangé autour d'éléments autres que les pensées du rêve. »¹

De ce fait, le *déplacement* mobilise l'attention sur des représentations n'ayant pas de lien manifeste avec les *pensées latentes* qui, elles, sont désinvesties. Ce décentrage est d'ailleurs corrélatif à la déformation propre à la *figurabilité dans le rêve* dont nous aurons à parler pour le mécanisme de *condensation*. Nous avons repéré que Freud considérait comme un *déplacement* d'affect l'investissement pathologique d'une zone corporelle dans le symptôme hystérique par la décharge d'une représentation traumatisante ; et bien, la *figuration dans le rêve* permet de tels changements de registres :

« Nous savons maintenant que le matériel du rêve perd en grande partie ses relations, qu'il est soumis à une compression et qu'en même temps un déplacement d'intensité entre ses éléments oblige à transformer la valeur psychique de ce matériel. »²

C'est par cette transformation de la valeur psychique, en effet, que tel matériel verbal est figuré en matériel pictural, ou qu'au contraire, telle image est représentée en mots, puis à la faveur d'un double sens, prend une forme visuelle n'ayant rien à voir avec la précédente... Ce type de *déplacement* propre à investir n'importe quel genre de représentations montre assez combien l'énergie psychique est libre d'investir tout matériel disponible (les quanta d'affect se déplaçant aussi bien sur des représentations verbales, que visuelles, voire des représentations reliées à d'autres sens (odorat, toucher...), qu'aux régions innervées du corps).

Nous avons rencontré en somme trois aspects du processus de *déplacement*. Le premier se rattache à son appartenance au *processus primaire* et garantit le libre passage de l'énergie psychique d'une représentation au profit d'une autre le long de chaînons associatifs. Le second aspect découle du premier dans ce sens où l'énergie ainsi déplacée aboutit à un décentrage d'investissement. Ce caractère, visible dans le *travail du rêve*, mais aussi, dans d'autres manifestations tels les *souvenirs-écrans*, conduit à prêter plus d'attention aux représentations fortement investies qu'aux représentations qui semblent dépourvues d'énergie psychique ; le *déplacement* permettant de passer la censure en même temps que d'en être le produit. « *Is fecit cui profuit* »³. Enfin, ce mécanisme n'a pas de prédilection quant aux "objets" investis et désinvestis. Il fait tout aussi bien passer l'énergie psychique d'une représentation à une autre, que procéder par changement de registre : d'une représentation à une innervation somatique, d'une forme verbale à une

¹Sigmund Freud, *L'Interprétation des Rêves*, Paris : France Loisirs, 1989, avec l'autorisation des Presses Universitaires de France, 1926 et 1967, pp. 328, 329. (Bibliothèque du XX^e siècle.) Texte traduit par I. Meyerson.

²Ibid., p. 362.

³Ibid., p. 332.

image visuelle...

4.4.2. La condensation :

La *figuration dans le rêve*, que nous avons évoquée plus haut, nous amène directement à aborder le processus de *condensation* qui concourt, comme le *déplacement*, au *travail du rêve*. Ce concept est d'ailleurs issu de l'Interprétation des rêves où Freud dégrossit d'abord le mécanisme de *condensation* du constat de la disproportion entre le nombre des éléments contenus dans le récit du rêve et celui plus grand des pensées qui ont participé à l'élaboration du rêve. Il parle à ce titre de compression des pensées du rêve, et dit de « *la condensation [qu'elle] s'opère par voie d'omission* »¹. Le récit manifeste est en effet lacunaire au regard de ce que découvre et complète l'analyse du rêve.

A la suite de cette constatation globale, Freud observe différentes formes que peut prendre la *condensation* dans le rêve. D'une part le travail de *condensation* peut produire une personne composite rassemblant en elle-même des traits (physiques, situationnels, d'affinité...) appartenant à d'autres personnes.

*« L'élaboration de personnes collectives et de types mixtes est un des principaux moyens dont la condensation du rêve dispose. »*²

Le personnage ainsi créé intègre soit tous les traits de chacune des personnes qu'il représente, les traits communs apparaissant plus saillants, soit le processus de *condensation* élimine les traits discordants, soit au contraire il fabrique des ressemblances.

Cette particularité de superposition, de fusion, d'omission et de création, s'applique aussi à d'autres matériels, tel les objets, les localités³, les mots (le rêve produit à cet égard quantité de néologismes), et même, à des discours entiers :

*« Il arrive que le discours du rêve soit fait d'une fusion de plusieurs discours remémorés ; les mots sont alors ceux qui ont été communs à tous les discours, leur sens peut être multivoque et plus ou moins transformé. »*⁴

La forme condensée se trouve donc être au carrefour d'un vaste réseau de représentations qui lui sont associées. De ce fait « *chacun des éléments du contenu du rêve est surdéterminé* »⁵ car déterminé plusieurs fois par les pensées du rêve.

Enfin, Freud définit le processus de *condensation* comme caractérisant une épargne pour le fonctionnement psychique ; car lui aussi est intimement lié à la libre circulation de l'énergie :

« Les déplacements que nous avons remarqués paraissent être des substitutions d'une certaine représentation à une autre qui lui était

¹Ibid., p. 305.

²Ibid., p. 318.

³Sigmund Freud, « L'élaboration du rêve », in *Introduction à la psychanalyse*, Paris : Payot, 1966, p. 156. (Petite Bibliothèque Payot). Texte traduit par S. Jankélévitch.

⁴Sigmund Freud, *L'Interprétation des Rêves*, op. cit., p. 328.

⁵Ibid., p. 308.

étroitement associée ; ils servaient à la condensation du rêve, puisque de cette façon, au lieu de deux éléments, un seul, qui avait des traits communs à tous deux, entrait dans le rêve. »¹

Ce phénomène apportant du même coup un gain d'investissement au niveau de la *condensation*, souscrit à l'hypothèse économique décrite pour le *déplacement*. Les énergies qui ont été déplacées viennent en effet s'additionner sur la représentation, condensant d'autres représentations, la rendant plus vive parce que plus fortement investie.

Et au sujet de cette accumulation d'énergie sur la forme condensée, Freud ajoute que :

« [...] l'intensité la plus grande porte sur les éléments du rêve dont la formation a exigé le plus grand travail de condensation. Nous pouvons donc penser que cette dernière condition et celle de l'accomplissement du désir seront exprimées en une seule formule. »²

Cette correspondance du travail de *condensation* avec l'accomplissement du désir nous invitera donc à penser qu'au lieu d'une *condensation*, est impliqué l'accomplissement d'un désir. Qu'à l'endroit où nous trouverons une représentation composite nous pourrions supposer que se niche un désir.

Le travail de *condensation*, qui s'appuie sur le mécanisme de *déplacement* et qui comme lui appartient au *processus primaire*, est donc équivalent à une compression des pensées latentes. Cette compression se trouve alors matérialisée dans des formations composites issues de la fusion de différents matériels. Il résulte de ce mécanisme une épargne d'énergie psychique ainsi qu'une *surdétermination* propre à représenter — sous condition de dépister le cheminement initiateur de cette *condensation* — l'accomplissement d'un désir.

Pour finir, même si le mécanisme de *condensation* paraît être intimement lié au travail du rêve, puisque Freud l'a introduit avec son étude sur le rêve, ce mécanisme n'est pas spécifique à ce dernier :

« Le mot, en tant que point nodal de représentations nombreuses, est en quelque sorte prédestiné aux sens multiples, et les névroses (les obsessions, les phobies) utilisent aussi hardiment que le rêve les possibilités de condensation et de déguisement que le mot présente. »³

4.5. Essai d'interprétation de la devinette d'Alexandre selon la méthode de réduction de Freud : Les mobiles qui ont trait à l'écriture des [so].

Connus les deux principaux mécanismes qui contribuent à l'élaboration des formations de l'inconscient, nous pouvons tenter d'appliquer les méthodes freudiennes pour résoudre la question de l'origine de cette bizarrerie de la devinette d'Alexandre.

¹Ibid., p. 362.

²Ibid., p. 353.

³Ibid., p. 364.

Chacun des deux mécanismes “transforme”, en effet, des pensées ou des représentations ayant trait à des affects, des images, des discours, des personnes... aboutissant, à l'issue de ce travail psychique, à un nouveau matériel de représentations.

En général, les pensées ainsi immergées dans le *processus primaire*, quand elles apparaissent à la conscience, paraissent absurdes ; c'est le cas de certains contenus de rêves, et c'est aussi le cas pour ce que nous avons vu de certains délires psychotiques. Mais le mot d'esprit n'a pas à s'affranchir de ces incorrections de pensée propres à l'action de la *condensation* et du *déplacement*,

« [...] au contraire, il insiste pour maintenir inchangé le jeu avec le mot ou avec le non-sens, mais il se limite à un choix de cas dans lesquels ce jeu ou ce non-sens peut quand même apparaître simultanément comme acceptable (plaisanterie) ou sensé (mot d'esprit), grâce au caractère multivoque des mots et à la diversité des relations existant sur le plan de la pensée. »¹

La suggestion de l'écriture des trois monèmes [so] en un unique signifiant serait donc bel et bien le résidu d'un processus inconscient, et de ce fait, se prêterait volontiers à une analyse telle que Freud l'a pratiquée sur le mot *famillionnaire* par exemple.

Ainsi, si dans cette devinette nous pouvons repérer au grand jour des processus de déplacement et de condensation, — à savoir que l'image acoustique « [l*étr*waso] », dans son acception d'*étroit sot*, se déduit du déplacement de sens du signifiant pluriel *les trois [so]* ; et que ce signifiant pluriel, lui-même, condense en son sein, par le procès des homophonies, les trois [so] (le sot, le seau, et le sceau) —, nous pouvons supposer au contenu de cette devinette des *surdéterminations* psychiques nouées à chacun de ses termes.

Ce qui s'était mêlé à la sidération décrite plus haut², peut ici s'appeler comme l'intuition d'un franchissement des conventions prêtées au langage.

Déjà nous avons eu cette impression qu'Alexandre en disait davantage que le sens ordinaire accordé aux plaisanteries ne le laisse entendre. Nous avons senti que sa devinette allait au-delà de ce que l'usage du langage laissait apparaître. Nous supposions en effet la transgression de « ce qui peut se dire » par « ce qui veut se dire ».

Car, sans entrer dans une discussion téléologique à propos du langage, la prise de parole n'est pas vaine, ou plus exactement elle n'est pas un acte gratuit. Et l'intérêt porté à la simple communication d'une devinette nous paraît disproportionné par rapport au message qu'elle transporte : une simple histoire de [so] ! Ce serait négliger ce qui se dessine d'un au-delà de la demande, d'un au-delà de la banale (en existe-t-il qui ne soit pas sollicitée d'une position subjective ?) récitation.

Que cette devinette apporte, à la manière du mot d'esprit, son lot de plaisir à Alexandre, voilà qui n'est pas douteux. Nous avons déjà insisté sur la prolifération de jeux de mots et calembours qu'utilise Alexandre, usant de ce plaisir propre à l'enfant qui « [...] assemble les mots sans se soumettre à la condition de sens, afin d'obtenir grâce à eux l'effet de plaisir lié au rythme ou à la rime. »³

Qu'à la rigueur, cette devinette puisse à l'occasion lui procurer la possibilité de nous lancer un défi, voire d'être tendancieux, en nous faisant, en raison de notre

¹Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, op. cit., p. 310.

²Cf. le paragraphe 3.1 *L'énigme de l'Autre : rencontre autour d'un manque symbolique, voilé d'une attribution imaginaire*. p. 20, et suivant.

³Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, op. cit., p. 235.

ignorance, passer pour le sot de son histoire, pour qui la sottise n'a d'égale que l'étroitesse de l'esprit, faisant là redondance avec le signifiant *étroit*, et suggérant cette autre répartition :

« – Tu es bien là ce que tu cherchais en réponse : un étroit sot qui ne sait pas répondre qu'il est sot à la question “– Es-tu sot ?” ; et qui à la question “– Comment s'écrit [l'etraso] ? répondrait : “– Comment ?” S'écrie l'étroit sot ! »

En dehors aussi, de l'effet comique, qui ici, nous en sommes certain, n'as pas sa place dans ce que nous montre Alexandre : Il se fiche éperdument, si ce n'est pour la consistance et la construction de l'histoire — ce n'est pas explicitement un discours sur le discours —, de l'effet comique de la chute, de la maladresse de l'idiot qui tombe de son âne.

Ce sur quoi insiste Alexandre, c'est précisément ce qui donne leur limite aux termes de son histoire. Il pose, au travers de la “*forme condensée*”, la question des frontières qui différencient les termes entre eux. Ce qui intéresse Alexandre c'est cet élément qui garantit et maintient la place du sujet dans le langage¹. Et cela fait assez bien écho au questionnement d'Alexandre concernant les places respectives tenues dans sa propre famille.

Cette perspective nous permet de concevoir une possible interprétation concernant les mots utilisés par Alexandre et la façon qu'il a de les mettre en scène dans sa devinette. A la faveur de son insistance à l'égard des trois monèmes *sot*, *seau*, et *sceau*, nous pensons que le *contenu manifeste* de sa devinette s'accorde très bien à dissimuler, pour chacun des monèmes, une représentation inconsciente très fortement investie d'affect.

« On a considéré comme une preuve irréfutable de l'existence d'associations libres de représentations-but le fait que des représentations ou des images pouvaient être unies “superficiellement”, c'est-à-dire par assonance, double sens d'un mot, rencontre dans le temps sans rapport profond de signification, tous procédés qu'utilisent les traits d'esprit et les jeux de mots. »²

De plus, l'aspect dynamique de son historiette semble rendre compte, et du travestissement des “acteurs” (les monèmes [so]), et du jeu de ceux-ci, dans une espèce de scénario dans lequel s'exprimerait librement le désir d'Alexandre.

Ainsi, ce que nous avons rapporté dans l'anamnèse d'Alexandre, est-il riche d'enseignement. Alexandre, très tôt, a vécu la dissolution de sa cellule familiale. Sa mère qui ne désirait pas s'établir avec le père d'Alexandre, et qui l'a chassé hors de chez elle, a contribué une première fois à “dissoudre” une certaine représentation paternelle. Puis, en multipliant les rencontres avec d'autres hommes, qui, pour Alexandre, ne devaient pas avoir beaucoup de tendresse, elle a aussi délaissé les soins maternels, et par le fait, la symbolisation même de la mère a dû pour Alexandre s'en trouver désincarnée. Tant et si bien qu'à l'issue de sa deuxième année, le placement d'Alexandre en institution était inévitable : un père rejeté par la mère de son enfant, une mère absente, Alexandre est retiré de son milieu familial.

Comme par voie de conséquence, nous retrouvons dans sa devinette, la quête de ce quelque chose qui maintenait originellement les trois [so] bien distinctement, à la fois

¹Cf. la conclusion du chapitre 3 *Une idée de l'Autre : La division subjective construite autour d'un manque symbolique* p. 31.

²Sigmund Freud, *L'Interprétation des Rêves*, op. cit., p. 553.

visibles et réels, et qui un jour s'est effondré, laissant chaque place vidée de son contenu. Mais dans l'indistinction favorisée par la transgression de la syntaxe "les trois [so]", il reste toujours possible de deviner, apparaissant telles des ruines, la nostalgie des membres familiaux.

En fait, Alexandre se retrouvant seul sans pouvoir vivre pleinement sa vie d'enfant dans ce qui aurait été sa famille, s'exerce alors au langage, à la symbolisation, pour évoquer la disparition des places aimées, et des personnes qu'il aurait désiré voir s'y tenir davantage. **Il tente**, de rendre compte, et justement de manière négative — ce qui est bien le propre de l'activité symbolique¹ —, **de forcer l'articulation signifiante à réincarner de leur consistance imaginaire, son père, sa mère, lui-même, et le signifié de son désir.**

De par « [...] le mécanisme élémentaire du trait d'esprit, à savoir que la légère transgression du code est prise par elle-même en tant que nouvelle valeur permettant d'engendrer instantanément le sens dont on a besoin. »², Alexandre retrouve ce qui fait joint entre l'imaginaire et le symbolique. **Il parvient**, pour qui peut l'entendre (c'est-à-dire pour tout sujet qui connaît cette période de son enfance – et c'est en quoi cette devinette était assurément adressée : nous avons eu l'occasion de remplir le "cahier de vie" d'Alexandre et de discuter un peu de sa famille avec lui pour préparer un week-end), **à faire resurgir les personnes qui comptent dans sa vie, et la loi qui les supporte.**

Pour préciser un peu plus le matériel dont s'est nourrie cette devinette, ou comment Alexandre en est-il venu à se l'approprier pour nous la poser, nous allons tenter d'esquisser les associations, et donc les déplacements, qui ont participé, à l'insu d'Alexandre, à l'élaboration de celle-ci.

Visualisons donc cet idiot qui se promène à dos d'âne, Alexandre nous le peignant assis dans un seau et tenant à la main un sceau. L'énoncé de la devinette use donc de trois mots qui se prononcent de même manière mais qui se réfèrent chacun à une "chose" unique et différente. Le premier "mot" se promène ; le second contient ; le troisième se tient, se possède.

Commençons par l'idiot. A première vue, c'est le personnage principal de la devinette, puisqu'il est même évoqué à trois reprises : dans la présentation de son histoire, où il est caractérisé comme étant jeune, grand et maigre ; puis voilé dans la question (nous pensons d'abord à la multiplicité des [so] mais c'est bien déjà de cet « *étroit sot* » qu'il s'agit) ; et enfin interpellé dans la réponse dans laquelle il est épelé.

Ce personnage, nous nous accordons à le considérer dans son expression comme le représentant de droit d'Alexandre. Nous conjecturons, en effet, qu'à traiter cette devinette comme si elle était le *contenu manifeste* d'une *formation de l'inconscient*, ce personnage central aurait valeur de représenter le *moi* du sujet et de supporter par là ses désirs. Aussi, même si ici nous n'avons pas affaire à un rêve, nous pensons possible d'extrapoler les réflexions de Freud au sujet des personnages du rêve, et de les étendre au récit d'Alexandre.

« C'est la personne même du rêveur qui apparaît dans chacun des rêves, je n'ai trouvé aucune exception à cette règle. Le rêve est absolument égoïste. Quand je vois surgir dans le rêve non pas mon moi, mais une personne étrangère, je dois supposer que mon moi est caché derrière cette personne grâce à l'identification. »³

¹Cf. la citation sur la valeur du signe linguistique de Ferdinand de Saussure p. 12.

²Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, op. cit., p. 63.

³Sigmund Freud, *L'Interprétation des Rêves*, op. cit., p. 346.

Si de fait, cette comparaison de la devinette avec le travail du rêve apparaît surfaite et rapide, nous voudrions préciser la propension que tout un chacun met à parler de lui-même. Soit que tout sujet dédouble son énoncé d'une énonciation et que, par là, à chacune des paroles qu'il profère et même, à chaque fois qu'il garde le silence, il s'ignore comme prenant la parole. De plus, et pour rappeler "l'artefact" de toute communication intersubjective décrite par Lacan, toute parole s'adressant à l'Autre est saturée d'imaginaire. Le sujet s'adressant à l'Autre étant en effet leurré d'en passer par l'image de l'autre qu'il associe et reconnaît comme son propre *moi*. Le sujet, à l'instar de l'écolier de la Lettre Volée, injecte partout son image, ce qu'il ressent, ce qu'il pense, rapportant sans cesse ses expériences et les expériences d'autrui, à sa propre *construction moiïque*. Ainsi Alexandre se met-il en scène lui-même sur un âne et assis dans un seau.

De même que nous avons supposé que l'idiot représente un déguisement pour Alexandre, qui peut ainsi se raconter à sa guise, de même pour chacune des homophonies sur lesquelles Alexandre a tellement insisté, nous supposons le travestissement d'une entité singulière, propre à recouvrir l'histoire personnelle d'Alexandre.

Ainsi le second seau trouve, lui aussi, son répondant dans une association de pensée. Nous pensons qu'un important investissement psychique était à l'origine rattaché à l'une des représentations que nous avons plus haut mises en caractères gras. Nous ne nous écartons pas, d'ailleurs, du schéma conventionnel donné par Lacan de la « *triade imaginaire* »¹ dont les protagonistes sont, la *mère*, le *phallus*, et l'*enfant*. Par l'effet du déplacement, la mère, par exemple, — dont le pédiatre Donald W. Winnicott a montré l'importance de la façon qu'elle a de porter (*holding*)², physiquement et psychologiquement, son enfant — pourrait bien avoir eu sa représentation "refoulée" au profit de la représentation toute banale du contenant seau, préfiguration de la matrice dont tout homme garde la nostalgie.

Le troisième élément de la triade imaginaire que nous avons appris à nommer le *phallus*, désigne ce qui est enviable, ce qui est l'objet imaginaire et partiel du désir. En cela, la façon tellement ostentatoire qu'a cet idiot de se promener avec un sceau dans la main alors qu'il pourrait le transporter dans une poche, est bien fait pour nous avertir. Alexandre nous donne à voir que dans cette devinette il possède ce phallus sous la forme du sceau (objet imaginaire, s'il en est, mais aussi bien, déjà ici, marqué du versant symbolique quand il s'agit de le faire fonctionner en tant que signature). Il accomplit ainsi, par l'articulation signifiante, ce désir qui nous avait interrogé au moment où il avait revendiqué l'accaparement du fauteuil médical du psychiatre.

Mais cette triade imaginaire ne saurait se soutenir s'il n'y avait cet élément autre, tiers, et que justement Alexandre malmène dans sa devinette. En chahutant la syntaxe, il la fait encore mieux apparaître. Plus il défie la loi, et plus il espère y trouver ce qui fonde la loi. Davantage il tente de la dissoudre, et plus il la rencontre. Aussi, ce quatrième terme que recherche perpétuellement Alexandre, est-il celui qui institue la loi. Ce terme, qui n'est pas présent en tant que tel dans la devinette, mais qui supporte l'infraction commise à l'encontre du code, c'est le père en tant que nous dit Lacan :

« Le père est, dans l'Autre, le signifiant qui représente l'existence
du lieu de la chaîne signifiante comme loi. Il se place, si je puis dire,
au-dessus de celle-ci. »³

¹Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre IV : La relation d'objet (1956-1957)*, Paris : Seuil, 1994, p. 29.

²Donald W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris : Payot, 1969, pp. 370-372. Cf. la partie B consacrée au rôle des soins maternels.

³Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, op. cit., p. 196.

Cette interprétation nous autorise maintenant à exclure Alexandre du champ des perversions. En effet, il ne s'agit pas pour lui d'identification au phallus comme nous l'avions subsumé dans la scène du fauteuil médical. Il ne s'agit pas non plus d'une volonté de défier la loi comme c'est le cas pour le pervers qui : « [...] fonde sa jouissance hors la Loi. [Qui] impose comme volonté de jouissance, c'est-à-dire comme ayant valeur de Loi, ce qui ne serait, par son statut, que maxime pour sa volonté. »¹. Au contraire, pour Alexandre c'est la Loi qui l'agit dans de véritables "acting-out". Il ne commet pas des infractions (franchissement d'interdits, violences sexuelles... (page 5)) dans le but avoué d'en retirer un quelconque plaisir, mais bien plutôt à son insu, et de manière adressée (aux responsables de l'institution E.S.P.E.R., aux moniteurs, à nous-même qui étions son "accompagnant"...), montrant qu'il est pris dans ce qui fait son symptôme : enfreindre la loi pour convoquer l'Autre de l'Autre, soit répéter sans cesse ses actes symptomatiques dans l'espoir d'attirer sur lui l'attention de ce *père symbolique* qui de toute façon est impensable². Ainsi Alexandre « identifie[-t-il] le manque de l'Autre à sa demande, Φ à D »³ sans pouvoir reconnaître que ce qu'il vise n'existe pas. Il signe bien là son appartenance à la névrose, structure qui lui rend inaccessible l'objet de sa demande (ici, nous pourrions user du terme lacanien d'*objet cause du désir*, soit l'*objet a*), mais lui autorise l'avatar de la *consistance* d'un *père imaginaire* présentifié dans "l'ex-istence" de son *père réel* qu'il a retrouvé depuis peu, et dont il apprécie la présence.

¹L'Ateneo psicoanalítico de Cordoba (Argentine), « Perversion : volonté de jouissance et désir », in *Traits de perversion dans les structures cliniques*, Paris : Navarin Editeur, 1990, p. 290.

²Sur la difficile question du père et de son repérage dans les trois registres que sont, le *symbolique*, l'*imaginaire*, et le *réel*, nous renvoyons le lecteur au *Séminaire, Livres IV et XVII* de Jacques Lacan :

Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre IV : La relation d'objet (1956-1957)*, op. cit., p 210 :

« Le seul qui pourrait répondre absolument à la position du père en tant qu'il est le père symbolique, c'est celui qui pourrait dire comme le Dieu du monothéisme — Je suis celui qui suis. Mais cette phrase que nous rencontrons dans le texte sacré ne peut être littéralement prononcée par personne. [...] En d'autres termes, [...] le père symbolique est à proprement parler impensable. [...] Le père symbolique n'est nulle part. Il n'intervient nulle part. [...] Totem et tabou est fait pour nous dire que, pour qu'il subsiste des pères, il faut que le vrai père, le seul père, le père unique, soit avant l'entrée dans l'histoire, et que ce soit le père mort. »

Ibid., pp. 375, 376 (L'apologue « Le père au frigidaire ») :

« Depuis la mort de son mari, une femme, liée à lui par le pacte d'un éternel amour, se fait faire tous les dix mois un enfant par celui-ci. » Cf. la réflexion qui suit sur les concepts de *père symbolique* et *père réel*.

Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre XVII : L'envers de la psychanalyse (1969-1970)*, Paris : Seuil, 1991, p. 148 :

« Il n'y a qu'un seul père réel, c'est le spermatozoïde et, jusqu'à nouvel ordre, personne n'a jamais pensé à dire qu'il était le fils de tel spermatozoïde. »

³Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », op. cit., p. 823.

5. Les concepts de métaphore et de métonymie

« D'une façon générale, ce que Freud appelle la condensation, c'est ce qu'on appelle en rhétorique la métaphore, ce qu'il appelle le déplacement, c'est la métonymie. La structuration, l'existence lexicale de l'ensemble de l'appareil signifiant, sont déterminantes pour les phénomènes présents dans la névrose, car le signifiant est l'instrument avec lequel s'exprime le signifié disparu. C'est pour cette raison qu'en ramenant l'attention sur le signifiant, nous ne faisons rien d'autre que de revenir au point de départ de la découverte freudienne. »¹

Cette citation de Jacques Lacan, qui associe respectivement les mécanismes inconscients découverts par Freud, le *déplacement* et la *condensation*, aux tropes de la rhétorique que sont la *métonymie* et la *métaphore*, nous invite à questionner, encore, ce que nous avons pris pour une expression condensée, résultant d'une élaboration inconsciente, débusquée dans l'écriture impossible du pluriel des « *trois [so]* ».

Or, si nous nous rappelons notre difficulté à statuer si, oui ou non, Alexandre entendait quelque chose à la polysémie du langage, si, oui ou non, sa structure subjective était celle d'un névrosé, nous apprécierons le secours de ces deux derniers concepts, dont Lacan fait usage pour discriminer entre psychose et névrose.

En effet, l'historique, en psychanalyse, de la métonymie, et de la métaphore en particulier, est intimement lié à l'étude que fait Lacan du délire du Président Schreber. A la lecture des textes de Schreber, nous dit-il :

« Quelque chose m'a frappé — même quand les phrases peuvent avoir un sens, on n'y rencontre jamais rien qui ressemble à une métaphore. »²

C'est parce que l'absence de métaphore caractérise le discours psychotique, que nous nous proposons maintenant de confronter l'énoncé de la devinette d'Alexandre à la théorie psychanalytique de la métonymie et de la métaphore, afin de mesurer et de nuancer nos hypothèses au sujet d'Alexandre.

5.1. Les deux axes du langage : l'axe syntagmatique et l'axe paradigmatique.

Dans le premier temps de sa présentation des phénomènes de langage, que sont

¹Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III : Les psychoses (1955-1956)*, op. cit., p. 251.

²Ibid., p. 247.

la métonymie et la métaphore, Jacques Lacan s'inspire fortement des recherches du linguiste Roman Jakobson travaillant sur la distribution et l'opposition des troubles entre aphasie sensorielle et aphasie motrice. Le mérite de Roman Jakobson est d'avoir distingué et caractérisé, pour chacune de ces pathologies, le mécanisme linguistique défaillant, et ainsi d'isoler et d'opposer l'encodage au décodage et :

« Les deux tropes en opposition, métaphore et métonymie, [qui] offrent l'expression la plus condensée de deux modes fondamentaux de la relation : la relation interne de similarité (et de contraste) est sous-jacente à la métaphore ; la relation externe de contiguïté (et d'éloignement) détermine la métonymie. »¹

5.1.1. L'aphasique sensoriel, tout entier dans les relations de contiguïté :

La base des réflexions de Lacan porte d'abord sur l'aphasie sensorielle. Elle est en effet la démonstration de ce que peut être l'aspect métonymique propre à l'articulation signifiante, et révèle l'exclusivité des relations de contiguïté. L'aphasique de Wernicke enchaîne ses phrases avec *« une maîtrise complète de tout ce qui est articulation, organisation, subordination et structuration »*², mais reste incapable de formuler précisément ce qu'il veut dire. Comme nous dirions communément, *« Il tourne autour du pot. »*, ou *« Il l'a sur le bout de la langue. »*, sauf qu'ici, il ne peut faire autrement : *« il n'arrive pas à donner à ce qui est visé dans la phrase une incarnation verbale »*³.

A ne pouvoir fonctionner qu'avec les relations de contiguïté uniquement, à ne pouvoir que paraphraser, il va sans dire que l'aphasique de Wernicke est incapable de donner une définition, un équivalent, ou le synonyme d'un mot. Qu'il ne peut pas, non plus, répéter une phrase, pas même celle qu'il vient de prononcer.

Pourtant, nous dit Lacan :

« Ce qui captive ici, c'est la permanence de l'intentionnalité du sujet malgré cette impuissance verbale localisée. »⁴

C'est précisément l'analogie de cette intentionnalité avec le désir, qui dans l'aphasie sensorielle s'articule dans une chaîne signifiante sans pouvoir se dire, qui servira à Lacan à définir la métonymie...

5.1.2. L'aphasie motrice, l'exclusivité des relations de similarité :

L'autre versant du langage s'oppose au premier dans le sens qu'il est non linéaire.

L'aphasique moteur garde la capacité de nommer, cependant qu'il reste incapable de construire une phrase. Son déficit a trait à la syntaxe, aux relations de contiguïté. Il ne répond qu'aux liens de similarité, donnant le bon mot pour une définition, le synonyme recherché, ou la représentation montrée. Il est tout entier dans *« la*

¹Roman Jakobson, *Langage enfantin et aphasie*, Paris : Minuit, 1969, p. 109.

²Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III : Les psychoses (1955-1956)*, op. cit., p. 249.

³Ibid..

⁴Ibid., p. 254.

métaphrase, si l'on appelle ainsi tout ce qui est de l'ordre d'une traduction littérale »¹. Mais rapidement son stock verbal se désagrège ; démonstration que la dimension propositionnelle est indispensable à la préservation de ce stock verbal.

5.1.3. Capacité nominative et capacité propositionnelle.

L'étude des deux types d'aphasies fait donc ressortir les deux possibilités significantes offertes à la parole et au discours.

L'une se rattache à l'aspect propositionnel et positionnel du langage ; c'est l'axe des combinaisons, des relations de termes *in præsentia* qui sont en contiguïté dans la phrase :

*« [...] les mots contractent entre eux, en vertu de leur enchaînement, des rapports fondés sur le caractère linéaire de la langue, qui exclut la possibilité de prononcer deux éléments à la fois. Ceux-ci se rangent les uns à la suite des autres sur la chaîne de la parole. Ces combinaisons qui ont pour support l'étendue peuvent être appelées syntagmes. »*²

Cet axe syntagmatique, qui organise et structure le discours, qui fait que « Pierre bat Paul *n'est pas l'équivalent de* Paul bat Pierre »³, est aussi, comme nous l'avons vu, l'axe qui supporte l'intentionnalité, et, pour devancer ce qui va suivre avec la description de la métonymie, est, d'une façon justement métonymique, ce qui donne prise au désir.

L'autre possibilité est celle qui permet les rapports de similitude, c'est ce que Ferdinand de Saussure appréhende comme des rapports associatifs qui

*« [...] n'ont pas pour support l'étendue ; [...] font partie de ce trésor intérieur qui constitue la langue chez chaque individu. [...] le rapport associatif unit des termes in absentia dans une série mnémonique virtuelle. »*⁴

C'est l'axe que Jakobson, après Saussure, qualifiera de paradigmatique, et qui gouverne les opérations de sélection, les substitutions significantes. Ce sera donc, pour Lacan, qui voit dans la substitution le mécanisme de la métaphore, le procès métaphorique par excellence.

5.2. La métonymie.

Eclairés par la description des deux caractéristiques propre au discours — dont les deux aphasies mentionnées faisaient figures d'illustrations négatives, et indiquaient au passage, et à l'instar de tout ce qui va suivre, la thèse lacanienne de la suprématie du signifiant sur le signifié (les aphasies se distinguant sur le seul versant du signifiant) —, Jacques Lacan inscrit la métonymie comme mécanisme premier, premier parce que c'est

¹Ibid..

²Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, op. cit., p. 170.

³Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III : Les psychoses (1955-1956)*, op. cit., p. 256.

⁴Ibid., p. 171.

elle qui, posée la structure linéaire du discours, rend possible la métaphore.

D'une façon générale, la métonymie appartient au style dit réaliste. C'est en effet la promotion du détail qui caractérise ce style.

« La partie prise pour le tout, nous disions-nous en effet, si la chose est à prendre au réel, ne nous laisse guère d'idée de ce qu'il faut entendre de l'importance de la flotte que ces trente voiles pourtant sont censées évaluer : qu'un navire n'ait qu'une voile est en effet le cas le moins commun.

A quoi se voit que la connexion du navire et de la voile n'est pas ailleurs que dans le signifiant, et que c'est dans le mot à mot de cette connexion que s'appuie la métonymie. »¹

Avec cet exemple, « trente voiles » mises pour navires, la métonymie, au sens de Lacan, renvoie donc à la connexion par contiguïté de deux termes, ici voile avec le signifiant évincé navire, qui sont mis en position d'équivalence. Ainsi, ce n'est pas temps sur la signification que s'opère la connexion (un bateau posséderait une voile unique par définition), que par l'appel d'un *mot à mot* (le signifiant voile impliquant la présence du signifiant bateau).

C'est ce transfert de dénomination par connexion signifiante que propose d'explicitier la formule du procès métonymique donnée par Lacan :

$$\ll f(S \dots S')S \equiv S(-)S$$

soit la structure métonymique, indiquant que c'est la connexion du signifiant au signifiant, qui permet l'élosion par quoi le signifiant installe le manque de l'être dans la relation d'objet, en se servant de la valeur de renvoi de la signification pour l'investir du désir visant ce manque qu'il supporte. Le signe – placé entre () manifestant ici le maintien de la barre —, qui dans l'algorithme premier $[\frac{S}{S}]$ marque l'irréductibilité où se constitue dans les rapports du signifiant au signifié, la résistance de la signification. ([En note :] Le signe \equiv désigne la congruence). »²

D'après cette formulation, nous pouvons donc situer dans le processus métonymique, 1°) un lien de contiguïté entre des signifiants, 2°) le manque de l'être qu'implique toute symbolisation primordiale en introduisant le signifiant en lieu et place de l'objet, qui de ce fait, s'y trouve “perdu”, 3°) et le désir — supporté par cette perte devenue *objet cause du désir* — visant aveuglément et éternellement un objet substitutif, “partiel”, fragmentaire parce que coupé par le signifiant, un objet métonymique.

A cela s'ajoute la question du franchissement de la *barre de signification*. Dans la construction métonymique, ce franchissement est impossible du fait même de la contiguïté des signifiants. La résistance de la signification est ainsi garantie par le maintien de la présence des deux signifiants qui interdit « toute possibilité d'élaboration

¹Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », op. cit., pp. 505,506.

²Ibid., p. 515.

d'un signe nouveau qui associerait de façon aléatoire un signifiant à un signifié »¹.

Pour exploiter cette formalisation de la métonymie, Lacan expose l'année suivante, dans son Séminaire de 1957-1958, un complément se rapportant à la connexion des signifiants en question dans la métonymie :

$$\ll f(S \dots S')S'' \equiv S(-)S$$

Dans [cette formule], *S* est lié, dans la combinaison de la chaîne, à *S'*, le tout par rapport à *S''*, ce qui aboutit à mettre *S* dans un certain rapport métonymique avec *s* au niveau de la signification. »²

Sachant que « *S'* [désigne] le terme productif de l'effet signifiant (ou signifiante), [où] on voit que ce terme est latent dans la métonymie [...] »³, nous pouvons essayer de “chiffrer”, avec toutes les réserves que cela comporte, (à ce niveau d'écriture, cela relève d'un exercice qui n'a valeur que des hypothèses que nous mettons en place : nous sommes loin de comprendre la mathématique lacanienne), ce que nous comprenons de ce qui participe de la figure de style impliquant le navire
 Signifiant₁ : navire
 signifié₁ : navire et la voile
 Signifiant₂ : voile
 signifié₂ : voile

Nous donnons ainsi : $f(S_1 \dots S_2)Flotte \equiv S_1(-)S$, où le signifiant₂ *voile* est le signifiant productif de l'effet signifiant. En effet, l'énoncé « une flotte de trente *navires* » ne produit pas cet effet métonymique. Par contre, la contiguïté qu'entretient le signifiant₂ *voile* avec le signifiant₁ *navire*, en rapport avec *flotte*, favorise l'expulsion provisoire de son signifié₂, rendant *latent* le signifiant₂ *voile* ; Ce qui vient au jour est alors une sorte d'ensemble gigogne. Chaque signifiant y caractériserait une partie d'un tout, dont l'assemblage tenterait de circonscrire le terme dernier.

Ainsi le poète, dans sa tentative descriptive, fraye-t-il ce *manque de l'être*, constitué par le *manque de mot*. Car même à utiliser tous les signifiants de la langue, le poète sera tel l'aphasique de Wernicke qui essaie de dire son intention, et qui faute de pouvoir la nommer “toute”, en est réduit à produire toujours plus de discours. Aussi le *manque de l'être* est-il inhérent à la concaténation signifiante : c'est en effet l'indicible de l'*entre-deux-signifiants*. Ainsi l'intervalle offert par la segmentation signifiante installe ce *manque de l'être* dans l'expression de l'élosion.

Voilà bien le moteur et le produit d'une parole. A vouloir circonscrire son objet, l'homme, qui doit en passer par l'articulation signifiante, le segmente. Du coup, son insistance à désigner l'objet perdu lui impose une limite asymptotique (concept emprunté à l'analyse infinitésimale) : la limite qui vient border l'objet perdu de tous les substituts offerts par le langage.

5.2.1. Objets métonymiques en place de signifier l'Autre, mais corroborant le manque de l'Autre.

C'est dans ce cadre, d'objets qui viennent se substituer à d'autres objets à la faveur de connexions métonymiques, que nous situons — pour revenir à ce qui nous

¹Joël Dor, *Introduction à la lecture de Lacan : 1. L'inconscient structuré comme un langage*, Paris : Denoël, 1985, p. 60. (L'Espace Analytique).

²Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, op. cit., pp. 13,14.

³Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », op. cit., p. 515. (2^e note).

préoccupe —, les homophonies de la devinette d'Alexandre.

$$f(\Phi \dots \text{Seau} \dots \text{Sot} \dots \text{Sceau})S(\mathbb{A}) \equiv \Phi(-)s(\mathbb{A})$$

Voilà le chiffrage que nous proposons, en nous inspirant de la formule lacanienne de la métonymie, et qui reprend, pour la plupart, les éléments que nous avons déjà repérés dans notre analyse de la devinette.

En elle-même, cette mathématisation ne nous apprend rien de nouveau. Chaque signifiant [so] se présente comme le produit métonymique du « *signifiant perdu* »¹ représenté ici par sa fonction Φ . $S(\mathbb{A})$, que nous avons illustré par l'absence radicale de réponse à la question de l'Autre (page 30), serait le signifiant qui, pour Alexandre, met en rapport les connexions des différents [so] avec les objets "primordiaux" que nous avons supposés (la mère, l'enfant, le phallus), ne disposant malheureusement pas, pour s'en soutenir, des associations d'Alexandre.

Ainsi, par le procès métonymique, le signifiant perdu se trouve dans un certain rapport avec le signifié de l'Autre dont nous reprenons ici la notation lacanienne, $s(\mathbb{A})$. De fait, l'ensemble des actes symptomatiques d'Alexandre s'inscrit probablement dans une chaîne où, comportements agressifs, "mise à l'épreuve" des interdits institutionnels, jeux de langage et enfin, la devinette, trouvent leur place pour signifier ce grand Autre qui fait loi et qui pousse Alexandre à enfreindre la loi pour davantage la faire loi et la signifier à son insu comme le constituant.

Ce serait donc vers cette limite, $s(\mathbb{A})$ (qui tendrait à signifier l'Autre), que nous supposons l'origine et l'orientation du désir d'Alexandre, impliquant, de façon insistante et répétée, le signifiant perdu dans bon nombre des productions d'Alexandre.

5.2.2. Vers une limite au désir, dans l'énonciation d'Alexandre.

Pour donner toute sa mesure à ce processus métonymique, qui est au même titre que le déplacement, un mécanisme inconscient, nous allons ébaucher, avec le concours de la citation qui suit, une circonstance traumatique impliquant une certaine dimension du désir d'Alexandre.

« [...] les énigmes que propose le désir à toute « philosophie naturelle », sa frénésie mimant le gouffre de l'infini, la collusion intime où il enveloppe le plaisir de savoir et celui de dominer avec la jouissance, ne tiennent à nul autre dérèglement de l'instinct qu'à sa prise dans les rails, — éternellement tendus vers le désir d'autre chose —, de la métonymie. D'où sa fixation « perverse » au même point de suspension de la chaîne signifiante où le souvenir-écran s'immobilise, où l'image fascinante du fétiche se statufie. »²

A cette extrémité du processus métonymique — qui engage le sujet jusqu'à la surestimation d'une chose inanimée, jusqu'à la surestimation du voile dissimulant la réalité —, nous désirons rapprocher ce que nous considérons comme un point ultime de ce que nous a confié Alexandre.

¹Jacques Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : " Psychanalyse et structure de la personnalité " », in *Ecrits*, op. cit., p. 683 :

« La fonction Φ du signifiant perdu, à quoi le sujet sacrifie son phallus, la forme $\Phi(a)$ du désir mâle, $\mathbb{A}(\varphi)$ du désir de la femme [...]. »

²Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », op. cit., p. 518.

Encore une fois, nous ne saurons statuer sur la véracité des dires d'Alexandre (mais notre objet d'étude n'est pas tant l'énoncé que le lieu où s'énonce cette parole) ; Mais au moins pourrons nous situer ce qu'ils ont d'efficace dans l'économie libidinale d'Alexandre.

La particularité de ce que nous allons faire suivre — nous ne pourrions en douter — tient à ce lien étroit que nous entretenions avec Alexandre, en tant “qu'accompagnant”, et aussi au fait que notre contrat de travail s'achevait. Il y a sûrement eu une sorte de hâte, de précipitation, d'urgence même, qui a contribué à faire émerger ce quelque chose qui était pour Alexandre, au travail...

Nous allions faire les courses de la semaine avec trois membres du foyer. Alexandre était assis à côté de nous pendant que nous conduisions le minibus. Curieusement, à cette occasion, il n'employait plus, pour s'exprimer, de plaisanteries ou de jeux de mots. Et c'est très directement qu'il se mit à nous parler, profitant peut-être de “l'intimité” qu'offrait le bruit du moteur, et la somnolence des autres.

« J'ai vécu des choses très dures. — Nous avoua-t-il. — A treize ans, j'étais en voiture avec ma mère. Il neigeait et la voiture est tombée en panne. Nous avons dû faire de l'auto-stop. L'automobiliste qui nous a pris mettait sa main sur les genoux de ma mère. »

C'est à l'issue de cette narration, que sans aucune transition, il nous informa des mauvais traitements qu'il avait subis de la part d'un éducateur. S'agissait-il de violences sexuelles ? De maltraitances physiques ? D'abus d'autorité ? Nous nous sommes retranché, ce jour là, à l'écouter sans mot dire.

Ce n'est qu'à la réunion de soins suivante que nous l'avons invité à prendre la parole au sujet de ce qu'il nous avait entretenu. Cependant, son propos, tout en étant éminemment d'actualité, n'était pas à l'ordre du jour. Alexandre arrivait d'un séjour dans sa famille ; et son retour au centre avait posé quelques problèmes : Il avait dans le train le ramenant à E.S.P.E.R., embrassé de force une jeune femme. Celle-ci avait porté plainte. Alexandre avait été conduit à la gendarmerie. Et c'est dans cette ambiance de rappel des interdits et de la loi, que débuta la réunion. Alexandre s'expliqua très peu de ce qu'il avait commis. Il minimisa, rit, mais en aucun cas ne reconnut pleinement sa culpabilité. Il tenta même de déresponsabiliser son geste en assurant connaître de longue date la jeune femme qu'il avait agressée.

Face à ce “tourbillon” de questions et d'injonctions dans le but de préciser la conduite d'Alexandre, nous nous sommes risqué à éclairer son geste par cette autre situation violente qu'Alexandre nous avait décrite avoir vécue.

Malheureusement, notre intervention pour susciter la position subjective d'Alexandre, ne fut suivie que de l'emportement mutuel, de la personne qui animait la réunion, réclamant d'Alexandre de se taire : « Tu ne peux pas dire ça. Tu ne vas pas revenir là-dessus. », certifiant qu'il se trompait, et d'Alexandre qui n'arrivait pas à se faire entendre et se fâchait.

Nous en retiendrons l'insistance et le “cri” d'Alexandre :

« Si c'est vrai ! J'ai été battu par un éducateur. »

Dernier terme apparu dans le discours d'Alexandre, l'éducateur maltraitant pourrait bien revêtir l'autorité d'un père trop recherché, trop désiré, trop aimé, dans le

travestissement d'un fantasme de fustigation¹. L'éducateur s'inscrirait alors dans cette chaîne insistante convoquant des objets se substituant à un père trop tôt évincé, lui-même mis en position, par Alexandre, de voiler la place de son *manque à être*.

Réelle ou fantasmatique, cette scène avec son préambule apporte une nouvelle fois leurs surdéterminations aux éléments de la devinette.

Alexandre se trouve avec sa mère dans un moyen de transport qui tombe en panne. Puis, de même qu'à la chute de l'âne s'ensuit une rencontre et une transgression avec la loi, caractérisée par la demande de l'écriture impossible « des trois [so] », de même Alexandre se trouve confronté dans cette autre automobile à voir sa mère être "abusée" par un homme qui fait sa loi.

Le lien de contiguïté qu'offre l'offense du conducteur sur la mère d'Alexandre, avec ce qui vient s'imposer comme la loi de l'éducateur le maltraitant lui, — ajouté au fait qu'à l'époque personne n'avait encore désigné à Alexandre qui était son père, et que par là, il pouvait supposer être le fils de chaque homme rencontré —, montre à quel point Alexandre est pris dans un certain désir.

Alexandre situe très bien en effet le désir de l'Autre ; et il s'insurge contre ce désir. En précisant sa formule : « *Si c'est vrai ! J'ai été battu par un éducateur* », nous remarquons qu'il revendique cette place d'avoir été l'objet de sévices. Mais il ne la revendique pas en tant que désir pervers. Il la revendique parce que c'est la place qui lui a permis la douleur d'exister.

Pour la première fois nous entendons Alexandre formuler, de façon quasi explicite, et sa reconnaissance du désir de l'Autre, et sa propre position subjective. « *Si c'est vrai ! J'ai été battu par un éducateur* », implique en effet deux propositions venant respectivement de l'Autre, et de S, que nous avons repérés sur le Schéma L. (page 25). D'une part, la question : « Que me veut cet éducateur ? », dont Alexandre nous donne en réponse : « Il veut me battre », c'est-à-dire, « Il m'a effectivement battu. » ; d'autre part, l'assertion que nous déduisons de sa plainte : « Je ne voulais pas être battu ».

Au niveau de son énonciation, Alexandre dit donc à la fois son inscription dans le discours de l'Autre, son aliénation dans un désir le faisant être, et son implication de sujet dans ce discours, soit sa position subjective.

Nous arrivons ainsi au terme de notre mémoire, où nous allons essayer de mettre en œuvre l'articulation de cette chaîne métonymique qui suscite le désir d'Alexandre en référence aux représentants paternels, avec le second processus inconscient que nous nous apprêtons à étudier, d'abord de façon théorique pour présenter le concept de métaphore, puis appliquée à la clinique d'Alexandre.

Par ailleurs, vue l'ampleur que prend le cas clinique d'Alexandre, nous ne nous autoriserons pas à poursuivre ce que nous avons prévu au départ, à savoir, comparer le

¹Sigmund Freud, « Un enfant est battu », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris : Presses Universitaires de France, 1985, p. 221 :

« D'après ce que nous savons actuellement, un tel fantasme, surgi dans la prime enfance peut-être dans des occasions fortuites et maintenu en vue de la satisfaction auto-érotique, ne peut être conçu que comme un trait primaire de perversion. [...] Nous savons qu'une telle perversion infantile peut ne pas persister pour la vie, qu'elle peut encore succomber plus tard au refoulement, avoir pour substitut une formation réactionnelle ou être transformée par une sublimation. »

Cette citation qui nous invite à considérer le souvenir d'Alexandre en corrélation avec son désir — ainsi qu'à appuyer sur la prédominance des objets substitutifs, voire métonymiques, dans son décryptage —, nous y ferons retour quand il s'agira dans un temps synthétique d'articuler la métaphore à la métonymie.

mécanisme de déplacement au processus de la métonymie, et celui de condensation au processus de la métaphore, pour discuter les particularités de chaque concept et le bien fondé de leur rapprochement par Lacan. Seulement, les aurons-nous utilisés isolément.

5.3. La métaphore.

De même que pour la métonymie, Jacques Lacan, pour expliquer le concept de métaphore en psychanalyse, expose un exemple littéraire (premier exemple de métaphore du dictionnaire Quillet), un vers extrait du poème « Booz endormi » de l'ouvrage La légende des siècles, de Victor Hugo : « *Sa gerbe n'était point avare, ni haineuse.* »¹.

Dès cet exemple, nous avons affaire à la dimension essentielle de la métaphore, qui est fondée sur la substitution d'un signifiant à un autre signifiant.

De fait, le défaut d'avarice et de haine sont des caractéristiques qui n'ont pas grand chose à voir avec une gerbe. Ces vertus dans lesquelles Booz trouve refuge, sont davantage l'unique propriété du personnage dont Victor Hugo nous dit que « *Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques* ». Aussi, ce n'est pas de la similitude entre une gerbe, qui serait ni *avare* ni *haineuse*, et son propriétaire que jaillit le sens de la création métaphorique. Si cette gerbe renvoie à Booz, nous dit Lacan, c'est bien plutôt de s'être substituée à lui dans la chaîne signifiante. Bien plus, la gerbe a littéralement aboli le nom de l'homme pour le rendre à la nature où la prodigalité reste hors de portée du jugement et de la morale humaine. « [...] *le donateur a disparu avec le don, c'est pour resurgir dans ce qui entoure la figure où il s'est annihilé. Car c'est le rayonnement de la fécondité, — qui annonce la surprise que célèbre le poème, à savoir la promesse que le vieillard va recevoir dans un contexte sacré de son avènement à la paternité.* »²

5.3.1. Similarité de position opposée à analogie.

Pour fonctionner, cette métaphore, comme toute métaphore, exige que soit posée la structure signifiante telle que nous l'avons vu s'organiser pour l'aphasique de Wernicke et sur l'axe syntagmatique avec la métonymie. C'est en effet la structure positionnelle du langage, l'articulation prédicative qui maintient une distance entre le sujet et ses attributs, qui permet le transfert du signifié.

Posée cette structure syntagmatique, la métaphore, nous dit Lacan dans son séminaire sur les psychoses, est une identification³. Ainsi, ce qui fait métaphore, dans le vers précité, c'est que « *gerbe* » est mise en position de sujet dans la proposition. L'accent est donc une nouvelle fois porté sur l'aspect signifiant du phénomène.

Les répliques du dialogue de deux femmes dans la comédie en un acte de Jean Tardieu, Un mot pour un autre : « *Chère, très chère, depuis combien de galets n'avais-je pas eu le mitron de vous sucrer !* »⁴, sont là pour illustrer combien c'est justement grâce à la structure positionnelle du langage que le sens se maintient, et de façon toute paradoxale, resurgit comme processus métaphorique. Ici, c'est le soutien de l'articulation signifiante qui conserve son sens à ces conversations bourgeoises.

¹Victor Hugo, « Booz endormi », in *La légende des siècles*, Paris : Garnier-Flammarion, 1979, pp. 97-99.

²Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », op. cit., p. 508.

³Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III : Les psychoses (1955-1956)*, op. cit., p. 247.

⁴Ibid., p. 257.

Ainsi, contrairement aux conceptions classiques d'Aristote qui voulait, que dans ce « [...] transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre, transport ou du genre à l'espèce, ou de l'espèce au genre, ou de l'espèce à l'espèce ou d'après le rapport d'analogie. »¹, on ne tire pas de loin « [...] mais des objets apparentés et des formes semblables, ce qu'on ne nomme pas tout en le nommant : ce qui est dit, il est évident que c'est l'apparenté [...] ». »², Lacan réfute la transposition de la signification comme principe de la métaphore. La métaphore n'est pas analogie insiste-t-il à répondre à M. Perelman dans le second appendice des Écrits, « La métaphore du sujet ».

5.3.2. La déconnexion lexicale.

Ce que met en œuvre Jacques Lacan, c'est précisément que la métaphore, à n'être que pure substitution signifiante, « *déconnecte la chose de son cri* ». Que toute signification préétablie se trouve infléchie par l'usage du signifiant.

A ce propos, Lacan cite Jones, dont la perspicacité du repérage clinique ne prend sa valeur qu'à se référer — ce que Jones ne fait pas — à la théorie de la métaphore. Pour Lacan, Jones, « [...] lorsqu'il s'arrête au report que fait l'enfant du « couac » qu'il isole comme signifiant du cri du canard non pas seulement sur le canard dont il est l'attribut naturel, mais sur une série d'objets comprenant les mouches, le vin, et même un sou, usant cette fois du signifiant en métaphore »³, conclut à une erreur, malgré sa justesse d'orientation :

« Car si complaisante que soit la notion de l'analogie pour étendre la mouvance du volatile jusqu'à la dilution du fluide, peut-être la fonction de la métonymie en tant que supportée par la chaîne signifiante, recouvre-t-elle mieux ici la contiguïté de l'oiseau avec le liquide où il barbote. »⁴

Ce que Jones a raté en concluant « [...] que « ce n'est pas le canard comme un tout qui est par l'enfant dénommé « couac », mais seulement certains attributs abstraits, qui continuent alors à être appelés du même nom. » (Ernest Jones) »⁵, c'est :

« [...] la structure synchronique [qui] est plus cachée, et c'est elle qui nous porte à l'origine. C'est la métaphore en tant que s'y constitue l'attribution première, celle qui promulgue « le chien faire miaou, le chat faire oua-oua », par quoi l'enfant d'un seul coup, en déconnectant la chose de son cri, élève le signe à la fonction du signifiant, et la réalité à la sophistication de la signification, et, par le mépris de la vraisemblance, ouvre la diversité des objectivations à vérifier, de la même chose. »⁶

Au passage — et pour en finir avec la devinette d'Alexandre —, ce critère de déconnexion lexicale, nous rend difficile l'investigation de ce que nous avons pris pour

¹Aristote, *La Poétique*, Paris : Les Belles Lettres, 1932, p. 1457b, 6.

²Aristote, *La Rhétorique livre III*, Paris : Les Belles Lettres, 1989, p. 1405a, 37.

³Jacques Lacan, « A la mémoire d'Ernest Jones : Sur sa théorie du symbolisme », in *Écrits*, op. cit., p. 707.

⁴Ibid., p. 708.

⁵Ibid..

⁶Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », op. cit., p. 805.

une *condensation* dans l'expression équivoque « [l'etrwaso] » en vue de la définir ultérieurement comme métaphore. Sans réfuter pour autant son statut probable de métaphore à cette *condensation*, c'est ailleurs qu'il nous faudra montrer l'usage de la métaphore par Alexandre — et nommément dans ce que nous avons commencé d'entrevoir de ses actes symptomatiques.

En définitive, le fonctionnement de la métaphore, pour Lacan, se résume selon la formule suivante :

$$\ll f\left(\frac{S'}{S}\right)S \cong S(+s)$$

[La formule] de la structure métaphorique, indiquant que c'est dans la substitution du signifiant au signifiant que se produit un effet de signification qui est de poésie ou de création, autrement dit d'avènement de la signification en question. ([en note :] S' désignant dans le contexte le terme productif de l'effet signifiant (ou signifiante), on voit que ce terme est latent dans la métonymie, patent dans la métaphore.) Le signe + placé entre() manifestant ici le franchissement de la barre – et la valeur constituante de ce franchissement pour l'émergence de la signification.

Ce franchissement exprime la condition de passage du signifiant dans le signifié [...]. »¹

Cette définition générale souligne les deux notions fondamentales propres à la métaphore. Nous retrouvons dans cette écriture : premièrement le mécanisme de substitution signifiante, (*un mot pour un autre*), qui s'effectue sur l'axe synchronique, donc dans la simultanéité ; deuxièmement, l'*effet de signification* qui est le produit du processus métaphorique. Or, ce qu'impose « *Le passage du signifiant dans le signifié* » c'est que cet *effet de signification* n'est pas ici le résultat d'une simple association d'un signifié à un signifiant. Il ne s'agit pas, dans le processus métaphorique, de la création d'un nouveau signe linguistique, mais bien de la substitution d'un signifiant à un autre signifiant qui entre alors en relation avec le signifiant élidé, produisant un sens nouveau, noté *s*” dans Le Séminaire sur les formations de l'inconscient².

5.3.3. La métaphore paternelle.

Afin d'illustrer le phénomène métaphorique dans son contexte psychanalytique, le mieux est encore d'exploiter ce que développe Lacan concernant la métaphore première et structurale, la métaphore paternelle.

Pour le dire tout de go, la métaphore paternelle représente le moment inaugural où le Phallus vient prendre sa fonction de signifiant Φ ; et cela, par la mise en place du signifiant paternel qui se substitue au signifiant maternel.

Dans les premiers temps de son expérience, le nourrisson est en effet assujéti au

¹Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », op. cit., pp. 515, 516.

²Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, op. cit., p. 59.

désir de sa mère. Il s'identifie à l'objet qui comble son manque.

Ensuite, comme nous l'avons suggéré pour l'expérience particulière d'Alexandre, l'enfant a à éprouver qu'il n'est pas tout entier l'objet de ce désir ; Sa mère, par ses absences répétées signifie quelque chose à l'enfant. C'est le x que nous avons évoqué dans notre repérage du phallus page 30. Ce x , c'est justement par le procès de la métaphore paternelle qu'il va pouvoir prendre sa signification : « *la signification, s , c'est-à-dire ce dans quoi l'être se retrouve, et où le x trouve sa solution* »¹. Mais ce procès n'est opérant qu'à se référer au signifiant paternel.

Progressivement, l'enfant va associer les absences de sa mère à l'intérêt qu'elle porte au père. L'enfant va ainsi pouvoir situer, à l'endroit de son père, celui qui possède l'objet susceptible de combler le désir de sa mère, à savoir le phallus.

A la faveur de la parole de la mère, qui médiatise à l'enfant que c'est le père qui fait sa loi, va s'établir un rapport signifiant où le signifiant du père symbolique, en tant qu'il représente celui qui détient le phallus, va se substituer au signifiant initial du désir de la mère, produisant la *signification phallique*.

La métaphore paternelle est à propos l'occasion pour Lacan de systématiser sa formule de la métaphore dans une équation plus lisible :

$$\ll \frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \rightarrow S\left(\frac{I}{s}\right)$$

où les grands S sont des signifiants, x la signification inconnue et s le signifié induit par la métaphore, laquelle consiste dans la substitution dans la chaîne signifiante de S à S' . L'élosion de S' , ici représentée par sa rature, est la condition de la réussite de la métaphore.

Ceci s'applique ainsi à la métaphore du Nom-du-Père, soit la métaphore qui substitue ce Nom à la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère.

$$\frac{\text{Nom du Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \rightarrow \text{Nom du Père} \left(\frac{A}{\text{Phallus}} \right)$$

»².

De fait, la métaphore paternelle fait suite à la symbolisation primordiale de l'enfant. Elle requiert que l'enfant ait pu symboliser l'absence et la présence de sa mère. Ce premier symbole venant faire présence sur fond d'absence — et repéré par Freud dans les balbutiements du « *fort-da* »³ de son petit-fils, par lesquels l'enfant accompagnait

¹Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre IV : La relation d'objet (1956-1957)*, op. cit., p. 379.

²Jacques Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », op. cit., p. 557.

³Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris : Payot, 1981, p. 52, 53. (Petite Bibliothèque Payot). texte traduit par Jean Laplanche et J.B. Pontalis :

« *L'enfant [d'un an et demi] avait une bobine en bois avec une ficelle attachée autour. [...] il jetait avec une grande adresse la bobine, que retenait la ficelle, par dessus le rebord de son petit lit à rideaux où elle disparaissait, tandis qu'il prononçait son o-o-o-o riche de sens [fort, (loin) en allemand] ; il retirait ensuite la bobine hors du lit en tirant la ficelle et saluait alors sa réapparition par un joyeux « voilà » [da, en allemand]. [...] Le jeu était en rapport avec les importants résultats d'ordre culturel obtenus par l'enfant, avec le renoncement pulsionnel qu'il avait accompli [...] pour permettre le départ de sa mère sans manifester d'opposition. Il se dédommageait pour ainsi dire en mettant lui-même en scène, avec les objets qu'il pouvait saisir, le même « disparition-retour » ».*

l'absence de sa mère en jouant à faire apparaître et disparaître une bobine —, c'est ce que Lacan désigne être le signifiant du *Désir de la Mère*.

L'enfant ne saurait se représenter dans cet unique signifiant qui rappelons le, l'assujetti au désir de sa mère.

Ce que décrit la formule de la métaphore paternelle, c'est donc l'élimination de ce signifiant maternel dans la mesure où un autre signifiant intervient pour le faire *tomber*.

Nous retrouvons alors dans ce jeu d'écriture le résultat de ce processus métaphorique. Ce qui était signifié au sujet, mais qui ne pouvait pas prendre sens encore, trouve sa solution dans la création métaphorique, c'est-à-dire comme signification phallique. Cependant que l'élimination du signifiant du Désir de la Mère, rend inaccessible au sujet pour l'ordinaire la présence du signifiant dans l'Autre, « *puisque ordinairement c'est à l'état de refoulé (verdrängt) qu'elle y persiste, que de là elle insiste pour se représenter dans le signifié, par son automatisme de répétition (Wiederholungszwang)* »¹.

Sur la base de ce procès métaphorique, il est temps de rappeler que pour Lacan — qui a formalisé la métaphore en même temps qu'il cherchait les ressorts structuraux pour discriminer psychoses et névroses —, la métaphore fait défaut chez le psychotique.

Et Lacan l'explique par la carence, non pas du père réel qui est tout à fait compatible avec la présence du signifiant, mais de son signifiant comme tel :

« *La Verwerfung sera donc tenue par nous pour la forclusion du signifiant. Au point où, nous verrons comment, est appelé le Nom-du-Père, peut donc répondre dans l'Autre un pur et simple trou, lequel par la carence de l'effet métaphorique provoquera un trou correspondant à la place de la signification phallique.* »²

C'est donc à partir de ce repérage structural de la névrose par rapport à la psychose que nous pouvons répondre à la question que posait Jacques Lacan au sujet du « *nombre minimum de points d'attache fondamentaux entre le signifiant et le signifié* », et que nous avons laissée en suspens quand nous traitons de la signification et du *point de capiton* (page 17). Nous avons là, en effet, comme un abrégé de la condition structurale minimum qui permet l'*effet de signification*. Ainsi, ce point de serrage ne se situe pas tant dans le rapport d'un signifiant à un signifié que dans l'*épinglage* d'un signifiant à un signifiant. C'est bien davantage dans l'effet produit par la substitution d'un signifiant à un autre signifiant que surgit la signification : Le signifiant *Nom-du-Père* doit se substituer au signifiant premier, pour entrer « *en possession par voie métaphorique de l'objet du désir de la mère, qui se présente alors sous la forme du phallus* »³ pour qu'adviennent, et la *signification phallique*, et l'inconscient, par le refoulement originare du signifiant primordial.

Aussi, c'est donc avec l'avènement de la *métaphore paternelle* que vient prendre sa fonction, chez le névrosé, le *signifiant phallique* Φ , (perdu par l'opération métaphorique), qui vient borner ce qui, pour le psychotique fait simplement trou, faute du signifiant *Nom-du-Père*.

¹Jacques Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », op. cit., p. 557.

²Ibid., p. 558.

³Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, op. cit., p. 176.

5.3.4. Le symptôme comme métaphore.

La question de la métaphore paternelle nous conduit directement à réinterroger le signifiant paternel dans la structuration d'Alexandre. Et cela, en marquant le lien avec ce que nous avons déjà déroulé être la chaîne métonymique, où tour à tour les substituts parentaux, puis paternels, prenaient place pour Alexandre.

De fait, énonce Lacan :

« Il faut définir la métaphore par l'implantation dans une chaîne signifiante d'un autre signifiant, par quoi celui qu'il supplante tombe au rang de signifié, et comme signifiant latent y perpétue l'intervalle où une autre chaîne signifiante peut y être entée. »¹

La chaîne métonymique qui nous a engagé vers une limite du désir d'Alexandre, épinglé dans cette scène traumatique qu'il nous a livrée, pourrait bien s'assembler avec le signifiant latent d'une métaphore.

Or, puisque nous ne nous sommes pas arrêté à démontrer comme étant une métaphore, la condensation des trois termes [so] en un seul, et faute d'une métaphore évidente, sur quelle métaphore d'Alexandre pouvons-nous nous appuyer ?

Après tout ce que nous avons nous-même élaboré au sujet d'Alexandre, nous pourrions renverser l'axiome, et prendre l'entendement d'Alexandre à la polysémie, etc., et l'ensemble des conclusions intermédiaires que nous avons portées à son sujet, pour des conséquences découlant de la mise en place de la métaphore paternelle chez Alexandre.

Il se peut bien, en effet, qu'Alexandre, contrairement au psychotique, produise des métaphores. Toute notre analyse converge d'ailleurs à en mettre au moins une particulièrement en évidence : celle où Alexandre parle à son insu de sa souffrance...

« Le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient se substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme, — métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant, — la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre. »²

Le symptôme d'Alexandre se manifeste très certainement par ses dérives comportementales. Ces comportements agressifs n'ont par eux-mêmes aucun sens pour lui. Nous l'avons dit, Alexandre est davantage agit par une poussée qui le dépasse, qu'il ne provoque volontairement ces agressions à caractère sexuel. Il ne suppose pas véritablement d'opposition chez les jeunes femmes qu'il tente d'embrasser de force. Soit qu'il dit les connaître, soit qu'il imagine leur consentement. En un mot, il ne soupçonne même pas le caractère violent de ses gestes.

A résumer ainsi les agressions d'Alexandre, nous pourrions croire qu'il n'y connaît rien à la violence. Que dans son univers, l'agression est quelque chose qui n'existe pas. C'est faux. Alexandre dans son cadre ordinaire ne supporte pas la violence. Nous en avons plusieurs exemples. D'une part, quand au foyer il arrivait qu'un malade ait des paroles ou des gestes belliqueux envers un autre quel qu'il soit, Alexandre était le

¹Jacques Lacan, « A la mémoire d'Ernest Jones : Sur sa théorie du symbolisme », in *Ecrits*, op. cit., p. 708.

²Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », op. cit., p. 518.

premier à s'en plaindre. Mieux, c'est lui-même qui, le jour où un psychotique a assommé et tenté d'étrangler un moniteur, s'est interposé pour secourir l'éducateur. Pour finir, il n'est qu'à évoquer sa colère à propos de la scène de maltraitance sur sa propre personne. Alexandre ne supporte pas être le témoin de violence.

Dès lors, nous percevons bien comment le symptôme d'Alexandre échappe à toute forme de rationalisation. La signification de son symptôme échappe à Alexandre. Il y a là une véritable déconnexion lexicale. L'acte d'agresser n'a plus son sens d'origine. Voilà ce qui fait symptôme chez Alexandre.

Essayons maintenant de comprendre la constitution de ce symptôme selon ce que nous enseigne Lacan, pour qui cette constitution s'effectue par la voie métaphorique.

Si nous nous rappelons l'opération métaphorique, un signifiant vient se substituer à un autre signifiant qui lui *tombe dans les dessous*. Premièrement, il s'agit donc pour nous, de repérer le signifiant substitutif, et celui qui est *tombé au rang de signifié*. Deuxièmement, il s'agit de trouver avec quelle chaîne signifiante ce signifiant éliidé peut y être assemblé.

Ce qui est évincé dans le cas d'Alexandre, c'est le sens de l'agression. L'agression qu'il commet, bien que patente (pour reprendre les termes de Lacan), est insu d'Alexandre. Pour en donner une comparaison avec la métaphore de Victor Hugo, le comportement agressif d'Alexandre aurait la même place que *gerbe*, qui elle, "prend pour *signifié*" le signifiant *Booz*, et dont le signifié, par conséquent, est évincé. Aussi, dans notre entendement, le comportement violent d'Alexandre est venu se substituer à un autre signifiant, qui, à la faveur du symptôme s'est trouvé *ou* est resté refoulé, cependant qu'il "donne son sens" au symptôme.

Concernant le signifiant éliidé, nous émettons quelques réserves à le produire. Nous avons bien sûr la piste qui nous a mené jusqu'à la scène traumatique où Alexandre était lui-même agressé. Mais notre matériel clinique trop pauvre, et le cadre dans lequel nous nous le sommes procuré, rendent son exploitation critiquable et simpliste. A vrai dire, ce signifiant nous manque, et seulement parviendrons-nous à lui trouver quelques unes de ses connexions.

A notre avis, le symptôme d'Alexandre a pour fonction de perpétuer le souvenir de la scène traumatique avec l'éducateur. Pour Alexandre, nous l'avons déjà mentionné, à cette époque, tout homme pouvait représenter son père, et a fortiori cet éducateur, dont le statut dans l'institution qui avait à charge l'enfant, était d'incarner une certaine autorité. Or, une telle agression (à caractère pervers), de la part de l'éducateur a laissé des traces très vives dans le souvenir d'Alexandre. (En témoigne son emportement). Nous pouvons supposer de ce fait qu'un lien intense unissait les deux protagonistes. Un lien certainement aussi fort que celui de la filiation. Alexandre, dans l'arrachement brutal de son milieu familial, avait sans doute eu ce recours de trouver auprès de l'éducateur le réconfort qu'il aurait aimé trouver auprès de son père.

En conséquence, cette agression a mis le désir d'Alexandre dans un conflit tenace. Emporté dans la métonymie de son désir de trouver un père, il a dû tenter de refouler son désir d'être aimé par l'éducateur. Mais ce refoulement a laissé ses traces. Alexandre agresse des jeunes femmes. Nous voyons là une première similitude avec la scène traumatique. Par un renversement des protagonistes, ce n'est plus Alexandre qui se trouve être agressé, il est l'agresseur¹. Par ce geste, nous retrouvons, à plus d'un titre, la

¹La réflexion de Freud à propos de la représentation de Félicien Rops qui avait fait prendre au péché les traits d'une femme nue à la place même du sauveur sur la croix et à laquelle Freud ajoute qu'il « [...] *[Rops]* paraît avoir su que le refoulé, lors de son retour, surgit de l'instance refoulante elle-même. » nous

trace du désir déguisé d'Alexandre pour son ancien éducateur : D'une part, il perpétue dans l'agression le lien érotique qui l'avait uni avec l'éducateur. Et d'autre part, il convoque son assistance éducative par le concours d'autres éducateurs qui auront à charge de lui interdire son comportement délictueux.

Quant à la prédilection d'Alexandre d'agresser exclusivement des jeunes femmes, peut-être pouvons nous en supposer l'origine dans son récit *d'auto-stop*. Son symptôme trouverait ici sa surdétermination. Identifié à l'agresseur, il pourrait à sa guise être l'éducateur, ou l'automobiliste, et pourquoi pas, rêver de mettre comme lui, sa main sur la cuisse de sa mère.

En définitive, corrélativement au symptôme d'Alexandre, nous avons eu affaire avec la métonymie de son désir. Ses actes symptomatiques lui permettant, à son insu, (c'est sans doute ce que l'on qualifie, par une formule arrogante, de *bénéfices secondaires*), de soutenir, et sa quête sans borne d'un père toujours en question, et les objets se substituant au père, jusqu'à ce désir impossible d'être l'objet d'amour d'un éducateur maltraitant.

Le symptôme d'Alexandre prendrait bien sa valeur « [...] *d'une substitution qui maintient en même temps ce à quoi elle se substitue* »¹. La violence d'Alexandre envers les femmes viendrait donc se substituer par le procès métaphorique à un signifiant refoulé qui « *insisterait à se représenter dans le signifié, par son automatisme de répétition* ». Ce signifiant, nous n'avons pu valablement le fournir. Seulement s'est-il imposé à nous sous la forme d'une énigme.

a engagé à prendre cette direction pour expliquer le symptôme d'Alexandre. (Cité de : Sigmund Freud, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Paris : Gallimard, 1997, p. 174. (Folio/Essais). Traduit de l'allemand par Paule Arbex et Rose-Marie Zeitlin.).

¹Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre IV : La relation d'objet (1956-1957)*, Paris : Seuil, 1994, p. 378.

Conclusion : Scansion et ouverture

Dans notre intention première d'étudier l'articulation du sujet au langage et son évanouissement dans l'inconscient, par le truchement d'une devinette dont nous faisons notre fil d'Ariane, nous avons progressivement abandonné notre discussion des concepts théoriques pour y préférer un questionnement de plus en plus pressant au sujet de notre cas clinique. Notre objectif de traiter de la métaphore et de la métonymie au regard des mécanismes de la condensation et du déplacement s'en est trouvé d'autant détourné.

Cependant, aurons-nous essayé de circonscrire quelques concepts psychanalytiques par leur application directe — même si cela nous a conduit à les définir de façon isolée, sans avoir pu les faire résonner entre eux.

Notre réflexion sur le thème de la signification — tout en continuant de s'appuyer sur la linguistique de Saussure —, nous a mené au produit de la *métaphore paternelle* par quoi émerge la *signification phallique*. Ce fut pour nous l'occasion de préciser le concept de *signe linguistique* en isolant sa face *signifiante* et sa face *signifiée* ; d'emprunter des notions comme le *point de capiton* pour figurer l'*intentionnalité du sujet*, ses effets prospectif et rétroactif sur la segmentation de la chaîne signifiante.

L'idée d'intentionnalité nous a frayé la voie jusqu'à sa *forme métonymique*. Forme frénétique et inconsciente, où le sujet cherche inlassablement l'objet qui a chu avec son avènement au langage. Le *désir* y a pris ses marques de toujours rater l'*être* dans l'*entre-deux* des signifiants. Seulement produit-il davantage d'objets substitutifs pour s'en aveugler.

Au surplus de l'effet de l'*objet cause du désir*, le désir s'est aussi vu attribuer des mobiles inconscients ou préconscients, favorisant la création de *formations de l'inconscient*. Freud nous a appris que ces mobiles n'apparaissent pas tels quels dans les productions que sont les *mots d'esprit* et les *rêves*, par exemple. Ils se profilent déguisés, omis, etc., parce qu'investis par le *processus primaire* qui leur fait subir des *déplacements* et des *condensations*, seuls mécanismes autorisant le passage de la *censure*.

Or, il arrive que le désir conduise le sujet vers une impasse. Ce que le sujet met alors en œuvre procède d'une *métaphore* : Un *substitut réactionnel*, ou *symptôme*, prend la place d'un signifiant qui d'être refoulé, insiste pour s'y signifier.

De tout ceci ressort une différence fondamentale entre *énoncé* et *énonciation*. Ce que dit le sujet n'est pas équivalent à son dire. Les formations de l'inconscient, dont nous nous sommes servi, illustrent ce fait de l'existence d'un au-delà de l'énoncé. Tout énoncé est *surdéterminé* par une multiplicité d'autre discours, et c'est par ce biais que nous avons découvert l'*inconscient freudien*. Le pistage des mécanismes du processus primaire servant assez la thèse de pensées *hors du champ* de la conscience, de pensées appartenant

à un *autre lieu*.

Cet autre lieu, dont il nous fallait nous assurer et dire ses implications dans la constitution du sujet, ce concept majeur de *grand Autre*, qui *divise* et aliène le sujet, a été l'occasion d'y voir un peu plus clair entre *symbolique* et *imaginaire*. Il a trouvé sa place dans ce qu'avec Lacan, nous voulions dire de la *communication intersubjective*.

Enfin, notre étude se sera longtemps encombrée d'un souci de diagnostic, que nous avons expliqué par la promiscuité du symptôme d'Alexandre d'avec la phénoménologie des psychoses et des perversions. Phénoménologie s'actualisant respectivement, dans la question d'une quête de reconnaissance du père, et dans la répétition d'actes violents à caractère sexuel envers les femmes. Notre démarche s'inspira donc de la lecture de Freud par Lacan, pour qui l'inconscient est un *fait de langage*, et comme tel ne peut se comprendre qu'à en analyser sa *structure*.

Nous avons pris notre parti de cet enseignement pour exploiter le peu de clinique qu'il nous restait des dires d'Alexandre.

Que ce soit au sujet de l'énigme et des concepts qu'elle nous a permis d'aborder, que ce soit à propos du désir ou du symptôme d'Alexandre, assurément le terme de conclusion est impropre à achever notre mémoire. Ce devrait être au contraire — maintenant que nous avons en partie éclairé la clinique d'Alexandre, et parcouru sommairement la théorie psychanalytique —, une invitation à poursuivre le travail auprès de lui. Mais l'interprétation possède un temps propre (*logique*). Ce moment raté, la relation transférentielle avec Alexandre rompue, nous laissons à Alexandre sa liberté de jouer avec les mots, de vibrer aux mélodies de Francis Cabrel... et de poser des questions.

« *A qui est-ce que je ressemble ?* »

« *Peut être à ton père ?* »

Appendice

« La métaphore est au langage poétique ce que le modèle est au langage scientifique quant à la relation au réel. (Max Black).

Les traits pertinents corrélatifs de cette traduction constituent ce qu'on appelle en mathématiques un isomorphisme. Le modèle et l'original se ressemblent par la structure et non par un mode d'apparence. »¹

La chanson de Francis Cabrel qu'Alexandre écoutait souvent au foyer décrit une maison qui n'a pas de toiture... qui n'est même pas une maison.

Dans l'après-coup de notre travail institutionnel, et en gage du souvenir d'Alexandre, nous avons voulu retrouver le texte de cette chanson qui, au premier abord, ne nous avait pas arrêté. Ce texte, nous avons cru (est-ce un hasard ?), le retrouver sous le titre Les Murs de Poussière, du même auteur. Qu'elle ne fut pas notre surprise de le rencontrer sous un titre bien plus éloquent, quoique dans la situation, passé inaperçu, Répondez-moi.

Qu'est-ce qui s'énonce dans cette chanson ?

Le premier couplet se présente comme une dénégation, « *C'est même pas une maison* », avec en prime cet élément récurrent dans tout ce qu'aura pu faire entendre Alexandre qui venait confronter la logique syntaxique à tout bout de champ, « *Je vis dans une maison [...] C'est même pas une maison* ».

Envisager la vie d'Alexandre dans son foyer, aux vues de ce couplet, ferait une bien belle copule pour une nouvelle métaphore.

Ce foyer, en tout point identique au foyer contigu, appartenant à la même "unité de soin", ressemblait à un chalet ; C'était une maison de plein pied, en bois, construite en pleine campagne dans un ancien bocage. La vie institutionnelle y était rythmée par des tâches quotidiennes, la préparation des repas (approvisionnement et cuisine), le ménage, les lessives, l'entretien du foyer et de son jardin... et les projets de sortie en groupe ou individuelle. Chacun y avait une part active et mêlait à son travail sa fantaisie.

Les beaux jours aidant, parfois nous mangions à l'extérieur. L'équipe de cuisine servait le repas sur la table de jardin, anciennement fabriquée par l'atelier menuiserie, et installait les parasols.

Alexandre participait beaucoup à ces bons repas. Au matin, par exemple, il n'hésitait pas à ouvrir les fenêtres du foyer afin que le groupe prenne son petit déjeuner dans la fraîcheur de la campagne. Il agrémentait copieusement ses tartines d'épaisses couches de confiture, et se régalaient de céréales.

Les fenêtres ouvertes laissaient parfois un insecte entrer, et Alexandre avait

¹Paul Ricœur, *La métaphore vive*, op. cit., pp. 302, 303.

imperturbablement la même moue moqueuse à l'égard d'une psychotique qui craignait d'être piquée par une guêpe, ou une abeille.

Le foyer d'à côté possédait un chat. Un foyer plus éloigné avait un canari... et une jeune pie un peu malade s'y était refait une santé.

De ce tableau, dépeint par le chanteur, « *Où y'a même pas d'abeilles sur les pots de confiture/Y'a même pas d'oiseaux, même pas la nature* », il ressort comme le négatif d'une similitude saisissante d'avec le cadre de vie d'Alexandre.

Rencontre particulière entre ce texte et Alexandre ! Paradigme où Alexandre s'oubliait de nous révéler qu'aucun discours ne peut jamais être la chose qu'il énonce : Que le signifiant maison ne peut pas être maison ; Que tout signifiant ne saurait se signifier lui-même.

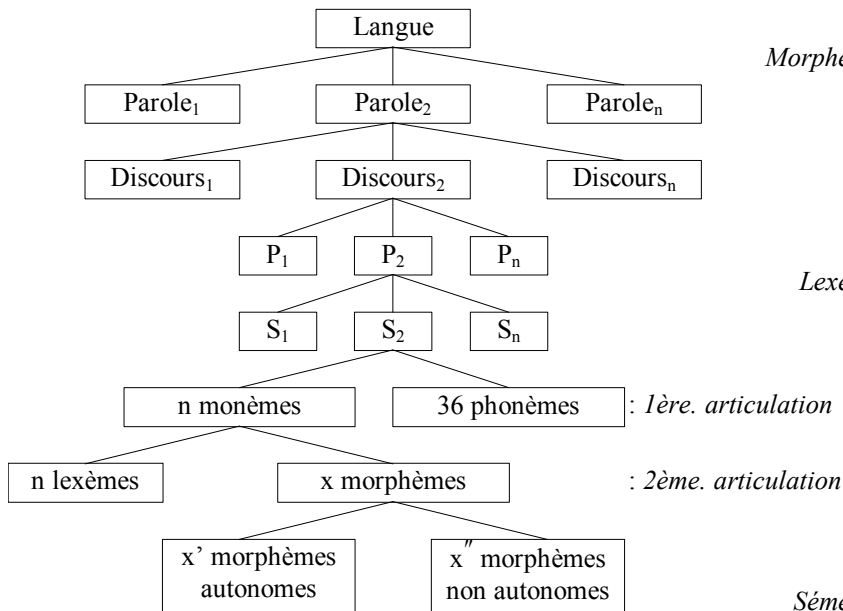
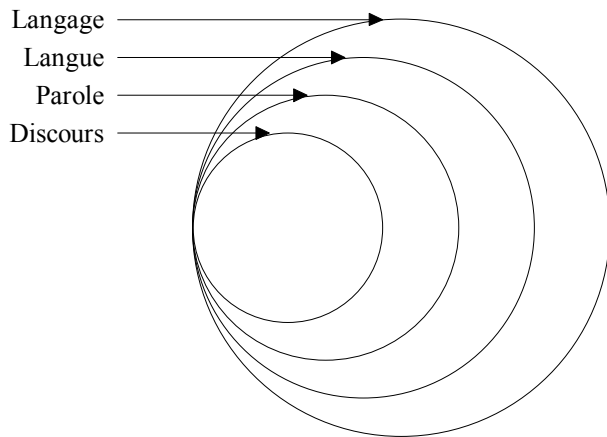
Cette chanson, Alexandre l'a donnée à entendre maintes et maintes fois, dans tous les niveaux sonores que permet une chaîne hi-fi. Dans beaucoup d'occasions où, le week-end, l'ensemble des occupants du foyer prenaient une collation, à part les exaspérations des uns, et les envies des autres d'écouter leurs propres goûts musicaux, jamais nous n'avions discuté du texte d'une des chansons qui passaient. Seulement avions nous mis en commun nos connaissances sur le chanteur, Alexandre nous exaltant sa passion pour Francis Cabrel, et poussant ça et là sa voix sans vraiment articuler, doublant les paroles de quelques couplets.

*« J'ai laissé en passant quelques mots sur le mur [...]
Quelques mots pour les grands
Même pas des injures
Si quelqu'un les entend
Répondez-moi »*

Est-il significatif que personne n'est entendu quoique ce soit de cet appel lancé par procuration à peine ? Lui dont le cœur « *rêvait de champs d'étoiles et de pluies de jonquilles/Pour s'abriter aux épaules des filles* ».

Annexes

Les différentes entités de la linguistique d'après Yves Stalloni¹ :



Langage :- phénomène linguistique totale.

Langue :- ensemble des signes organisés en système.

Parole :- acte individuel d'utilisation de la langue.

Discours :- ce qui supporte la parole.

Monème :- la plus petite unité de sens (ex. : « mère »).

Phonème :- la plus petite unité de signe physique sonore (le français en utilise 36).

Morphème :- marque morphologique ne contenant pas de sens mais l'indication d'un masculin, d'un féminin, d'un singulier, ou d'un pluriel (ex. : « la »).

Lexème :- *monème plein* qui contient un nombre donné de traits signifiants, soit des *sèmes* (ex. : chaise contient quatre sèmes, 1° « pour s'asseoir », 2° « sur pieds », 3° « pour une seule personne », 4° « avec dossier »).

Sémème :- l'ensemble des *sèmes*.

n : nombre illimité P : phrase S : syntagme x : nombre limité

¹Yves Stalloni, « Voyage au pays de la langue », op. cit., pp. 6-26.

Répondez-moi¹

Je vis dans une maison sans balcon, sans toiture
Où y'a même pas d'abeilles sur les pots de confiture
Y'a même pas d'oiseaux, même pas la nature
C'est même pas une maison

J'ai laissé en passant quelques mots sur le mur
Du couloir qui descend au parking des voitures
Quelques mots pour les grands
Même pas des injures
Si quelqu'un les entend

Répondez-moi
Répondez-moi

Mon cœur a peur d'être emmuré entre vos tours de glace
Condamné au bruit des camions qui passent
Lui qui rêvait de champs d'étoiles, de colliers de jonquilles
Pour accrocher aux épaules des filles.

Mais le matin vous entraîne en courant vers vos habitudes
Et le soir, votre forêt d'antennes est branchée sur la solitude
Et que brille la lune pleine
Que souffle le vent du sud
Vous, vous n'entendez pas

Et moi, je vois passer vos chiens superbes aux yeux de glace
Portés sur des coussins que les maîtres embrassent
Pour s'effleurer la main, il faut des mots de passe
Pour s'effleurer la main

Répondez-moi
Répondez-moi

Mon cœur a peur de s'enliser dans aussi peu d'espace
Condamné au bruit des camions qui passent
Lui qui rêvait de champs d'étoiles et de pluies de jonquilles
Pour s'abriter aux épaules des filles

Mais la dernière des fées cherche sa baguette magique
Mon ami, le ruisseau dort dans une bouteille en plastique
Les saisons se sont arrêtées aux pieds des arbres synthétiques
Il n'y a plus que moi

Et moi, je vis dans ma maison sans balcon, sans toiture
Où y'a même pas d'abeilles sur les pots de confiture
Y'a même pas d'oiseaux, même pas la nature
C'est même pas une maison

Francis Cabrel (paroles et musique)

¹Francis Cabrel, « Répondez-moi », in *Carte Postale*, Holland : CBS Disques, 1981.

Bibliographie

- ARISTOTE. — Poétique. — Paris : Les Belles Lettres, 1932. — 100p. — (Collection des Universités de France.)
- Rhétorique, livre III. — Paris : Les Belles Lettres, 1989. — 177p. — (Collection des Universités de France.)
- ATENEO PSICOANALITICO DE CORDOBA. Argentine. — « Perversion : volonté de jouissance et désir », pp. 285-299, in Traits de perversion dans les structures cliniques. — Paris : Navarin Editeur, 1990. — 505p. — (Bibliothèque des Analytica.)
- CABREL (Francis). — « Répondez-moi », in Carte Postale. — Holland : CBS Disques, 1981.
- DOR (Joël). — Introduction à la lecture de Lacan : 1. L'inconscient structuré comme un langage. — Paris : Denoël, 1985. — 265p. — (L'Espace Analytique.)
- DUCHÉ (Jean). — La Mythologie racontée à Juliette. — Paris : Robert Laffont.
- ESCHYLE. — « Les Sept contre Thèbes », in Eschyle Théâtre tome I. — Paris : Les Belles Lettres, 1931. (Collection des Universités de France.)
- EURIPIDE. — « Les Phéniciennes », in Euripide tome V. — Paris : Les Belles Lettres, 1950. (Collection des Universités de France.)
- EY (Henri), BERNARD (P.), BRISSET (Ch.). Manuel de psychiatrie. — Paris : Masson, 1989, 6^e édition. — 1166p. —
- FREUD (Sigmund), BREUER (Joseph). — Etudes sur l'hystérie (1895). — Paris : Presses Universitaires de France, 1989. — 254p. — (Bibliothèque de psychanalyse.)
- FREUD (Sigmund). — « Esquisse d'une psychologie scientifique (1895) », pp. 307-396, in La naissance de la psychanalyse. — Paris : Presses Universitaires de France, 1986. — 424p. — (Bibliothèque de psychanalyse.)
- « Sur les souvenirs-écrans (1899) », pp. 113-132, in Névrose, psychose et perversion. — Paris : Presses Universitaires de France, 1985. — 306p. — (Bibliothèque de psychanalyse.)
- L'Interprétation des Rêves (1900). — Paris : France Loisirs, 1989, avec l'autorisation des Presses Universitaires de France, 1926 et 1967. — 696p. — (Bibliothèque du XX^e siècle.)
- Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905). — Paris : Gallimard, 1988. — 442p. — (Folio/Essais.)
- Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen (1907). — Paris : Gallimard, 1997. — 269p. — (Folio/Essais.)

- « Pour introduire le narcissisme (1914) », pp. 81-104, in La vie sexuelle. — Paris : Presses Universitaires de France, 1969. — 159p. — (Bibliothèque de psychanalyse.)
- « L'inconscient (1915) », pp. 65-123, in Métopsychologie. — Paris : Gallimard, 1940. — 187p. — (Idées.)
- « L'élaboration du rêve », pp. 155-168, in Introduction à la psychanalyse (1916-1917). — Paris : Payot, 1966. — 443p. — (Petite Bibliothèque Payot.)
- « Un enfant est battu (1919) », pp. 219-243, in Névrose, psychose et perversion. — Op. cit..
- « Au-delà du principe de plaisir (1920) », pp. 43-115, in Essais de psychanalyse. — Paris : Payot, 1981. — 277p. — (Petite Bibliothèque Payot.)
- GRAVES (Robert). — Les Mythes grecs tome II. — Paris : Fayard, 1967. — 446p. — (Pluriel.)
- HUGO (Victor). — « Booz endormi », pp. 97-99, in La légende des siècles tome I. — Paris : Garnier-Flammarion, 1979. — 507p. — (Grand Format.)
- JAKOBSON (Roman). — Langage enfantin et aphasie. — Paris : Minuit, 1969. — 191p. — (Arguments.)
- LACAN (Jacques). — « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je (1949) », pp. 93-100, in Ecrits. — Paris : Seuil, 1966. — 919p. — (Le Champ Freudien.)
- Le séminaire, Livre II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955). — Paris : Seuil, 1978. — 374p. — (Le Champ Freudien.)
- « Le séminaire sur "La Lettre Volée" (1955) », pp. 11-61, in Ecrits. — Op. cit..
- Le séminaire, Livre III : Les psychoses (1955-1956). — Paris : Seuil, 1981. — 362p. — (Le Champ Freudien.)
- Le séminaire, Livre IV : La relation d'objet (1956-1957). — Paris : Seuil, 1994. — 434p. — (Le Champ Freudien.)
- « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud (1957) », pp. 493-528, in Ecrits. — Op. cit..
- « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose (1957-1958) », pp. 531-583, in Ecrits. — Op. cit..
- Le séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient (1957-1958). — Paris : Seuil, 1998. — 517p. — (Le Champ Freudien.)
- « A la mémoire d'Ernest Jones : Sur sa théorie du symbolisme (1959) », pp. 697-717, in Ecrits. — Op. cit..
- « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : "Psychanalyse et structure de la personnalité" (1960) », pp. 647-684, in Ecrits. — Op. cit..
- « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien (1960) », pp. 793-827, in Ecrits. — Op. cit..
- « La métaphore du sujet (1961) », pp. 889-892, in Ecrits. — Op. cit..
- POE (Edgar). — La Lettre Volée. — Turin : Mille et une nuits, 1995. — 53p. — (La Petite Collection.)
- RICCEUR (Paul). — La métaphore vive. — Paris : Seuil, 1975. — 416p. — (L'Ordre Philosophique.)

- SAUSSURE (Ferdinand de). — Cours de linguistique générale. — Paris : Payot & Rivages, 1995. — 520p. — (Grande Bibliothèque.)
- SOPHOCLE. — « Œdipe Roi », in Sophocle tome I. — Paris : Les Belles Lettres, 1929. (Collection des Universités de France.)
- STALLONI (Yves). — « Voyage au pays de la langue », in Analyses & réflexions sur le langage : 1. Littérature et linguistique. — Paris : Ellipses, 1986. — pp. 6-26. —
- ULLMANN (Stephen). — Précis de sémantique française. — Bern : A. Franck A.G. Verlag, 1952, 2^e édition. — 352p. —
- WINNICOTT (Donald W.). — De la pédiatrie à la psychanalyse. — Paris : Payot, 1969. — 464p. — (Sciences de l'homme.)

Index des noms

—A—

Aristote 57
Ateneo psicoanalitico de Cordoba 46

—B—

Bernard P. 6
Black Max 67
Breuer Joseph 38
Brisset Ch. 6

—C—

Cabrel Francis 4; 66; 67; 68; 70

—D—

Daumier Honoré 78

—E—

Eschyle 23
Euripide 21
Ey Henri 6

—F—

Freud Sigmund 14; 15; 16; 22; 25; 32; 33; 34; 35; 36;
37; 38; 39; 40; 41; 42; 43; 45; 48; 51; 52; 54; 55;
56; 58; 60; 62; 63; 65; 66

—H—

Heine H. 35; 36
Heymans G. 35
Hugo Victor 56; 62

—I—

Ingres Dominique 78

—J—

Jakobson Roman 49; 50
Jensen W. 63
Jones Ernest 57; 61

—L—

Lacan Jacques 11; 15; 16; 17; 22; 24; 25; 26; 30; 31;
32; 34; 44; 45; 46; 47; 48; 49; 50; 51; 52; 53; 54;
56; 57; 58; 59; 60; 61; 62; 63; 66

—O—

Ogden C.K. 9

—P—

Perelman 57
Poe Edgar 23; 24

—R—

Richards I.A. 9
Ricœur Paul 10; 67
Rops Félicien 63

—S—

Saussure Ferdinand de 9; 12; 15; 17; 44; 50; 65
Schreber 15; 48
Sophocle 20
Stalloni Yves 8; 69

—U—

Ullmann Stephen 9; 10; 12

—W—

Wernicke 49; 52; 56
Winnicott Donald W. 45

Index terminologique

—A—

Acting-out,46
Aliénation
 dans l'imaginaire,25
Anticipation *voir* : Point de capiton
Aphasie
 motrice,49
 sensorielle,49, 52, 56
Après-coup,17, 19
Automatisme de répétition,60, 63
Autre,25
 appel à l'Autre,32
 la Sphinge,21
 lieu de l'inconscient,22
 signifié de l'Autre,52, 53
 tiers,32, 45
autre (petit)
 fausse subjectivité *voir* : Subjectivité
 image de...,24, 45
 image spéculaire,25
 imaginaire,23
Autre de l'Autre,31, 43, 46
Axe paradigmatique,48, 50
 similarité,49, 50
Axe syntagmatique,17, 48, 50, 56
 axe des combinaisons,50
 entre-deux-signifiants,52
 linéarité du signifiant,50, 51
 relation de contiguïté,49, 50, 51, 52, 55, 57

—C—

Capiton (point de...) *voir* : Point de capiton
Castration,14, 28
Che vuoi?,26, 55
Clivage psychique,26
Code,44, 45
Comique,43
Condensation,37, 39, 40, 41, 42, 48, 56, 58, 61, 64
 disproportion/omission,40
 économie psychique,40
 et accomplissement de désir,41
 et surdétermination,40
 formation mixte,35, 36, 40
 mécanisme de...,35, 36
 processus primaire,41
Contenu latent,39, 41
Contenu manifeste,39, 40, 43, 44
Contiguïté *voir* : Axe syntagmatique

—D—

Déplacement,33, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 45, 48, 53, 56, 64
 changement de registre,39
 décentrage,38, 39
 et censure,39, 45
 et refoulement,38
 principe d'inertie,37
 processus primaire,37, 38
 quantum d'affect,38
Désir,16, 17, 18, 20, 29, 30, 31, 35, 37, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 53, 55, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65
 de l'Autre,55
 de la Mère,60
 et effet de signification,18, 30
 objet du désir,29, 60
 objet métonymique,35, 44
Détournement de l'attention,18, 33
Diachronie,16
Division subjective *voir* : Subjectivité
Double sens,8, 30, 32, 39

—E—

Enigme,13, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 32, 33, 34, 36, 42, 65
Enoncé,9, 10, 13, 30, 34, 44, 45, 52, 54, 64
Enonciation,45, 53, 55, 64
Entre-deux-signifiants *voir* : Axe syntagmatique
Equivoque,8, 9, 10, 11, 13, 15, 18, 30, 32, 58

—F—

Fantasme de fustigation,55
Forclusion du signifiant Nom-du-Père,60
Fort-da,59

—H—

Holding,45

—I—

Identification,23, 29, 44, 46, 56
Image acoustique,8, 9, 10, 18, 42
Inconscient,22
 détermination,22

—J—

Jeux de mots,13, 42, 54

—L—

Loi,17, 22, 24, 44, 45, 46, 53, 54, 55, 59

—M—

Manque

à être *voir* : Subjectivité

d'une réponse,21

signifiant du manque dans l'Autre $S(A)$,20, 24,

27, 30, 31, 43, 52

Message

reçu sous forme inversée *voir* : Schéma L

Métaphore,10, 17, 29, 34, 48, 49, 51, 55, 56, 57, 58,

59, 60, 61, 62, 63, 64, 66

comme condensation,48

et identification,56

métaphore paternelle,17, 58, 59, 60, 61, 64

opposée à analogie,56

Métonymie,48, 49, 50, 51, 52, 53, 55, 56, 57, 58, 61,

62, 63, 64

comme déplacement,48

Moi,25

Monème,8, 11, 42, 43

Morphème,11

Mot d'esprit,32, 33, 34, 35, 36, 42, 44

cannibale/parricide et orphelin,33, 34

et non-sens,42

famillonnaire,34, 35, 36, 42

formation de l'inconscient,37

Klangwitze,32

mobiles du...,36

Rousseau/roux et sot,33

tendancieux,32, 42

Mur du langage *voir* : Schéma L

—N—

Névrose,6, 15, 37, 41, 47, 48, 60

Nom-du-Père,26

non-réponse,22, 27

non-sens,10, 12, 13, 18, 34, 36, 42

—O—

Objet *voir aussi* : Désir

a,47, 64

—P—

Pénis,28

Père

imaginaire,47

réel,47, 60

symbolique,45, 46, 47, 59, 61

Perversion,6, 38, 46, 55, 65

Phallus

attribut phallique,28

objet phallique,28, 29

signifiant phallique,26, 31, 53

signifié disparu,48

signifié du désir,29, 30

Plaisir,32, 35, 42, 46, 59

gain de...,35

Point de capiton,16, 17, 44

anticipation,16, 17, 18

effet rétroactif,16, 18

Psychopathie,6

Psychose,6, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 22, 38, 48, 49, 50,

55, 56, 59, 60, 65

absence de métaphore,48

prédominance de la relation de mot sur la relation
de chose,15

—R—

Répétition,22, 27

Représentation de chose,14, 15

analogie au signifié,15

Représentation de mot,15

analogie au signifiant,15

Rivalité,24

—S—

Schéma L,24, 45, 55

message inversé,20, 26

mur du langage,25

relation imaginaire,23, 25

Sémantème,36

Signe linguistique,9, 10, 12, 30, 34, 44, 58, 64

délimitation du signe,10, 43

opposition et différence,11, 12, 34

système,11, 12

valeur du signe,12

Signifiante,13, 15, 52, 58

Signifiant

signifiant perdu,53

Signification,12, 17, 44

effet de signification,14, 17, 18, 30, 58, 60

mise en rapport signifiant/signifié,12, 17

signification phallique,59, 60, 64

symbole de la signification,30

Signifié,10

du désir *voir* : Phallus

signifié de l'Autre *voir* : Autre

Similarité *voir* : Axe paradigmatique

Souvenir-écran,38, 39, 53

Subjectivité

détermination subjective,35

division subjective,22, 26

fading du sujet,26

fausse/illusion,24, 27

fondée par le signifiant,11, 26, 31, 34, 43

intentionnalité du sujet,17, 49

le sujet analytique,25

manque à être,21, 22

manque de l'être,51, 52

Surdétermination psychique,42, 55

Symbolique

ce qui y échappe,22

Symbolisation primordiale,51, 59

Symptôme,15, 38, 39, 46, 61, 62, 63, 64, 65

Synchronie,57, 58

—T—

Triade imaginaire,45



En couverture :

DAUMIER Honoré, *Don Quichotte et la Mûle Morte*, Paris, Louvre, Ensemble 137 x 59cm.

INGRES Dominique, *Œdipe et le Sphinx*, Paris, Louvre, Ensemble 144cm.

